

Agatha Christie

Le mystère
de Listerdale



Agatha Christie

LE MYSTÈRE DE LISTERDALE

(THE LISTERDALE MYSTERY)

Traduit de l'anglais
par Monique Thies



Librairie des Champs-Élysées

Il comprend douze nouvelles :

LE MYSTÈRE DE LISTERDALE (The Listerdale Mystery).

PHILOMEL COTTAGE (Philomel Cottage).

LA JEUNE FILLE DANS LE TRAIN (The Girl in the train).

UNE CHANSON POUR SIX PENCE (Sing a Song of six pence).

LA MÉTAMORPHOSE D'EDWARD ROBINSON (The Manhood of E. Robinson).

ACCIDENT (Accident).

JANE CHERCHE UNE SITUATION (Jane in search of a job).

UN DIMANCHE FRUCTUEUX (A Fruitful Sunday).

L'AVENTURE DE Mr. EASTWOOD (Mr Eastwood adventure).

LA BOULE ROUGE (The Golden bail).

L'ÉMERAUDE DU RADJAH (Radjah's emerald).

LE CHANT DU CYGNE (Swan song).

LE MYSTÈRE DE LISTERDALE

CHAPITRE PREMIER

Mrs. Saint-Vincent alignait des chiffres. En soupirant, elle passa la main sur son front douloureux. Elle avait toujours détesté l'arithmétique. L'addition de sommes ridiculement faibles atteignait un total qui ne manquait jamais de la surprendre et de l'alarmer.

Impossible ! Elle se repencha sur ses chiffres. Et pourtant, à part une erreur insignifiante dans les centimes, le compte était exact.

Mrs. Saint-Vincent poussa un nouveau soupir. Elle avait vraiment mal à la tête. La porte s'ouvrit, livrant passage à sa fille Barbara. Barbara Saint-Vincent était très jolie. Elle avait les traits délicats de sa mère et le même port de tête altier, mais ses yeux étaient bruns et non point bleus. Sa bouche aussi était différente, un peu boudeuse ; elle ne manquait pas de charme.

— Oh ! Maman, s'écria-t-elle. Vous êtes encore à vous battre avec ces horribles comptes ? Jetez tout ça au feu !

— Il faut que nous sachions où nous en sommes, répondit sa mère sans conviction.

La jeune fille haussa les épaules.

— C'est toujours la même histoire, dit-elle sèchement. Nous n'avons plus un sou, comme d'habitude.

Sa mère soupira.

— Je voudrais...

— Je trouverai quelque chose à faire, déclara Barbara d'un ton décidé. Et vite. J'ai un diplôme de sténodactylo mais il y a un million de filles dans mon cas. « Quelles références

avez-vous ? » « Aucune, mais... — Merci, au revoir. On vous écrira. »

Mais on ne le fait jamais ! Il faut que je trouve du travail... n'importe quoi.

— Non, ma chérie. Attends encore un peu.

Barbara, plantée devant la fenêtre, regardait sans les voir les maisons grises.

— Parfois, dit-elle lentement, je regrette d'être allée en Égypte avec notre cousine Amy, l'hiver dernier. Oh ! Je me suis amusée ! C'est bien la première fois que cela m'arrivait et ce sera sans doute la dernière. Et pour retrouver ça !

Elle embrassa la pièce d'un geste circulaire. Mrs. Saint-Vincent frémit. La décoration était celle des appartements meublés bon marché. Un aspidistra poussiéreux, des meubles de mauvais goût, un papier criard et taché.

— ... Cela n'aurait aucune importance si nous n'avions pas connu autre chose, continua Barbara. Mais quand on pense à Ansteys...

Elle s'interrompit. Elle ne se sentait pas le courage de parler davantage de la chère vieille maison, propriété des Saint-Vincent depuis des siècles et tombée aux mains d'étrangers.

— ... Si seulement père n'avait pas spéculé... emprunté...

— Ma chérie, ton père n'a jamais été, en aucun sens, un homme d'affaires.

Mrs. Saint-Vincent avait parlé doucement, mais avec fermeté, et Barbara se pencha sur elle pour l'embrasser.

— Pauvre maman ! Je ne dirai plus rien.

Sa mère reprit sa plume et Barbara retourna à la fenêtre.

— Mère, j'ai eu des nouvelles, ce matin, dit-elle. De Jim Masterton. Il veut venir me voir.

Mrs. Saint-Vincent releva vivement la tête.

— Ici ? s'exclama-t-elle.

— Nous ne pouvons pas l'inviter à dîner au *Ritz* ! répondit la jeune fille avec amertume.

Sa mère regarda autour d'elle d'un air affligé.

— Vous avez raison, dit Barbara. C'est un endroit dégoûtant. Pauvreté dorée. Ça fait très bien... une maisonnette blanche à la campagne, des rideaux fanés mais un beau tissu, de la vaisselle

chiffrée que vous lavez vous-même. Ça, c'est du roman. Mais, dans la vie, quand on a un fils qui est gratte-papier dans un bureau, ça implique Londres, des logeuses malodorantes, des enfants crasseux auxquels on se heurte à chaque pas, des colocataires qui ont tous l'air d'être des sang-mêlés...

— Si seulement... commença Mrs. Saint-Vincent... Il est à craindre que nous ne puissions nous permettre cette pièce plus longtemps.

— Alors, une chambre à coucher-salon, pour vous et moi ! Et une mansarde sous les toits pour Rupert ? Quelle horreur ! Et, quand Jim viendra, il faudra que je le reçoive dans cette pièce affreuse, en bas, sous l'œil de toutes les vieilles sorcières qui tricotent en crachant leurs poumons !

— Barbara, dit Mrs. Saint-Vincent au bout de quelques minutes de silence. Aimerais-tu... Enfin, cela te plairait-il que ?...

Elle s'interrompt, rougissant un peu.

— Ne soyez pas embarrassée, maman. Vous voulez savoir si j'aimerais épouser Jim ? Cela me plairait beaucoup... Mais j'ai bien peur qu'il ne me le demande pas.

— Oh, Barbara, ma chérie !

— Il m'a vue avec Amy « évoluant dans la meilleure société » et je lui ai plu. Maintenant, il va venir me retrouver dans ce cadre ! Il est un peu bizarre, ennuyeux et vieux jeu. C'est ce qui me plaît en lui. Il me rappelle Ansteys et le village, tout ce qui se faisait autrefois. Je ne sais pas, voyez-vous, c'est un peu comme un parfum de lavande oublié !

Elle rit, un peu honteuse de sa vivacité.

— J'aimerais que tu épouses Jim Masterton, dit Mrs. Saint-Vincent avec simplicité. Il est... des nôtres. Il a une belle fortune, également, mais cela ne m'importe pas beaucoup.

— Cela compte, pour moi, répliqua Barbara. J'en ai assez de tirer le diable par la queue.

— Mais, Barbara, ce n'est pas...

— Seulement pour cela ? Non. Mais vraiment, maman, je fais ce que je peux !

Mrs. Saint-Vincent s'attristait, visiblement.

— Je voudrais tant qu'il te voie dans le décor qui te convient, ma chérie, soupira-t-elle.

— Bah ! Pourquoi se faire de la bile ? Voyons les choses du bon côté. Je suis désolée d'être si rabat-joie !

Elle se pencha sur sa mère, lui posa un baiser sur le front et disparut.

Abandonnant sa comptabilité, Mrs. Saint-Vincent s'assit sur le canapé aux ressorts affaissés.

« On peut dire ce que l'on veut, songeait-elle, mais un homme se fie aux apparences. Et les jeunes gens prennent si facilement les habitudes de leur entourage. Rupert a beaucoup changé. Non que je veuille faire de mes enfants des snobs. Mais pourvu qu'il ne se fiance pas à cette horrible fille du marchand de tabac. Elle n'est pas laide, bien sûr. Mais elle n'est pas de notre monde. Comme tout cela est difficile ! Pauvre petite Babs. Si je pouvais faire quelque chose. Mais où trouver l'argent ? Nous avons tout vendu pour permettre à Rupert de s'établir... »

Pour changer d'idée, Mrs. Saint-Vincent saisit le *Morning Post* et parcourut les petites annonces. Elle en connaissait la plupart par cœur. Des gens cherchant des capitaux, d'autres qui voulaient disposer des leurs, des individus qui proposaient d'acheter des dents (elle s'était toujours demandé pourquoi), des optimistes qui offraient des fourrures et des robes à des prix extravagants.

Brusquement, son attention fut attirée par quelques lignes qu'elle lut et relut avec attention.

Pour gens de bonne naissance seulement. Petite maison à Westminster remarquablement meublée, offerte à personne disposée à en prendre soin. Loyer très modeste. Agents s'abstenir.

Une annonce banale, à première vue. Elle en avait vu beaucoup de semblables... ou presque. Mais, loyer modeste...

Désireuse d'échapper à ses idées sombres, elle se coiffa en hâte, sortit et monta dans le premier autobus susceptible de la conduire à l'adresse indiquée.

C'était celle d'une agence immobilière, sans éclat, un peu fanée par les ans. Légèrement intimidée, Mrs. Saint-Vincent montra l'annonce qu'elle avait découpée et demanda des précisions au vieux monsieur à cheveux blancs qui la reçut. Il se caressa le menton d'un air pensif.

— Cette maison, madame, se trouve au n°7 de la Cheviot Place. Vous désirez la visiter ?

— J'aimerais tout d'abord connaître le montant du loyer.

— La somme n'en est pas fixée, mais elle sera insignifiante.

— C'est un manque de précision qui peut permettre beaucoup de discussions.

Le vieux monsieur se permit un léger gloussement.

— Oui, cela peut être un piège, dans la majorité des cas. Mais je vous donne ma parole qu'il n'en est pas question, ici. Deux ou trois guinées par semaine, peut-être, pas davantage.

Mrs. Saint-Vincent se décida. Elle visiterait la maison. Ne serait-ce que pour voir. Elle devait présenter de sérieux désavantages pour être offerte à si bas prix.

Mais son cœur palpita à la seule vue de la façade. Un bijou du temps de la reine Anne, dans un état parfait !

Un maître d'hôtel répondit à son coup de sonnette. Il avait des cheveux gris, de légers favoris et le calme méditatif d'un archevêque.

Il accepta le billet d'introduction d'un air bienveillant.

— Si madame veut avoir l'obligeance de me suivre, je vais lui montrer la maison. Elle est prête à être occupée.

Il la précéda, ouvrit les portes, indiquant l'usage des pièces.

— Le salon, le cabinet de travail, le boudoir, de ce côté, madame.

C'était parfait... un rêve. Tout le mobilier était de style, entretenu avec amour. Les tapis, aux coloris fondus, étaient merveilleux. Dans chaque pièce, il y avait des vases garnis de fleurs fraîches. Le dos de la maison donnait sur Green Park.

Mrs. Saint-Vincent luttait avec difficulté contre les larmes qui lui montaient aux yeux. Ansteys avait été semblable... Ansteys...

Le maître d'hôtel avait-il remarqué son émotion ? En domestique parfaitement stylé, il n'en montrait rien.

— C'est une maison merveilleuse, dit-elle doucement. Très belle, vraiment. Je suis heureuse d'avoir pu la voir.

— Est-ce pour vous seule, madame ?

— Pour moi, mon fils et ma fille. Mais je crains...

Elle s'interrompit. Dieu, qu'elle pouvait désirer cette maison...

Le maître d'hôtel la comprenait, elle le sentait, d'instinct. Sans la regarder, il dit d'un air détaché :

— Le propriétaire désire, avant tout, des locataires convenables. Le loyer ne compte pas pour lui. Il voudrait que cette maison fût occupée par des gens capables de l'apprécier à sa juste valeur.

— Oh ! je saurais l'apprécier, murmura Mrs. Saint-Vincent qui se disposa à sortir. Je vous remercie de me l'avoir montrée.

— Je vous en prie, madame.

Il s'écarta sur le seuil, très droit, correct et Mrs. Saint-Vincent s'éloigna. « Il sait, se dit-elle. Il est navré pour moi. Il aimerait que ce soit *moi* qui vienne... non pas un député travailliste ou un fabricant de boutons ! Les gens comme nous disparaissent mais se tiennent les coudes. »

Elle ne retournerait pas à l'agence. Quel bien en tirerait-elle ? Elle pourrait faire face au loyer... Mais les domestiques ? Il en faudrait dans une maison comme celle-là !

Le lendemain matin elle trouva une lettre à côté de son assiette. Elle provenait de l'agence immobilière. On lui offrait la location du 7, Cheviot Place pour une durée de six mois à raison de deux guinées par semaine.

... Vous avez, je pense pris en considération le fait que les domestiques restent à la charge du propriétaire. C'est réellement une offre exceptionnelle.

Ce l'était. Elle était tellement stupéfaite qu'elle relut la lettre tout haut. Il en résulta une salve de questions et elle dut raconter sa visite de la veille.

— Petite mère cachottière ! s'écria Babs. Est-ce vraiment si bien ?

Rupert s'éclaircit la voix et entreprit un interrogatoire serré.

— Ça cache quelque chose, dit-il. Pour moi, c'est louche...

— Bah ! fit Babs en fronçant le nez. Pourquoi cela cacherait-il quelque chose ? C'est bien de toi : trouver des mystères partout. Avec ton goût pour les romans policiers.

— Ce loyer est une plaisanterie ! Dans la cité, ajouta le jeune homme d'un air important, on apprend à flairer les affaires louches. Je vous le répète, il y a quelque chose de pas catholique derrière toute cette histoire.

— C'est ridicule ! protesta Barbara. Cette maison appartient à un homme qui a beaucoup d'argent. Il l'aime et il entend qu'elle soit occupée par des gens bien, pendant qu'il est en voyage. C'est sûrement quelque chose dans ce genre.

— Quelle est l'adresse, maman ? demanda Rupert.

— 7, Cheviot Place.

— Hein ? (Il repoussa brusquement sa chaise.) Ça, c'est intéressant ! Il s'agit de la maison de laquelle Lord Listerdale a disparu.

— En es-tu sûr ?

— Absolument. Il possède une quantité d'autres boîtes à Londres, mais il habitait celle-là. Un soir, il est sorti en disant qu'il se rendait à son club et personne ne l'a revu. On croit qu'il a filé en Afrique équatoriale, je ne sais où, et l'on se demande pourquoi. Certains prétendent qu'il a été assassiné, chez lui. Vous dites qu'il y a beaucoup de boiseries ?

— O... oui, répondit faiblement Mrs. Saint-Vincent, mais...

Rupert ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

— Des panneaux un peu partout ! s'exclama-t-il, enthousiasmé. Il y a une cachette secrète quelque part, c'est sûr ! On y a caché le cadavre et il doit y être toujours. Peut-être l'a-t-on embaumé ?

— Rupert, je t'en prie ! Ne dis pas de bêtises.

— Tu n'es qu'un crétin, décréta Barbara. Tu as conduit trop souvent ta blonde oxygénée voir des films de gangsters.

Rupert se leva avec toute la dignité que lui permettait son jeune âge et son allure dégingandée.

— Prenez cette maison, maman, décida-t-il. Le mystère, je le tirerai au clair, seul. Vous pouvez vous fier à moi.

Puis il sortit en hâte, de peur d'être en retard à son bureau.

Les deux femmes échangèrent un regard.

— Serait-ce possible, maman ? murmura Barbara d'une voix tremblante. Oh ! si nous pouvions !

— Les domestiques... dit Mrs. Saint-Vincent pathétique, *mangent*, sais-tu. Peut-être pourrait-on se passer d'eux, on peut s'arranger lorsqu'on ne reçoit pas.

Elle leva sur sa fille un regard implorant et Barbara acquiesça d'un signe de tête.

— Nous allons réfléchir.

En fait, sa décision était prise. Elle avait vu briller les yeux de la jeune fille.

« Jim Masterton *doit* la voir dans le décor qui lui convient, se dit-elle. C'est là une chance merveilleuse, unique. Il faut la saisir. »

Sans attendre davantage, elle écrivit à l'agence, accepta l'offre.

CHAPITRE II

— Quentin, d'où viennent ces lis ? Je ne puis me permettre des fleurs aussi coûteuses.

— Ils ont été envoyés de King's Cheviot, madame. C'est la coutume.

Le maître d'hôtel se retira et Mrs. Saint-Vincent soupira. Que ferait-elle sans Quentin ? Il facilitait tout.

— C'est trop beau pour être vrai. Je vais m'éveiller, je le sais, pour me rendre compte que je rêve. Je suis si heureuse, ici. Deux mois déjà qui ont passé comme l'éclair.

La vie avait été très agréable. Quentin, le maître d'hôtel, montrait beaucoup d'autorité.

— Si madame veut bien s'en rapporter à moi, pour tout, avait-il dit avec respect. Elle aura tout lieu d'être satisfaite.

Chaque semaine, il apportait le livre de comptes. La modicité des dépenses ne laissait pas d'être surprenante. Il n'y avait que deux domestiques, une cuisinière et une femme de chambre. Elles étaient de manières agréables et travaillaient bien mais Quentin menait la maison. Gibier et volailles figuraient parfois au menu et Mrs. Saint-Vincent s'alarmait. Quentin la rassurait. Ils étaient envoyés de la propriété de campagne de Lord Listerdale, King's Cheviot, ou de ses chasses du Yorkshire.

— Cela a toujours été l'habitude, madame.

Mrs. Saint-Vincent se demandait si Lord Listerdale apprécierait cela. Elle était portée à suspecter Quentin d'usurper quelque peu l'autorité de son maître. Il était évident qu'il s'était attaché à ses locataires et que rien ne lui semblait trop bon pour eux.

Sa curiosité éveillée par les déclarations de Rupert, Mrs. Saint-Vincent avait tenté de recueillir quelques informations sur Lord Listerdale lorsqu'elle était retournée à l'agence. Le vieux

monsieur à cheveux blancs n'avait fait aucune difficulté pour la renseigner.

Lord Listerdale était bien en Afrique équatoriale depuis dix-huit mois.

— Notre client est un peu excentrique, avait-il dit en souriant. Il a quitté Londres de façon particulière, si vous vous en souvenez. Pas un mot à quiconque. Les journalistes se sont précipités sur l'histoire. Scotland Yard a même ouvert une enquête. Lord Listerdale a envoyé de ses nouvelles, et chargé son cousin, le colonel Carfax, de ses intérêts. C'est ce dernier qui règle tout. Lord Listerdale est bizarre, c'est bien connu. Il a toujours aimé voyager dans les pays sauvages. Il se peut qu'il ne revienne pas avant plusieurs années.

— Mais, il n'est pas vieux ? remarqua Mrs. Saint-Vincent qui venait de se souvenir d'une photo vue dans un illustré — celle d'un homme barbu ressemblant à un homme de mer.

— Entre deux âges. Il a cinquante-trois ans, je crois.

Mrs. Saint-Vincent avait répété cette conversation à son fils.

Mais le jeune homme n'avait pas été convaincu, bien au contraire.

— Cela me paraît de plus en plus louche, avait-il déclaré. Qui est ce colonel Carfax ? Il héritera sans doute du titre si quelque chose arrive à Listerdale. Cette lettre venue d'Afrique était probablement un faux. Dans trois ans, son cousin sera présumé mort et Carfax s'emparera du titre. En attendant, c'est lui qui gère ses biens. C'est très suspect.

Mais il avait apprécié la maison et ses avantages. À ses moments de loisirs, il sondait les boiseries et prenait des mesures, cherchait l'emplacement possible d'une chambre secrète, son intérêt pour le mystère Listerdale s'émoussait un peu chaque jour. Il perdait aussi beaucoup d'enthousiasme en ce qui concernait la fille du marchand de tabac. L'atmosphère agissait.

La maison avait apporté de grandes satisfactions à Barbara.

Jim Masterton était venu et restait un visiteur assidu. Il s'entendait admirablement avec Mrs. Saint-Vincent et il dit un jour à Barbara quelque chose qui la stupéfia.

— Cette maison est le cadre idéal pour votre mère, savez-vous ?

— Pour *mère* ?

— Oui. Elle est faite pour elle ! Elle lui convient de façon extraordinaire. D'ailleurs, elle a quelque chose d'étrange, de mystérieux. On la croirait hantée.

— Oh ! ne faites pas comme Rupert ! Il prétend que l'horrible colonel Carfax a tué Lord Listerdale dont le cadavre serait sous le parquet !

Masterton rit.

— J'admire le talent de détective de Rupert. Non, je ne pensais pas à quelque chose de ce genre. Mais il y a dans l'atmosphère un je ne sais quoi d'incompréhensible.

Il y avait trois mois qu'ils habitaient Cheviot Place lorsque Barbara vint trouver sa mère avec un sourire radieux.

— Jim et moi... nous sommes fiancés. Depuis hier soir. Oh, maman ! On dirait un conte de fée !

— Ma chérie ! Je suis si contente !

La mère et la fille se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Savez-vous que Jim est presque aussi amoureux de vous que de moi ! dit Barbara avec un sourire malicieux.

Mrs. Saint-Vincent rougit de façon ravissante.

— Mais si, insista la jeune fille. Vous êtes, à votre insu, beaucoup plus digne que moi de vivre dans cette maison. Rupert et moi, nous ne nous plaisons pas ici. Vous, oui.

— Ne dis pas de bêtises, ma chérie.

— Ce ne sont pas des bêtises. Il y règne un parfum de château enchanté. Vous en êtes la princesse et Quentin le... bon génie !

Mrs. Saint-Vincent rit et admit la dernière comparaison.

Rupert reçut avec beaucoup de calme la nouvelle des fiançailles de sa sœur.

— Je m'en doutais, murmura-t-il d'un air entendu.

Il dîna seul avec sa mère. Barbara était sortie avec Jim. Quentin plaça la carafe de vin devant lui et se retira sans bruit.

— C'est un drôle d'oiseau, dit Rupert en indiquant la porte du menton. Il a quelque chose d'étrange, de...

— De louche ? suggéra Mrs. Saint-Vincent avec un sourire.

— Comment savez-vous que j'allais le dire ? s'étonna le jeune homme.

— C'est un mot dont tu uses volontiers. Pour toi, tout est louche. Tu soupçonnes sans doute Quentin d'avoir tué Lord Listerdale et de l'avoir caché sous le parquet ?

— Derrière les boiseries, corrigea Rupert. Vous avez une certaine tendance à l'exagération, maman. Non. J'ai fait mon enquête. À l'époque, Quentin était à *King's Cheviot*.

Mrs. Saint-Vincent lui sourit, se leva de table et gagna le salon. Rupert s'assagissait, c'était clair.

Mais, pour la première fois, elle s'étonna du départ précipité de Lord Listerdale. Elle y réfléchissait lorsque Quentin entra dans la pièce, apportant le café.

— Vous êtes resté longtemps avec Lord Listerdale, n'est-ce pas, Quentin ? demanda-t-elle sans préambule.

— Oui, madame, depuis mes vingt et un ans. Le père de monsieur vivait encore. J'ai débuté comme troisième valet de pied.

— Vous avez dû très bien le connaître. Quelle sorte d'homme est-il ?

Le maître d'hôtel déplaça légèrement le plateau de façon qu'elle puisse se servir de sucre.

— Lord Listerdale était un être affreux, égoïste, madame, répondit-il d'un ton égal. Il n'éprouvait aucune considération pour les autres.

Il reprit le plateau et s'éloigna. Sa tasse de café à la main, Mrs. Saint-Vincent fronçait les sourcils. Quentin avait dit « était » et non point « est ». Pensait-il, croyait-il ? Elle se secoua. Elle devenait aussi ridicule que Rupert ! Mais son malaise persista.

Le bonheur et l'avenir de Barbara assurés, elle avait du temps à consacrer à ses propres pensées et, bien involontairement, en revenait toujours au mystère Listerdale. Que s'était-il passé ? Qu'en savait Quentin ? « Lord Listerdale était très égoïste. Il n'éprouvait aucune considération pour les autres. » Il avait parlé comme un juge l'eût fait, de façon détachée, impartiale.

Quentin était-il mêlé à la disparition de Lord Listerdale ? Avait-il pris une part active à une tragédie, un drame ignoré ?

Cette lettre unique, venue d'Afrique, permettait toutes les suppositions.

Et pourtant Quentin était incapable d'une mauvaise action, elle en était sûre. Il était bon, foncièrement. Il était *bon*, mais il savait !

Elle ne lui reparla plus de son maître. Rupert et Barbara étaient très occupés, chacun de son côté, et cela donnait matière à d'autres discussions.

Ce fut vers la fin d'août que les vagues soupçons prirent corps. Rupert était parti en vacances pour quinze jours, avec un ami. Et Mrs. Saint-Vincent fut très surprise de le voir faire irruption dix jours seulement après son départ dans la pièce où elle se trouvait.

— Rupert ! s'écria-t-elle.

— Je sais, maman, vous ne m'attendiez pas avant trois jours au moins. Mais il y a du nouveau ! Anderson, mon camarade, se fichait un peu de l'endroit où nous irions et j'ai proposé King's Cheviot...

— King's Cheviot ? Mais pourquoi ?...

— Vous savez parfaitement, maman, que j'ai toujours pressenti... oh ! sans espoir ! quelque chose de louche, ici. Bref, j'ai voulu jeter un coup d'œil là-bas. Je voulais simplement fouiner un peu. Et c'est dans le village, à huit ou neuf kilomètres plus loin, que c'est arrivé... que je l'ai rencontré...

— Qui donc ?

— Quentin... au moment où il entra dans une petite maison. C'était louche. On s'est arrêté et j'ai frappé à la porte. Il m'a ouvert lui-même.

— Je ne comprends pas ! Quentin ne s'est pas éloigné... un seul instant...

— J'y viens, maman. Si seulement vous vouliez m'écouter sans m'interrompre ! C'était Quentin, sans être lui, si vous voyez ce que je veux dire.

Malgré toute sa bonne volonté, Mrs. Saint-Vincent ne comprenait pas et son fils s'expliqua.

— Donc, c'était Quentin, mais pas le *nôtre*. C'était le vrai !

— Rupert !

— Écoutez ! Au début, j'ai été un peu interloqué et j'ai dit : « C'est bien vous, Quentin ? » Alors le vieux type m'a répondu. « Parfaitement, monsieur, c'est mon nom. Que puis-je faire pour vous ? » C'est alors que je me suis aperçu que ce n'était pas le nôtre, bien qu'il eût les mêmes manières, la même voix, les mêmes gestes. Je l'ai interrogé. Le vieux ne se doutait pas de ce qu'il y avait de louche dans cette histoire. Il avait été maître d'hôtel de Lord Listerdale. Il avait pris sa retraite, touchait une pension et occupait cette petite maison depuis le moment où son maître était, censément, parti pour l'Afrique. Vous voyez où cela nous mène ? L'autre est un imposteur qui joue le rôle de Quentin. Pour moi, c'est clair : il est arrivé en ville ce fameux soir, a prétendu être le maître d'hôtel de King's Cheviot, s'est fait recevoir par Lord Listerdale, l'a tué et a caché le cadavre derrière les boiseries. Dans une vieille maison comme celle-ci il y a sûrement des cachettes...

— Oh ! ne recommence pas ! coupa Mrs. Saint-Vincent avec vivacité. Je ne puis le supporter. Pourquoi aurait-il fait cela ? Et dans quel but ? Peux-tu me le dire ?

— Vous avez raison, avoua Rupert. Le motif, c'est ce qui compte. Mais je me suis renseigné. Lord Listerdale possède de nombreuses maisons. J'ai appris dernièrement que la plupart de ses propriétés ont été louées à des gens comme nous, pour un loyer très bas, à la condition expresse que l'on garde les domestiques. Et, chaque fois, Quentin lui-même, celui du moins que nous connaissons sous ce nom, y a tenu l'emploi de maître d'hôtel pendant un certain temps. Cela tendrait à faire croire qu'il y a des objets de valeur, bijoux ou documents, dissimulés dans l'une des maisons de Lord Listerdale et la bande ignore laquelle. Je parle d'une bande, mais bien sûr, ce Quentin peut travailler à son compte. Il y a...

Mrs. Saint-Vincent l'interrompit avec autorité.

— Rupert ! Tais-toi ! Tu me fais éclater la tête. Ce que tu dis est ridicule ! Ces papiers secrets, une bande organisée...

— Il y a une autre théorie, admit le jeune homme. Ce Quentin peut avoir été maltraité par Lord Listerdale. Le vrai maître d'hôtel m'a raconté une longue histoire concernant un certain

Samuel Lowe. Il était jardinier et à peu près de la corpulence de Quentin. Il gardait rancune à Lord Listerdale...

« Il n'éprouvait aucune considération pour les autres », Mrs. Saint-Vincent, plongée dans ses pensées, n'écoutait plus son fils qui, après quelques phrases rapides qu'elle ne retint même pas, quitta la pièce en hâte.

Puis elle revint à elle. Où Rupert était-il parti ? Qu'allait-il faire ? Elle n'avait pas compris ses derniers mots. Peut-être se rendait-il à la police...

Elle se leva précipitamment et sonna. Quentin répondit avec sa promptitude habituelle.

— Madame a sonné ?

— Oui. Entrez, je vous prie, et fermez la porte.

Il obéit et elle resta un instant sans parler, à l'observer.

« Il a été si gentil pour moi, songeait-elle. Personne ne peut savoir à quel point les enfants ne peuvent pas comprendre. Ce que raconte Rupert est ridicule, mais, d'autre part... il se peut qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela. Comment juger ? Qu'en sait-on ? J'en jurerais sur ma vie, c'est un brave homme ! »

— Quentin, commença-t-elle, rougissante et tremblante, Mr. Rupert vient de revenir. Il s'est rendu à King's Cheviot dans un village voisin...

Elle s'interrompit à la vue du tressaillement qu'il n'avait pu réprimer.

— Il a vu quelqu'un, continua-t-elle d'un ton égal.

Quentin avait recouvré son calme habituel, mais il ne quittait pas la femme des yeux. Son expression était aimable, mais ce n'était plus celle d'un domestique.

Il hésita une seconde avant de demander d'une voix légèrement altérée :

— Pourquoi me dites-vous cela, madame ?

Avant qu'elle ait pu répondre, la porte s'ouvrit avec fracas et Rupert se précipita dans la pièce, entraînant à sa suite un homme portant de légers favoris. *Quentin !*

— Voici le vrai Quentin ! déclara Rupert. Il m'attendait dehors, dans un taxi. Maintenant, Quentin, regardez cet homme et dites-moi si c'est Samuel Lowe ?

Le triomphe du jeune homme fut de courte durée. Le vrai Quentin semblait malheureux, honteux, tandis que l'autre souriait sans chercher à cacher sa joie. S'approchant de son double, il lui donna une bonne claque dans le dos.

— C'est parfait, Quentin. Il fallait qu'on sache, un jour ou l'autre... Vous pouvez dire qui je suis.

Le nouveau venu se redressa.

— Ce monsieur, annonça-t-il d'un ton de reproche, est mon maître : Lord Listerdale.

La minute qui suivit fut bien employée. Rupert perdit totalement contenance. Avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait, la bouche encore béante de stupéfaction, il se sentit pousser vers la porte tandis qu'une voix amicale et vaguement familière lui parlait à l'oreille.

— C'est très bien comme ça, mon garçon. Il n'y a rien de cassé. Mais je veux dire un mot à votre mère. Vous avez su me démasquer, c'est du beau travail.

Dans le couloir, il fixait la porte refermée pendant que le vrai Quentin se laissait aller à un flot d'explications aimables.

À l'intérieur, Lord Listerdale affrontait Mrs. Saint-Vincent.

— Je vais essayer de me faire comprendre ! J'ai longtemps mené une vie de parfait égoïste. Un jour, j'ai pensé que, pour changer, je pourrais me livrer à l'altruisme. J'ai commencé par subventionner des affaires invraisemblables, puis j'ai ressenti le besoin de faire quelque chose de *personnel*. J'ai toujours éprouvé de la pitié pour cette classe qui ne peut rien demander, qui doit se contenter de souffrir en silence : les nobles pauvres. Je possède un certain nombre de maisons. L'idée m'est venue de les mettre à la disposition de gens qui... en avaient besoin et sauraient les apprécier. Quentin est plus qu'un maître d'hôtel pour moi, c'est un ami. Il m'a autorisé à emprunter sa personnalité. J'ai toujours eu du talent pour jouer la comédie. C'est à mon club, un soir, que j'ai tout conçu. J'ai couru droit à Quentin et l'ai mis au courant. Quand je me suis rendu compte qu'on faisait tout un plat de ma disparition, je me suis arrangé pour faire venir une lettre d'Afrique équatoriale et donnant

toutes instructions à mon cousin, Maurice Carfax. Voilà... c'est à peu près tout.

Il s'interrompit de façon lamentable et regarda son interlocutrice. Très droite, elle soutint son regard.

— Vous avez eu une idée très charitable. Je... vous suis, personnellement, très reconnaissante. Mais, vous comprendrez que nous ne pouvons pas rester.

— Je m'y attendais, dit-il. Votre orgueil ne vous permettrait pas d'accepter ce que vous considérez comme une charité.

— C'en est une.

— Non. Car je demande quelque chose, en échange.

— Quoi donc ?

— Tout !

Il avait parlé d'une voix ferme, celle d'un homme habitué à commander, à dominer ses semblables.

— À l'âge de vingt-trois ans, continua-t-il, j'ai épousé la jeune fille que j'aimais. Elle est morte un an plus tard. Depuis, j'ai vécu seul. J'ai toujours souhaité pouvoir rencontrer certaine femme... celle de mes rêves...

— Serait-ce moi ? murmura-t-elle. Je suis déjà vieille... fanée.

Il rit.

— Vieille ? Vous êtes plus jeune que vos enfants ! C'est moi qui suis vieux.

Elle rit à son tour, très amusée.

— Vous ? Vous êtes un gamin. Un enfant qui aime se déguiser !

Elle lui tendit les mains.

PHILOMEL COTTAGE

— Au revoir, chéri.

— Au revoir, mon chou.

Alix Martin, appuyée à la petite porte rustique, suivit des yeux la silhouette de son mari qui s'éloignait en direction du village. Il prit le tournant et disparut. Perdue dans ses pensées, Alix n'avait pas bougé. Le regard rêveur, elle repoussa une mèche de cheveux qui lui barrait la joue.

Alix Martin n'était pas belle, ni même ce que l'on s'accorde à appeler jolie. Mais son visage s'était éclairé, adouci à tel point depuis son mariage, que ses anciennes collègues, au bureau, auraient hésité à la reconnaître. Miss Alix King avait été une jeune femme de manières un peu brusques, mais active et très capable.

Elle avait été élevée à une dure école. Pendant quinze ans, elle avait travaillé comme sténodactylo pour subvenir à ses besoins et faire vivre une mère invalide. Elle avait trente-trois ans à présent et la lutte qu'elle avait dû mener avait durci les lignes de son visage d'enfant.

Elle avait cependant eu une aventure – ou presque – avec un collègue, Dick Windyford. Sans paraître le savoir, Alix avait bien senti qu'il s'intéressait à elle. Pour les autres, ils étaient de bons amis, sans plus. Dick n'avait qu'un maigre salaire et devait couvrir les frais d'études d'un jeune frère. Il ne pouvait, de quelque temps, songer au mariage.

Puis, la jeune fille avait été délivrée des tracasseries journalières de la façon la plus inattendue. La mort d'un cousin éloigné qui lui laissait son argent, quelques milliers de livres, avait signifié pour elle liberté, vie, indépendance. Elle pouvait épouser Dick.

Mais Dick avait réagi de façon surprenante. Jamais il n'avait parlé ouvertement de son amour à la jeune fille et il semblait

moins que jamais prêt à le faire. Il l'évita, devint morose, sombre. Alix comprit très vite. L'orgueil et la délicatesse empêchaient Dick de lui demander de devenir sa femme. Elle se demandait si c'était à elle de faire le premier pas quand, pour la seconde fois, l'inattendu se produisit.

Elle rencontra Gérald Martin chez des amis. Il tomba éperdument amoureux d'elle et, une semaine plus tard, ils étaient fiancés. Alix, qui s'était toujours considérée comme n'appartenant pas à la catégorie de ceux qui « tombent amoureux » avait totalement perdu pied.

Sans le vouloir, elle avait trouvé le moyen de faire réagir son ancien soupirant. Dick Windyford était venu la trouver, écumant de rage.

— Cet homme vous est totalement étranger ! Vous ne savez rien de lui !

— Je sais que je l'aime.

— Comment le pouvez-vous... en une semaine ?

— Il ne faut pas onze ans à tout le monde pour se rendre compte que l'on aime quelqu'un ! avait répliqué Alix, mécontente.

Il avait pâli.

— Vous m'avez plu dès que je vous ai rencontrée. Je croyais que je vous plaisais aussi.

— Oui. Mais alors je ne savais pas ce qu'est l'amour.

Dick avait eu un nouvel accès de colère. Il avait prié, imploré, menacé — oui, menacé — l'homme qui l'avait supplanté. Alix avait été stupéfaite d'assister à l'éruption d'un tel volcan chez un homme si calme d'apparence et qu'elle croyait si bien connaître.

En ce matin ensoleillé, appuyée à la porte du jardin, elle revoyait la scène. Elle était mariée depuis un mois et elle avait connu un bonheur idyllique. Mais, en l'absence de ce mari qui était tout pour elle, une vague d'anxiété assombrissait son bonheur. Et Dick Windyford en était la cause.

Trois fois, depuis le jour de son mariage, elle avait fait le même rêve. Le décor changeait, mais les faits restaient. *Elle voyait son mari étendu, sans vie, Dick Windyford debout à côté de lui et elle savait parfaitement qu'il lui avait porté le coup fatal.*

Mais, si horrible que fût cette scène, quelque chose la dépassait en horreur – horreur qu'elle ne ressentait qu'éveillée : en rêve tout semblait parfaitement normal ; inévitable. *Elle, Alix Martin, était heureuse de la mort de son mari !* Dans un grand geste de reconnaissance, elle tendait les mains au meurtrier, elle le remerciait ! Le rêve finissait toujours de la même façon et elle se retrouvait entre les bras de Dick Windyford.

Elle n'avait pas parlé de ses rêves à son mari mais elle en avait été secouée plus qu'elle ne voulait l'admettre. Était-ce un avertissement... contre Dick Windyford ?

L'aigre sonnerie du téléphone arracha Alix à ses pensées. Elle entra dans la maison et décrocha. Elle chancela soudain et dut s'appuyer au mur.

— Qui... qui parle ?

— Mais, Alix, qu'avez-vous fait de votre voix ? Je la reconnais à peine. Ici Dick.

— Oh !... Oh !... Où êtes-vous ?

— *Aux Armes du Voyageur...* C'est bien ce nom-là, n'est-ce pas ? Vous ne connaissez même pas l'existence de l'auberge de votre village, je le parie. Je suis en vacances... je pêche un peu. Voyez-vous un inconvénient à ce que je vienne vous faire une visite, à tous les deux, après le dîner ?

— Non... répondit Alix sèchement. Vous ne pouvez pas venir.

Il y eut un moment de silence puis Dick reprit, la voix légèrement altérée :

— Je vous demande pardon. Bien sûr, je ne veux pas vous déranger...

Alix l'interrompit. Il devait trouver sa réaction vraiment extraordinaire. Elle l'était. Mais ses nerfs étaient tendus à craquer.

— Je voulais dire que nous... nous étions invités ce soir. Ne voulez-vous... pouvez-vous venir dîner demain soir ?

Mais Dick avait remarqué son manque de cordialité.

— Merci infiniment, répondit-il de la même voix impersonnelle. Mais il se peut que je parte d'un moment à l'autre. Cela dépend de l'arrivée d'un de mes camarades. Au revoir, Alix.

Il s'arrêta puis ajouta, très vite, d'un ton différent :

— Tous mes vœux de bonheur...

Alix raccrocha avec un sentiment de profond soulagement. « Il ne faut pas qu'il vienne ici », se répétait-elle. Il ne le faut pas. Je suis folle. Mais il n'empêche, je suis heureuse qu'il ne vienne pas.

Elle ramassa un chapeau de paille posé sur une table et retourna dans le jardin. Elle s'arrêta un instant pour contempler le nom gravé au-dessus du porche : *Philomel Cottage*.

— Quel nom fantastique, avait-elle dit, avant leur mariage, à Gerald qui avait ri.

— Petite citadine, avait-il répondu tendrement. Je suis sûr que vous n'avez jamais entendu chanter de rossignol. J'en suis heureux. Les rossignols ne chantent que pour les amoureux. Les soirs d'été, nous les écouterons ensemble, dans le jardin de notre maison.

Ils les avaient entendus, effectivement, et à ce souvenir, debout sur son seuil, elle rougit de plaisir.

C'est Gerald qui avait découvert *Philomel Cottage*. Il était venu trouver Alix, vibrant d'enthousiasme. C'était l'endroit idéal, un bijou, la chance de leur vie. Quand Alix l'avait vu, elle avait été séduite, elle aussi. Peut-être était-ce un peu isolé, à deux kilomètres du village le plus proche, mais la maison elle-même était tellement exquise avec son air vieillot et son confort – salle de bains, électricité, téléphone – qu'elle avait aussitôt succombé à son charme. Un seul inconvénient : le propriétaire, un homme riche et capricieux, refusait de louer. Il voulait vendre.

Gerald Martin, quoique possédant de solides revenus, ne pouvait toucher à son capital. Impossible pour lui de réunir plus de mille livres. Le propriétaire en demandait trois. Alix, qui avait donné son cœur à la villa, vint à la rescousse. Sa petite fortune consistant en actions au porteur, facilement réalisables, elle avait contribué à l'achat de la maison. *Philomel Cottage* était devenu leur bien et, pas une minute, elle n'avait regretté leur choix. Évidemment, les domestiques n'appréciaient pas cette solitude rurale. Pour le moment, ils n'en avaient pas.

Mais Alix, qui avait été sevrée de vie familiale, prenait grand plaisir à confectionner des petits plats et à s'occuper de sa maison.

Un retraits venait deux fois par semaine du village soigner le jardin très fleuri.

En tournant le coin de la maison, elle fut surprise de voir le vieux jardinier s'activant sur une plate-bande. Il ne venait en général que le lundi et le vendredi et l'on était mercredi.

— Bonjour, George. Que faites-vous ici, aujourd'hui ? demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Le vieux se redressa et toucha le bord de son chapeau.

— C'est que... voilà : il y a la fête au château, vendredi, et je me suis dit que ni Mr. Martin ni sa dame n'y verraient à redire si je venais mercredi au lieu de vendredi.

— C'est parfait. J'espère que vous vous amuserez, à cette fête.

— Sûrement, dit George. C'est bien agréable de penser qu'on peut s'en mettre jusque-là et que c'est quelqu'un d'autre qui paye. On fait bien les choses, au château. Et je me suis dit aussi que je devais vous voir avant votre départ, pour la bordure. Vous ne savez pas quand vous reviendrez, madame ?

— Quand je reviendrai ? D'où cela ?

George eut l'air surpris.

— Vous ne partez pas pour Londres, demain matin ?

— Non. Qui vous a mis cette idée en tête ?

— J'ai rencontré le patron, hier au village. Il m'a dit que, tous les deux, vous partiez pour Londres, demain. Il ne savait pas pour combien de temps.

— C'est ridicule, dit Alix en riant. Vous avez mal compris.

Qu'avait dit Gerald ? Aller à Londres ? Pour quoi faire ? Elle détestait cette ville.

— J'ai horreur de Londres, dit-elle brusquement.

— Ah ! fit George, placide. J'ai dû mal comprendre, mais ça m'a pourtant paru bien clair. Ça me plaît que vous restiez ici. Je n'aime pas tous ceux qui vont et viennent, et Londres, ça ne me dit rien. Il y a trop d'autos. C'est l'ennui, de nos jours. Quand quelqu'un a une voiture, il ne peut plus rester en place. Mr. Ames, celui qui avait la maison avant vous, était un homme bien tranquille, jusqu'au jour où il a acheté sa machine. Elle lui a

coûté si cher qu'il a dû vendre sa maison, après son accident. Il avait dépensé une jolie somme là-dedans, papiers, peintures, tapisseries, électricité et tout. « Vous reverrez jamais la couleur de votre argent, que je lui ai dit. » Mais il m'a répondu : « J'en tirerai deux mille livres, pas un sou de moins. » Et il l'a fait.

— Il a même reçu trois mille livres, remarqua Alix en souriant.

— Deux mille, répéta George. On en parlait tout le temps, de la somme qu'il demandait.

— Trois mille, insista Alix.

— Les dames ne comprennent rien aux chiffres. Vous n'allez pas me dire que Mr. Ames a eu l'audace de vous réclamer comme ça, tout net, trois milles livres ?

— Pas à moi, mais à mon mari.

George se pencha sur ses fleurs.

— Le prix était de deux mille livres, dit-il, obstiné.

Alix jugea inutile de discuter. Elle s'éloigna et entreprit de faire un bouquet.

Comme elle regagnait la maison avec son chargement parfumé, elle remarqua un petit objet vert entre deux plates-bandes. Elle le ramassa. C'était l'agenda de son mari.

Elle l'ouvrit et, amusée, regarda ses notes. Dès le début de leur mariage, elle avait constaté à quel point Gerald, émotif et impulsif, était aussi méthodique et ordonné. Il était presque maniaque en ce qui concernait l'heure des repas et préparait l'emploi du temps de sa journée avec une précision d'indicateur de chemin de fer.

En feuilletant les pages du calepin, elle sourit à la vue de l'inscription figurant au 14 mai : *Épouse Alix. Saint-Pierre, deux heures trente.*

— Le grand idiot, murmura la jeune femme en continuant de tourner les feuillets.

Soudain, elle s'arrêta.

Mercredi 18 juin — aujourd'hui, donc ! De son écriture précise, Gerald avait noté : *vingt et une heures*. Rien d'autre. Qu'avait-il projeté pour cette heure-là ?

Alix s'étonna, puis sourit en songeant aux histoires qu'elle avait lues si souvent et dans lesquelles un agenda fournit

toujours des révélations sensationnelles. Des noms de femmes... Celui-ci mentionnait des rendez-vous d'affaires, mais un seul prénom féminin... le sien.

Elle glissa le carnet dans sa poche sans plus y penser. Pourtant, elle se sentait mal à l'aise. La phrase de Dick Windyford lui revint en mémoire et elle eut l'impression qu'il était à côté d'elle : « Cet homme vous est totalement étranger ! Vous ne savez rien de lui ! »

C'était vrai. Que savait-elle ? Gerald avait quarante ans. Il avait dû y avoir d'autres femmes dans sa vie...

Elle se secoua, mécontente. Pourquoi se laisser aller à ces pensées ? Il y avait mieux à faire. Devait-elle dire à son mari que Dick Windyford avait téléphoné ?

Peut-être Gerald l'avait-il déjà rencontré au village ? Il lui en parlerait dès son retour et la question serait réglée. Sinon... que faire ?

Si elle racontait cela à Gérald, il proposerait certainement d'inviter Dick. Il lui faudrait alors expliquer qu'il avait demandé à venir et qu'elle l'en avait dissuadé. S'il lui demandait pourquoi, que pourrait-elle répondre ? Lui parler de son rêve ? Il rirait ou – ce qui serait pis – verrait qu'elle avait attaché de l'importance à une vétille.

Presque honteuse, elle décida de ne rien dire. Ce serait le premier secret qu'elle aurait vis-à-vis de son mari et sa conscience la troubla.

Quand elle entendit Gerald revenir du village, un peu avant le déjeuner, elle se précipita dans la cuisine et s'affaira sur ses casseroles pour cacher sa confusion.

Gerald n'avait pas vu Dick, cela sautait aux yeux. Elle se sentit soulagée et embarrassée en même temps.

Ce ne fut qu'après le dîner, alors qu'ils étaient assis dans le salon dont les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer l'air parfumé du soir, qu'Alix se souvint de l'agenda.

— Est-ce ainsi que tu arroses les fleurs ? dit-elle en le lui lançant sur les genoux.

— Il était dans une plate-bande ?

— Oui. Je connais tous tes secrets, maintenant.

— Je plaide non coupable, répondit Gerald en secouant la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ce rendez-vous pour neuf heures, ce soir ?

— Oh ! ça... (Il parut désarçonné un instant, puis sourit.) J'ai rendez-vous avec une fille bien jolie. Elle a les cheveux bruns et les yeux bleus, tout à fait comme toi.

— Je ne comprends pas, dit Alix avec une fausse sévérité. Tu tournes la question.

— Mais non ! Je voulais me souvenir que j'avais des photos à développer et j'ai besoin de ton aide.

Gerald Martin était un photographe enthousiaste. Il possédait un appareil quelque peu démodé mais excellent et développait lui-même ses pellicules dans une petite cave transformée en chambre noire.

— Et cela doit être fait à neuf heures précises ? dit Alix, moqueuse.

— Ma chère enfant, répondit Gerald un peu froissé, le seul moyen de faire un travail convenable est d'en fixer l'heure.

Elle regarda son mari. Il fumait, la tête légèrement renversée en arrière, son visage glabre ressortant sur le fond sombre de la fenêtre. Et, brusquement, une vague panique la submergea.

— Oh ! Gerald, je voudrais tant en savoir davantage sur toi !

Il la regarda, étonné.

— Mais, ma chérie, tu connais tout de moi. Mon enfance dans le Northumberland, ma vie en Afrique du Sud, et les dix dernières années au Canada qui m'ont apporté le succès.

— Les affaires ! dit-elle, renfrognée.

Gerald éclata de rire.

— Je vois à quoi tu penses... à mes aventures amoureuses. Vous êtes toutes les mêmes. Rien ne m'intéresse, sauf toi.

La jeune femme sentit sa gorge se serrer.

— Peut-être, murmura-t-elle. Mais tu as dû avoir des aventures. Si seulement je savais...

Le silence retomba. Gerald Martin fronçait les sourcils, indécis. Quand il parla, ce fut avec gravité, sans ironie.

— Crois-tu que c'est très sage, Alix... cette... sorte d'enquête dans la chambre de Barbe-Bleue ? Il y a eu des femmes dans ma

vie. Je ne le nie pas. Mais je puis te jurer qu'aucune n'a représenté quelque chose pour moi.

La sincérité du ton reconfortait sa femme.

— ... Satisfaite ? demanda-t-il avec un sourire. (Puis, il ajouta :) Qu'est-ce qui t'a fait penser à cela juste ce soir ?

Alix se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Je ne sais pas. J'ai été nerveuse toute la journée.

— C'est étrange, murmura Gerald comme se parlant à lui-même. Étrange.

— Pourquoi ?

— Toi, si calme, si raisonnable...

Elle se contraignit à sourire.

— Tout a marché de travers, aujourd'hui. Le vieux George lui-même s'est mis dans la tête l'idée ridicule que nous retournions à Londres. C'est toi qui le lui aurais dit.

— Où l'as-tu vu ? demanda Gerald sèchement.

— Il est venu travailler, aujourd'hui au lieu de vendredi...

— Ce vieil imbécile ! s'écria Gerald, furieux.

Alix le regarda, surprise. Son visage était convulsé par la rage. Jamais elle ne l'avait vu fâché à ce point. Déjà, il se maîtrisait.

— ... C'est un vieux crétin...

— Que lui as-tu donc dit ?

— Moi ? Rien du tout ! Ah ! si... je me souviens. J'ai fait une petite plaisanterie en prétendant qu'il fallait que je sois à l'heure au bureau, demain. Il a dû prendre ça au sérieux. Ou bien il a mal compris. Tu l'as détrompé, naturellement ?

Il attendait avec anxiété la réponse d'Alix.

— Bien sûr, mais il est de ces gens auxquels il n'est pas facile de faire changer d'idée quand ils l'ont dans la tête.

Et elle conta à Gerald ce que George lui avait dit au sujet du prix d'achat de la maison.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Ames voulait deux mille livres en espèces et le reste sous forme d'hypothèque. Ce doit être là l'origine de l'erreur.

— C'est probable, dit-elle.

Puis elle regarda la pendule et, malicieuse :

— ... Il faut descendre, Gerald. Nous avons déjà cinq minutes de retard.

Il eut un sourire.

— J'ai changé d'avis, dit-il froidement. Je ne ferai pas de photos ce soir.

Un cerveau de femme est une machine étrange. Alix alla se coucher l'esprit en repos.

Mais le lendemain, l'inquiétude la reprit. Dick Windyford n'avait pas rappelé mais elle avait l'impression d'être sous son influence. Elle le réentendait sans cesse : « Cet homme vous est totalement étranger. » Elle revoyait en surimpression le visage de son mari lui demandant : « Crois-tu que c'est très sage, Alix, cette sorte d'enquête dans la chambre de Barbe-Bleue ? » Pourquoi avait-il dit cela ?

On eût dit un avertissement, une menace déguisée. C'était un peu comme s'il avait déclaré : « Tu ferais mieux de ne pas étudier mon passé. Tu pourrais avoir des surprises désagréables. »

Le vendredi matin, elle en était arrivée à se persuader qu'il y avait eu une femme dans la vie de Gerald, une aventure qu'il cherchait à cacher. Sa jalousie s'éveillait, se précisait.

Était-ce une femme qu'il devait rencontrer, l'autre nuit, à neuf heures ? Cette histoire de photos à développer n'était-elle qu'un mensonge ?

Trois jours auparavant, elle aurait juré tout savoir de son mari. À présent, il lui semblait un nouveau venu dont elle ne savait rien. Elle se rappelait sa colère contre le vieux George, si peu compatible avec ses manières calmes habituelles. Un détail peut-être, mais qui donnait à penser.

Dans l'après-midi, elle voulut aller au village, y faire des achats, seule, comme d'ordinaire. Mais, à sa grande surprise, Gerald s'opposa vivement à son projet et insista pour y aller lui-même. Elle céda, non sans s'étonner. Pourquoi voulait-il l'empêcher d'aller au village ?

Puis elle crut comprendre : il avait dû rencontrer Dick Windyford. Sa propre jalousie venait de s'éveiller. N'en était-il pas de même pour Gerald ? Hé oui, il était jaloux, à son tour. Cette pensée la rassénéra. Elle s'y accrocha avec joie.

L'heure du thé vint, ramenant avec elle l'angoisse. Pour finir, Alix céda à la tentation qui l'assaillait depuis le départ de son

mari. Imposant silence à sa conscience, elle monta dans la chambre de Gerald. Pour la mettre en ordre, se répétait-elle...

— J'en aurai le cœur net.

Tout papier compromettant avait dû être détruit depuis des années, elle s'en doutait. Mais les hommes sont ainsi faits qu'il leur arrive de garder les pièces les plus compromettantes. Par vanité ou faiblesse.

Les joues brûlantes de honte, le souffle court, elle fouilla les papiers, retourna les tiroirs, explora les poches. Deux tiroirs refusèrent de s'ouvrir, le dernier du classeur et celui de droite du bureau. Ils étaient tous les deux fermés à clef. C'était là, évidemment, qu'il gardait les lettres de cette femme...

Il avait laissé ses clefs sur le buffet, au rez-de-chaussée. Elle alla les chercher, les essaya. La troisième ouvrait le tiroir du bureau. Il contenait un carnet de chèques, un portefeuille bourré de billets de banque et, tout au fond, un paquet de lettres liées d'un ruban.

Haletante, elle le dénoua et un flot de sang empourpra ses joues. Elle refit le paquet et le remit en place. Ces lettres étaient celles qu'elle avait écrites à Gerald avant de l'épouser.

Elle s'attaqua au classeur. Elle n'y trouverait rien, c'était probable, mais il lui fallait mener son enquête jusqu'au bout, ne rien laisser au hasard.

Aucune clef du trousseau ne convenait, elle ne voulut pas s'avouer vaincue. Il y avait d'autres clefs dans la maison... et elle poussa un soupir de soulagement quand la clef de la penderie de la chambre d'amis tourna dans la serrure du classeur. Il ne contenait qu'une liasse de coupures de presse, pâlies par les ans.

Elle y jeta un coup d'œil, curieuse de connaître la raison pour laquelle Gerald avait pris la peine de les conserver si longtemps. Il s'agissait de journaux américains vieux de sept ans, relatant le procès du célèbre escroc bigame, Charles Lemaître. Lemaître avait été suspecté de s'être débarrassé de ses victimes. On avait retrouvé un squelette sous le plancher d'une maison qu'il avait loué et la plupart des femmes qu'il avait « épousées » avaient disparu. Il s'était défendu devant ses juges avec beaucoup d'habileté. Acquitté à la minorité de faveur, on le déclara non coupable en ce qui concernait l'accusation principale, celle de

meurtre, mais il avait été condamné à une forte peine de prison pour falsification de testaments.

Alix se souvenait fort bien de l'intérêt suscité par l'affaire, en son temps, et même de la sensation qu'avait provoquée l'évasion de Lemaître, quelque trois ans plus tard. Les journaux avaient consacré de longs articles à l'escroc et discuté de son extraordinaire pouvoir sur les femmes. On relatait ses protestations véhémentes, ses effondrements subits attribués à ses dons d'acteur et aussi à sa maladie de cœur.

L'une des coupures de presse donnait sa photographie et Alix étudia longtemps l'image, celle d'un homme portant la barbe, au visage intelligent.

Il lui rappelait quelqu'un. Mais qui donc ? Brusquement, elle comprit : il ressemblait à Gerald ! Les yeux et les sourcils... Peut-être était-ce pour cela qu'il avait conservé cette photo. Elle parcourut l'article. L'accusé, disait-on, avait porté certaines dates dans son agenda de poche et elles correspondaient à celles de la disparition de ses victimes. Une femme avait témoigné et identifié formellement le prisonnier, précisant qu'il portait une marque au poignet gauche.

Alix lâcha les papiers et chancela. *Au poignet gauche, son mari avait une petite cicatrice...*

La chambre tournait autour d'elle. Plus de toute : Gerald Martin était Charles Lemaître. C'était l'évidence même !

L'argent donné pour la maison, son argent à elle, rien que le sien. Les actions qu'elle lui avait confiées... Son rêve prenait tout son sens. D'instinct, elle avait eu peur de Gerald Martin et voulu lui échapper. Elle s'était tournée vers Dick pour demander son aide. Elle était la prochaine victime de Lemaître. Bientôt, peut-être...

Elle étouffa un cri. *Mercredi neuf heures !* La cave et son dallage si facilement soulevée ! Une fois déjà il avait enterré une de ses victimes dans une cave. Tout avait été projeté pour mercredi soir. Mais c'était un signe de folie que de noter cela ! Non, c'était logique. Gerald tenait toujours compte de ses projets ; pour lui un meurtre était une affaire comme une autre.

Comment avait-elle échappé à son sort ? Qui avait pu la sauver ? Avait-il hésité à la dernière minute ? Non. Brusquement, elle sut... : *Le vieux George...*

Elle comprenait maintenant l'accès de rage de son mari. Sans aucun doute, il avait préparé le terrain en annonçant leur départ imminent pour Londres. Puis George, contre toute attente, était venu travailler au jardin et avait contrecarré ses plans. Il eût été trop risqué de se débarrasser d'elle le même soir ; le vieux George aurait répété leur conversation. Alix frissonna en songeant qu'ils auraient pu ne pas en parler...

Pas une seconde à perdre. Il fallait fuir. En hâte, elle replaça les journaux à leur place, referma le classeur.

Soudain, elle s'immobilisa, pétrifiée. La porte du jardin avait grincé. *Son mari rentrait !*

Elle courut à la fenêtre, souleva le rideau.

Oui, c'était lui. Il souriait, chantonnait. À la main, il tenait un objet dont la vue la terrifia. Une bêche flambant neuf.

Ce serait pour cette nuit. Alix en était sûre, son instinct le lui criait.

Mais elle avait encore une chance. Fredonnant toujours, Gerald passait derrière la maison.

Elle se jeta dans l'escalier, passa la porte... et se heurta à son mari.

— Eh bien ? dit-il. Où cours-tu si vite ?

Elle luttait désespérément pour recouvrer son calme. L'occasion était perdue, mais avec un peu d'habileté, il s'en pourrait présenter une autre.

— Je vais au bout du sentier, et je reviens, dit-elle d'une voix qui lui parut faible et hésitante.

— Je t'accompagne.

— Non, je t'en prie. J'ai mal à la tête. J'ai besoin de solitude.

Il la regardait avec attention et elle crut lire le soupçon dans ses yeux.

— Qu'as-tu, Alix ? Tu es pâle... tu trembles.

— Rien, répondit-elle avec un sourire forcé. J'ai la migraine, c'est tout. Une petite promenade me fera du bien.

— Oui, mais je n'aime pas t'entendre dire que tu ne veux pas de moi, déclara Gerald avec son rire léger. Je viens, que tu le veuilles ou non.

Elle n'osa pas protester. S'il se doutait qu'elle *savait...*

Au retour, il insista pour qu'elle s'étende, lui bassina les tempes avec de l'eau de Cologne. Il se montrait, comme toujours, dévoué, prévenant. Alix se sentait prise au piège.

Il ne la laissa pas seule une minute. Il l'accompagna même dans la cuisine pour l'aider à transporter les plats qu'elle avait déjà préparés. Elle se contraignit à manger, à paraître gaie et naturelle. Elle savait à présent qu'elle luttait pour sa vie. Elle était seule avec cet homme, loin de toute aide, à sa discrétion. Elle n'avait plus qu'une chance, distraire ses soupçons un instant, le temps de gagner le couloir et de téléphoner, d'appeler au secours. C'était son dernier espoir.

Si elle lui disait que Dick Windyford devait venir les voir dans la soirée ?

Les mots tremblaient déjà sur ses lèvres ; elle les retint. Cet homme ne se laisserait pas détourner une fois encore de ses projets. La détermination, l'orgueil qui perçaient sous son calme, la terrifiaient. Elle ne ferait que précipiter l'heure du crime. Il la tuerait, puis téléphonerait à Dick Windyford pour lui raconter une histoire, lui dire qu'ils partaient en voyage... Oh ! si Dick pouvait venir ! Si Dick...

Une inspiration lui vint. Le courage lui revenait avec l'ébauche d'un plan. Elle retrouva si bien la maîtrise de soi qu'elle s'étonna elle-même.

Elle fit du café et le porta sous le porche où ils s'asseyaient souvent durant les belles soirées.

— Au fait, dit Gerald brusquement, nous ferons ces photos tout à l'heure.

Alix sentit un frisson la parcourir, mais elle répliqua avec nonchalance.

— Ne peux-tu pas te débrouiller tout seul ? Je me sens lasse, ce soir.

— Cela ne prendra pas longtemps. (Il sourit.) Et je te promets que tu ne seras plus fatiguée, après.

Les mots semblaient l'amuser. Elle tressaillit. Il était temps d'agir. Elle se leva.

— Je vais téléphoner au boucher, annonça-t-elle, désinvolte. Je reviens.

— Au boucher ? À cette heure-ci ?

— Sa boutique est fermée, bien sûr, grande bête. Mais il est chez lui. Demain, c'est samedi, et je voudrais qu'il m'apporte quelques côtelettes de veau, de bonne heure, avant qu'on ne dévalise son étal. Il est très aimable, il ferait n'importe quoi pour moi.

Elle entra vivement dans la maison, refermant la porte derrière elle. « Ne ferme pas la porte », entendit-elle Gerald dire. Elle répondit sans hésiter :

— C'est pour empêcher l'entrée des papillons de nuit. Je les ai en horreur. As-tu peur que je fasse la cour au boucher ?

Elle décrocha très vite le récepteur, demanda *Les Armes du Voyageur*. On répondit aussitôt.

— Mr. Windyford est-il toujours chez vous ? Puis-je lui parler ?

Puis son cœur bondit. La porte venait de s'ouvrir et Gerald était dans le hall.

— Va-t'en, Gerald, dit-elle, boudeuse. Je déteste que l'on écoute quand je téléphone.

Il se contenta de rire et s'installa sur une chaise.

— Est-ce vraiment au boucher que tu veux parler ? demanda-t-il ironique.

Alix était désespérée. Son plan avait échoué. Dans une minute Dick serait à l'appareil. Devait-elle risquer le tout pour le tout et appeler à l'aide ?

Puis, comme d'un geste nerveux elle appuyait sur le bouton donnant la communication, un autre plan prit forme dans son esprit.

« Ce sera difficile, se dit-elle. Il faut que je trouve le mot juste, sans hésiter, mais je crois que je réussirai. Il le faut.

À ce moment précis, elle entendit Dick Windyford. Elle respira à fond, appuya sur le bouton et dit :

— Ici, Mrs. Martin de « *Philomel Cottage* ». Je vous en prie, venez (elle releva le doigt) demain matin avec six belles

côtelettes de veau. (Elle enfonça le bouton.) *C'est très important.* (Elle le relâcha.) Merci beaucoup, Mr. Hexworthy. Excusez-moi d'appeler si tard, mais pour ces côtelettes, c'est vraiment (le bouton enfoncé) *une question de vie ou de mort* (le doigt levé). Très bien, demain matin (une nouvelle pression du doigt), *aussi vite que possible.*

Elle raccrocha le récepteur et se tourna vers son mari, haletante.

— C'est ainsi que tu parles à ton boucher ?

— C'est féminin, dit-elle avec légèreté.

Son cœur battait à grands coups. Son mari n'avait rien soupçonné. Même s'il n'avait rien compris, Dick viendrait.

Elle passa dans le salon et alluma l'électricité. Gerald la suivit.

— Tu parais en pleine forme, à présent, dit-il en la regardant avec curiosité.

— Oui, répondit Alix. Ma migraine s'en va.

Elle prit sa place habituelle et sourit à son mari qui s'assit en face d'elle. Elle était sauvée. Il n'était que huit heures vingt-cinq. Dick serait là bien avant neuf heures.

— Bien mauvais, le café, ce soir, se plaignit Gerald. D'une amertume...

— C'est une nouvelle marque. Je ne t'en donnerai plus s'il ne te plaît pas.

La jeune femme prit son ouvrage, se mit à coudre. Gerald prit un livre, lut quelques pages. Puis il jeta un coup d'œil à la pendule.

— Huit heures trente. Il est temps de descendre à la cave et de commencer à travailler.

L'ouvrage échappa aux doigts d'Alix.

— Oh ! non, pas tout de suite. Attendons neuf heures.

— Non, mon petit... huit heures trente. C'est l'heure que je me suis fixé. Tu pourras te coucher plus tôt.

— Je préfère attendre neuf heures.

— Tu sais que lorsque j'ai fixé une heure, je m'y tiens. Viens, Alix. Je n'attendrai pas une minute de plus.

Alix le regarda et, malgré elle, la terreur l'envahit. Le masque était tombé. Gerald se tordait les mains, ses yeux brillaient et il

humectait sans cesse ses lèvres sèches. Il ne cherchait même plus à cacher son énervement.

« C'est vrai, pensa Alix. *Il ne peut pas attendre... il est fou...* »

Il s'avança vers elle et lui posa la main sur l'épaule, la forçant à se lever.

— Viens... ou je te porte.

Il avait parlé d'un ton très gai mais la férocité qu'il cachait la terrifia. D'un effort suprême, elle se libéra et s'agrippa au mur. Elle était sans défense. Elle ne pouvait pas fuir... il s'approchait.

— ... Allons, viens !

— Non... non...

Elle avait crié, les mains étendues comme pour l'empêcher d'avancer.

— Gerald, arrête... j'ai quelque chose à te dire... à te confesser...

Il s'immobilisa.

— À me confesser ? demanda-t-il, intrigué.

— Oui.

Elle avait employé ce mot au hasard, mais elle s'y accrocha désespérément, cherchant à retenir son attention.

Une expression de dédain passa sur son visage.

— Une aventure ? dit-il avec mépris.

— Non. Autre chose. Un... un crime...

Elle avait touché le point sensible. Il montrait son intérêt et reprit son sang-froid. Elle était maîtresse de la situation, une fois encore.

— ... Tu ferais mieux de t'asseoir, dit-elle avec calme.

Elle-même reprit son fauteuil. Mais, sous son apparente tranquillité, elle réfléchissait intensément. Il lui fallait inventer une histoire qui retint l'intérêt de son mari jusqu'à l'arrivée des secours.

— ... Je t'ai dit que j'ai été sténodactylo pendant quinze ans, commença-t-elle doucement. Ce n'est pas l'exacte vérité. Il y a eu deux interruptions. La première... j'avais vingt-deux ans. J'ai rencontré un homme âgé et qui possédait une petite propriété. Il est tombé amoureux de moi et m'a demandé de l'épouser. J'ai accepté. Nous nous sommes mariés. (Elle s'arrêta un instant.) Je

l'ai persuadé de contracter une assurance sur la vie, en ma faveur.

Son mari l'écoutait avec un intérêt accru.

— ... Pendant la guerre, j'ai travaillé dans un hôpital. Je manipulais toutes sortes de drogues, de poisons.

Elle s'interrompit. Son mari était profondément attentif. Un meurtre ne peut qu'intéresser un assassin. Elle avait tablé là-dessus et gagné. Elle eut un regard pour la pendule. Neuf heures moins vingt-cinq.

— ... Il existe un poison... une légère poudre blanche dont une pincée suffit pour provoquer la mort. Tu connais peut-être quelque chose aux poisons ?

Elle avait posé cette question non sans appréhension.

— Non. Rien.

Elle eut un soupir de soulagement.

— Mais tu as peut-être entendu parler de Phyoscine ? Il existe un produit qui agit exactement de la même façon et qui ne laisse absolument aucune trace. N'importe quel médecin diagnostiquerait un arrêt du cœur. J'en dérobai une petite quantité.

Elle s'interrompit, ménageant ses effets.

— Continue, dit Gerald.

— Non. J'ai peur. Je ne peux pas... Une autre fois...

— Tout de suite, dit-il, impatienté. Je veux savoir.

— Cela a duré un mois. Je me suis montrée vraiment bonne pour mon vieux mari, douce et dévouée. Il ne tarissait pas d'éloges sur mon compte. Chacun savait quelle remarquable épouse j'étais. Je faisais son café, le soir. Un jour que nous étions seuls, j'ai mis une pincée de poudre dans sa tasse...

Alix s'arrêta pour enfiler son aiguille. Elle, qui n'avait jamais joué la comédie de son existence, rivalisait avec les plus grandes actrices. Elle s'était mise dans la peau de son personnage.

— ... Cela s'est passé sans histoire. Je le regardais. Un instant, il a un peu haleté et il a demandé de l'air. J'ai ouvert la fenêtre. Il m'a dit ensuite qu'il ne pouvait plus remuer. *Il est mort tout doucement.*

Alix sourit. Il était neuf heures moins le quart. Il ne tarderait pas à arriver.

— À combien s'élevait le montant de l'assurance ? demanda Gerald.

— Deux mille livres. J'ai spéculé et je les ai perdues. J'ai repris ma place, au bureau. Mais sans intention d'y rester. J'avais repris mon nom de jeune fille. J'ai rencontré un autre homme. Il ignorait mon premier mariage. Il était plus jeune, celui-là, assez séduisant et à son aise. Nous nous sommes mariés dans le Sussex. Il n'a pas voulu s'assurer sur la vie mais il a fait un testament en ma faveur. Il aimait, tout comme mon premier mari, que je lui fasse son café, de mes mains.

Alix parut sourire à ses souvenirs et ajouta avec simplicité :

— Je fais bien le café.

« ... Je comptais beaucoup d'amis dans le village où nous vivions. On a compati à ma douleur, déploré cette fin brutale : un arrêt du cœur, un soir, après le dîner. Je ne crois pas que le médecin m'ait soupçonnée mais le décès subit de mon mari l'a beaucoup surpris. Je ne sais pas pourquoi je retournai à mon bureau. L'habitude, je suppose. Mon deuxième mari m'a laissé environ quatre mille livres. Cette fois-ci, je n'ai pas spéculé. Je les ai placées. Et puis, tu vois...

Elle s'interrompit, Gerald, le visage écarlate, la respiration haletante, pointait vers elle un doigt tremblant.

— Le café... mon Dieu ! Le café !

Elle le regarda, bien en face.

— ... Je comprends, à présent, pourquoi il était si amer ! Monstre ! Tu as recommencé !

Les mains agrippées aux accotoirs du fauteuil, il allait bondir...

— ... Tu m'as empoisonné !

Alix s'était reculée jusqu'à la cheminée. Terrifiée, elle ouvrait la bouche pour nier... Une seconde encore, et il lui sauterait à la gorge. Elle fit appel à tout son courage et soutint son regard.

— Oui, dit-elle. Le poison fait son œuvre, déjà. Tu ne peux plus te lever... tu ne peux pas bouger.

Si elle pouvait le retenir, ne serait-ce qu'une minute...

Ah ! Des pas pressés sur la route ! Le grincement de la barrière ! La porte d'entrée que l'on ouvrait...

— ... *Tu ne peux plus remuer*, répéta-t-elle.

Puis elle s'enfuit, traversa la pièce en courant et tomba, évanouie, dans les bras de Dick Windyford.

— Mon Dieu, Alix ! s'écria-t-il.

Et il se tourna vers son compagnon, un grand diable, l'agent de police du village.

— Allez voir ce qui se passe dans cette pièce !

Il allongea la jeune femme sur le divan et se pencha sur elle.

— ... Ma petite fille, murmura-t-il. Ma pauvre petite fille. Que t'a-t-on fait ?

Elle battit des cils et murmura son prénom.

Dick se redressa au contact de la main du policier sur son bras.

— Rien à signaler, à première vue, monsieur, dit-il. Mais l'homme qui est assis dans un fauteuil a dû avoir une belle peur. Il ne respire plus. J'ai l'impression que...

— Que ?

— Qu'il est mort...

La voix d'Alix fit sursauter les deux hommes. Une voix de somnambule... de folle :

— Oui... Il est mort...

Elle parlait comme en un rêve, les yeux clos.

LA JEUNE FILLE DANS LE TRAIN

— Et voilà ! constata George Rowland, l'air lugubre, en levant les yeux sur l'imposante façade noircie de fumée de la maison dont il sortait.

Elle aurait pu symboliser la toute-puissance de l'argent. Et cet argent que représentait William Rowland, oncle de George, avait eu le dernier mot. En moins de dix minutes, George, prunelle des yeux de son oncle, héritier de sa fortune et jeune homme plein d'avenir, était passé au nombre des chômeurs.

« Et avec ces vêtements-là, on ne voudra pas m'accorder l'allocation, songeait-il, toujours aussi lugubre. Quant à écrire des poèmes et les offrir de porte en porte pour deux pence (à votre bon cœur, madame !) je ne m'en sens pas le courage. »

George était l'orgueil de son tailleur. Il était habillé avec un goût exquis. Mais on ne vit pas de la coupe de son veston – à moins d'avoir subi un entraînement rigoureux. « Et tout cela à cause de cette stupide revue ! » Le spectacle avait eu lieu la nuit précédente à Covent Garden Ball. George en était revenu à une heure assez tardive – matinale, pour être plus exact. En fait, il ne se souvenait pas du tout de son retour. Rogers, le maître d'hôtel de son oncle, un garçon complaisant, aurait pu sans doute en dire davantage. Une tête lourde, une tasse de thé très fort et une arrivée au bureau à midi moins cinq au lieu de neuf heures et demie avaient précipité la catastrophe. Rowland senior qui, durant vingt-quatre ans, avait pardonné et payé comme tout parent qui se respecte se doit de le faire, s'était brusquement montré sous un jour nouveau. La tête de George semblait s'ouvrir et se refermer sous les mâchoires d'un instrument de

torture du Moyen-Âge et l'inconséquence de ses réponses avait ajouté au mécontentement de son oncle. William Rowland savait prendre une décision. En quelques mots précis, il avait mis son neveu à la porte pour, aussitôt, reporter son attention sur l'étude interrompue de quelque terrain pétrolifère du Pérou.

George Rowland secoua de ses pieds la poussière du bureau de son oncle et se retourna dans la Cité. George était un garçon pratique. Un bon déjeuner, selon lui, était essentiel pour aider à passer la situation en revue. Il le prit. Puis il retourna à la maison familiale. Rogers ouvrit la porte. Bien stylé, il n'exprima aucune surprise à voir le jeune homme à cette heure inusitée.

— Bonjour, Rogers. Faites mes bagages, voulez-vous. Je pars.

— Oui, Monsieur. Pour quelques jours, Monsieur ?

— Définitivement. Je m'embarque pour les colonies cet après-midi.

— Vraiment, Monsieur ?

— Oui. C'est-à-dire, si je trouve un bateau. Vous vous y connaissez en navires, Rogers ?

— Quelle colonie Monsieur a-t-il l'intention de visiter ?

— Je ne suis pas fixé. N'importe laquelle. Pourquoi pas l'Australie ? Qu'en pensez-vous ?

Rogers eut une toux discrète.

— J'ai entendu dire que la place n'y manquait pas, pour ceux qui désirent vraiment travailler.

Rowland le regarda avec intérêt et admiration.

— Ça, au moins, c'est net. Réflexion faite, je ne pars pas pour l'Australie... pas aujourd'hui, en tout cas. Trouvez-moi un indicateur, je vous prie. Nous allons chercher quelque chose de moins éloigné.

Rogers apporta le volume requis. George l'ouvrit au hasard et le feuilleta d'une main rapide.

— Perth, trop loin. Putney Bridge... trop près. Ramsgate ? Non, réflexion faite. Reigate, ça m'a toujours laissé froid. Tiens, ça par exemple ! Il existe un endroit baptisé Rowland-Castle. En avez-vous déjà entendu parler, Rogers ?

— Je crois, Monsieur, qu'on y arrive par Waterloo.

— Vous êtes un type extraordinaire ! Vous savez tout. Rowland-Castle ! Je me demande à quoi peut ressembler cette ville.

— C'est à peine une ville, Monsieur.

— Allons, tant mieux. Il y aura moins de concurrence. Ces petits hameaux tranquilles ont gardé un caractère féodal bien agréable. On saura y accueillir le dernier des Rowland. Je ne serais pas étonné qu'au bout d'une semaine on m'en élise maire.

Il referma l'indicateur d'un coup sec.

— ... Les dés en sont jetés. Préparez-moi une petite valise, voulez-vous, et le plus vite possible.

— Bien, Monsieur.

Rogers reparut dix minutes plus tard.

— Dois-je appeler un taxi ?

— Oui, s'il vous plaît.

Rogers hésita un instant, puis s'approcha un peu.

— Monsieur voudra-t-il m'excuser ? Si j'étais lui, je n'attacherais pas trop d'importance à ce que monsieur son oncle a pu dire ce matin. Il a assisté à un dîner d'affaires hier soir et...

— N'insistez pas, coupa George. Je comprends...

— Et monsieur votre oncle a une certaine propension à la goutte...

— Je sais, je sais. La soirée a dû être dure pour vous, mon pauvre Rogers, avec nous deux ! Mais j'ai décidé de faire parler de moi à Rowland-Castle, le berceau de mon illustre famille... Cela ferait bon effet dans un discours, n'est-ce pas ? Un télégramme, ou un entrefilet dans un journal du matin et je reviens, en cas de besoin. Et, à présent, sus à Waterloo !

Waterloo Station n'était pas en beauté à cette heure de l'après-midi. Rowland découvrit un train disposé à le conduire à destination. Un train humble, effacé, qui ne faisait rien pour tenter le voyageur.

Le jeune homme porta son choix sur un compartiment de première classe inoccupé, en tête de convoi, et en prit possession. Le quai était désert et seul le halètement spasmodique de la locomotive rompait le silence.

Puis tout s'anima avec une rapidité surprenante. Une jeune fille ouvrit brusquement la porte du compartiment, arrachant Rowland aux débuts d'une petite sieste. Elle semblait fort émue.

— Cachez-moi ! Je vous en prie, cachez-moi !

George était avant tout homme d'action. En l'espace de sept secondes, la jeune fille était dissimulée sous la banquette et le jeune homme, un peu essoufflé, assis dans un coin, les jambes négligemment croisées, lisait avec beaucoup d'attention la rubrique sportive d'un journal du soir. Il était temps. Un visage déformé par la colère s'encadrait à la portière.

— Ma nièce ! Elle est ici ! Je la veux !

George écarta son journal d'un air de profond ennui.

— Pardon ? Vous désirez, monsieur ? s'informa-t-il poliment.

— Ma nièce ! Qu'en avez-vous fait ?

Partant du principe que le meilleur moyen de se défendre est d'attaquer, George réagit avec violence.

— Que diable essayez-vous d'insinuer ? s'écria-t-il, réussissant une parfaite imitation de son oncle.

L'autre perdit l'usage de la parole un instant. Cette impétuosité soudaine le désarçonnait.

Il était gros et, peu habitué à la course, haletait encore. Il avait les cheveux en brosse et une moustache à la Hohenzollern. Son accent était guttural et la raideur de son attitude laissait deviner que l'uniforme était sa tenue de prédilection.

George éprouvait cette méfiance instinctive de l'Anglais vis-à-vis de l'étranger et une antipathie spéciale pour les individus d'aspect germanique.

— Que diable voulez-vous ? répéta-t-il d'un ton rogue.

— Elle est entrée ici, répondit l'autre. Je l'ai vue. Qu'en avez-vous fait ?

George rejeta son journal et se leva brusquement.

— Ah ! c'est comme ça ! gronda-t-il. Du chantage, hein ? Vous vous êtes trompé d'adresse, mon ami. J'ai lu l'article qui vous est consacré dans le *Daily Mail*, ce matin. Contrôleur ! Contrôleur !

Déjà alerté par les éclats de voix, l'employé accourait à grands pas.

— ... Contrôleur ! dit Rowland de cet air impérieux qu'adorent les humbles, cet individu m'importune. Je porterai

plainte pour tentative de chantage s'il le faut. Il prétend que j'ai dissimulé sa nièce, ici. On signale une bande organisée spécialisée dans ce genre d'exercice. Cet homme en fait partie. Emmenez-le, voulez-vous ? Voici ma carte.

Le contrôleur regarda les deux adversaires tour à tour et son opinion fut vite faite. Il avait été dressé à se méfier des étrangers et à admirer les gens bien habillés voyageant en première classe. Il posa une main sur l'épaule du gros homme.

— Allez, ouste ! Descendez !

C'en fut trop pour l'étranger. Oubliant ce qu'il savait d'anglais, il déversa sur les deux hommes un torrent d'insultes dans sa langue maternelle.

— ... Ça suffit comme ça ! coupa le contrôleur. Écartez-vous, le train part.

Un coup de sifflet strident et le convoi s'ébranla lentement, comme à contrecœur.

Quand le train fut au bout du quai, George, abandonnant la portière, prit sa valise posée sur la banquette et la mit dans le filet.

— Tout va bien, dit-il ensuite. Vous pouvez vous montrer.

La jeune fille sortit à quatre pattes de sa cachette.

— Comment pourrais-je jamais vous remercier !

— Cela a été un plaisir pour moi, répliqua George avec nonchalance.

La jeune fille le regardait, un peu étonnée de son expression. Puis elle aperçut brusquement son image dans la glace et poussa un cri d'horreur.

On faisait chaque jour la toilette des compartiments mais on oubliait certainement le dessous des banquettes. George n'avait pas eu le loisir d'examiner la jeune fille avant sa disparition, mais il était à peu près certain qu'elle était habituellement soignée et élégante.

À présent, son petit chapeau rouge était cabossé et de travers et de longues traînées de suie lui zébraient les joues.

Elle fouilla dans son sac pour réparer les dégâts. Le jeune homme consacra les minutes qui suivirent à admirer le paysage.

— Comment vous remercier ?

George se retourna et répondit comme il l'avait déjà fait mais d'un ton beaucoup plus chaleureux.

Elle était absolument ravissante ! Jamais encore il n'avait rencontré une jeune personne plus jolie.

— Vous avez été magnifique ! fit-elle, enthousiasmée.

— Mais non... Rien de plus simple. L'enfance de l'art... Trop heureux d'avoir pu vous rendre service.

— Magnifique, je le répète !

Il est très agréable de se faire traiter de héros par la plus belle fille du monde et George goûtait fort le compliment appuyé d'un regard des plus émouvants.

Puis vint un silence embarrassé. La jeune fille semblait comprendre qu'elle était redevable d'une explication. Elle rougit légèrement.

— Le plus ennuyeux, dit-elle d'un ton où perçait la nervosité, est que, malheureusement, je ne peux vous expliquer...

— Vous ne *pouvez* pas...

— Non.

— C'est admirable ! dit Rowland avec un enthousiasme sincère.

— Quoi donc ? Je ne vois pas...

— Je dis que c'est admirable. Tout comme dans ces romans passionnants sur lesquels on passe des nuits. Dans tous, sans exception, l'héroïne ne peut rien expliquer au premier chapitre. Elle parle au dernier et on ne voit pas du tout pourquoi elle ne s'est pas décidée au début... à ceci près qu'il n'y aurait pas eu d'histoire. Je ne puis vous dire à quel point je suis ravi de me trouver mêlé à une aventure mystérieuse, une vraie... je croyais que cela n'existait pas. Il s'agit sans doute de documents secrets de la plus haute importance et de l'Orient-Express. J'ai toujours eu un faible pour l'Orient-Express...

Elle lui lança un regard soupçonneux.

— Qui vous a parlé de l'Orient-Express ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Aurais-je commis une indiscretion sans le vouloir ? dit vivement George. Peut-être votre oncle a-t-il l'habitude de prendre ce train...

— Mon oncle... Mon oncle...

— Je sais, dit George, compréhensif. J'en ai un, moi aussi. On ne saurait être responsable de ses oncles. Ce sont de ces petits inconvénients de la vie...

La jeune fille éclata de rire.

— Ah ! vous êtes rafraîchissant, reposant, dit-elle. (Et George perçut pour la première fois un léger accent étranger dans ses paroles. Elle n'était pas anglaise.) Monsieur...

— Rowland. George pour mes amis.

— Je m'appelle Élisabeth...

Elle s'interrompit brusquement.

— J'aime beaucoup ce nom, dit George pour alléger l'embarras de la jeune fille. Je veux espérer qu'on ne vous dit pas « Bessie » ou une autre horreur du même genre ?

Elle secoua la tête.

— ... Maintenant que nous avons fait connaissance, Élisabeth, passons aux affaires sérieuses. Ayez la bonté de vous lever, je vais broser votre manteau.

Elle obéit et George s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de conscience.

— Merci, monsieur Rowland.

— George pour mes amis, je le répète. Vous n'avez pas la prétention de vous introduire dans mon compartiment, de vous précipiter sous la banquette, de me mettre dans l'obligation de mentir à votre oncle, sans accepter de me compter au nombre de vos amis ?

— Merci, George.

— Voilà qui est mieux.

— Suis-je correcte à présent ? demanda Élisabeth en essayant de se voir de dos par-dessus l'épaule.

— Vous êtes... parfaite, dit-il, se contenant non sans peine.

— Tout s'est passé si vite !

— En effet.

— Il m'a vue dans le taxi. À la gare, il est descendu sur mes talons. J'ai sauté dans le premier train venu... À propos, où va-t-il ?

— À Rowland's Castle, répondit George avec fermeté.

— Rowland's Castle ?

— Il s'arrête en cours de route, bien entendu. Mais, entre nous, j'espère qu'il arrivera là-bas avant minuit. Lentement, mais sûrement, telle est la devise du Southern Railway...

— Je n'ai pas envie d'y aller...

— Vous me froissez. C'est un endroit délicieux.

— Vous le connaissez ?

— Pas exactement. Mais si Rowland's Castle ne vous convient pas, vous pouvez descendre à Woking, Weybridge ou Wimbledon.

— C'est une idée, approuva la jeune fille. Et je pourrai retourner à Londres par la route. Cela serait le mieux.

Elle n'avait pas fini sa phrase que le train ralentissait. Rowland leva un regard suppliant vers sa compagne.

— Puis-je faire quelque chose ?...

— Non, vraiment. Je vous dois déjà beaucoup.

Un silence.

— ... Oh ! je voudrais pouvoir vous expliquer !

— Je vous en prie, n'en faites rien ! Cela gênerait tout. Mais ne puis-je vous rendre un service ? Transporter les documents secrets à Vienne, par exemple ? Donnez-moi une chance.

Le train s'était arrêté. Élisabeth sauta sur le quai. Elle se retourna vers le jeune homme penché à la fenêtre.

— Parlez-vous sérieusement ? Êtes-vous vraiment prêt à faire quelque chose pour nous... pour moi ?

— N'importe quoi, Élisabeth !

— Même si je ne vous en donne pas la raison ?

— Qui parle de raison ?

— Même s'il y a... du danger ?

— Plus il y en aura, mieux cela vaudra !

Elle hésita une seconde, puis se décida.

— Penchez-vous par la fenêtre. Regardez autour de vous d'un air indifférent.

Rowland obéit, de son mieux.

— ... Voyez-vous cet homme, avec une petite barbe noire et un pardessus clair ? Il monte dans le train. Suivez-le, voyez ce qu'il fait et où il va.

— Est-ce tout ? Que dois-je...

— On vous enverra des instructions complémentaires. Surveillez-le et... gardez ceci (elle lui glissa un petit paquet scellé entre les doigts). Gardez-le au péril de votre vie. C'est la clef de toute l'affaire.

Le train repartit. Rowland resta à la fenêtre à suivre des yeux la gracieuse silhouette d'Élisabeth qui s'éloignait.

Le reste du voyage fut monotone. Le convoi, très lent, s'arrêtait à chaque station. George bondissait chaque fois à la vitre pour se convaincre que sa proie ne lui échappait pas. Quand l'arrêt se prolongeait, le jeune homme descendait sur le quai, allait s'assurer que l'autre n'avait pas changé de place.

Le barbu descendit à Portsmouth et prit une chambre dans un petit hôtel de second ordre. George l'imita.

Leurs chambres se trouvaient sur le même palier et presque voisines. Novice dans l'art d'exercer une filature, George s'était cependant juré de justifier la confiance d'Élisabeth.

Dans la salle à manger, le jeune homme se trouva placé non loin du barbu. Les dîneurs étaient peu nombreux. Des voyageurs de commerce pour la plupart, donnant toute leur attention à leur assiette. L'un d'eux, cependant, attira l'attention de George. De petite taille, les cheveux et la moustache d'un blond tirant sur le roux, un peu l'allure d'un homme de cheval.

George parut l'intéresser également car, le dîner terminé, il lia conversation, proposa une partie de billard. Mais le jeune homme refusa poliment ; du coin de l'œil, il avait vu le barbu mettre son chapeau et son manteau.

L'instant d'après, il était dans la rue.

La poursuite fut longue, ennuyeuse et apparemment sans but. Après avoir parcouru à peu près quatre kilomètres au hasard de Portsmouth, l'homme retourna à l'hôtel, Rowland sur ses talons.

S'était-il rendu compte de la filature dont il était l'objet ? Debout dans le hall, George réfléchissait à la question lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage au petit rouquin qui rentrait à son tour.

Soudain le jeune homme se rendit compte que le jeune prétentieux du bureau de l'hôtel s'adressait à lui.

— Vous êtes Mr. Rowland n'est-ce pas ? Deux messieurs — deux étrangers — désirent vous voir. Ils attendent dans le petit salon, au bout du couloir.

Surpris, George se dirigea vers la pièce indiquée. Deux hommes se levèrent à son entrée et s'inclinèrent très bas.

— Mr. Rowland ? Vous savez sans doute qui nous sommes...

Le porte-parole s'exprimait en excellent anglais. Ses cheveux gris inspiraient la considération. L'autre, plus jeune, était grand. Il avait le teint brouillé et les cheveux très clairs.

L'expression nettement agressive de son visage boutonneux d'une lourdeur toute germanique ne le rendait pas particulièrement séduisant.

Ni l'un ni l'autre n'était le gros monsieur de Waterloo-Station et George, soulagé, déploya toutes ses grâces.

— Je vous en prie, messieurs, asseyez-vous. Je suis ravi de faire votre connaissance. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

L'aîné des deux étrangers leva une main.

— Non, merci, Lord Rowland. Nous ne disposons que de brefs instants... le temps de vous poser une question.

— C'est fort aimable à vous de m'élever à la pairie. Je suis désolé que vous ne vouliez rien boire. Mais quelle est cette question ?

— Vous avez quitté Londres en compagnie d'une certaine dame. Vous êtes arrivé seul ici. Où est cette dame ?

George se leva vivement.

— Je me refuse à comprendre, dit-il, glacial, s'efforçant de trouver le ton juste d'un héros de roman. Messieurs, permettez-moi de prendre congé...

— Vous nous comprenez parfaitement ! s'écria le jeune étranger sortant de sa réserve. Qu'avez-vous fait d'Alexa ?

— Du calme, murmura l'autre. Je vous en prie.

— Je puis vous assurer, dit George, que je ne connais personne de ce nom. Vous devez faire erreur.

Le vieux monsieur lui lança un regard acéré.

— C'est fort improbable, dit-il sèchement. Je me suis permis d'examiner le registre de l'hôtel. Vous vous êtes inscrit vous-même comme Mr. G. Rowland, de Rowland's Castle.

George se sentit rougir.

— Une... une petite plaisanterie, répondit-il faiblement.

— C'est bien pauvre comme subterfuge. Inutile de biaiser. Où est Son Altesse ?

— Si vous voulez parler d'Élisabeth...

Le jeune homme boutonneux bondit.

— Insolent ! hurla-t-il. Cette familiarité, monsieur...

— Je veux parler, dit l'autre lentement, et vous le savez fort bien, de la grande duchesse Anastasia, Sophia, Alexandra, Maria, Helena, Olga, Élisabeth de Catonia.

— Oh ! gémit George cherchant à rappeler ses souvenirs.

La Catonia était, croyait-il, un petit royaume des Balkans qu'une révolution venait d'agiter. Un violent effort lui permit de recouvrer son calme.

— En effet, nous parlons de la même personne, reconnut-il avec une aisance un peu affectée. Seulement, moi, je l'appelle Élisabeth.

— Vous me rendrez raison ! s'écria le jeune étranger. Nous nous battons !

— Pardon ?

— Parfaitement ! Nous nous battons en duel.

— Non, répondit Rowland avec fermeté. Je déteste les duels.

— Et pourquoi cela ? s'enquit l'autre d'un ton rogue.

— J'ai trop peur d'être blessé.

— Ah ! C'est comme ça ? Je vais, de ce pas, vous écraser la figure.

Le jeune s'approchait, menaçant. Une seconde plus tard, il décrivait dans l'air une gracieuse parabole avant de reprendre lourdement contact avec le sol. Il se releva, l'œil vague.

Rowland souriait toujours.

— Comme je vous le disais, remarqua-t-il, j'ai toujours peur de me faire blesser. Aussi ai-je jugé bon d'apprendre le judo.

Il y eut un silence. Les deux étrangers regardaient avec curiosité ce jeune homme dont l'air nonchalant semblait dissimuler de dangereuses qualités.

— Vous vous en repentirez ! dit entre ses dents sa victime, pâle de rage.

L'aîné n'avait rien perdu de sa dignité.

— Est-ce votre dernier mot, Lord Rowland ? Vous refusez de nous dire où se trouve Son Altesse ?

— Je l'ignore moi-même.

— Nous n'en croyons rien.

— Vous n'êtes pas d'un naturel très confiant, semble-t-il.

L'autre hocha la tête.

— Ce n'est pas fini, murmura-t-il. Vous entendrez parler de nous.

Il sortit, suivi de son compagnon.

Resté seul, George se passa la main sur le front. Les événements se succédaient à une cadence vertigineuse. Il était évidemment mêlé à un scandale international de première grandeur.

« Peut-être y aura-t-il une autre guerre », se dit-il, plein d'espoir. Et, soudain, il se souvint du barbu. Que devenait-il ? Avait-il disparu ?

Il le découvrit, assis dans un coin du salon. Il s'installa dans l'angle opposé. Trois minutes plus tard, l'homme se leva et quitta la pièce. Rowland le suivit et le vit gagner sa chambre.

George qui sentait le besoin impérieux d'une nuit de repos fut satisfait de le voir refermer sa porte. Mais une cruelle pensée l'assaillit.

Et si le barbu se savait suivi, qu'il profitât de la nuit pour prendre le large ? Quelques minutes de réflexion lui suffirent pour résoudre le problème. Une chaussette détricotée le mit en possession d'une bonne longueur de laine de teinte neutre dont il alla fixer un bout, à l'aide d'un papier collant, à la porte du barbu, puis revint chez lui en déroulant la laine derrière lui. À l'autre extrémité il attacha une petite clochette en argent – souvenir des distractions de la nuit précédente. Satisfait, il contempla son œuvre. Le barbu ne pouvait plus sortir de sa chambre sans faire tinter la clochette.

Il plaça sous son oreiller le petit paquet confié par la jeune fille et se coucha. Mais, tourmenté par la complexité de la situation, il ne put trouver aussitôt le sommeil. Quels rapports existaient entre la grande duchesse en fuite, le petit paquet et le barbu ? Que fuyait Son Altesse ? Les deux étrangers se

doutaient-ils qu'il détenait le petit paquet ? Et que pouvait-il contenir ?

Irrité, mal à l'aise, il sombra dans le sommeil, enfin.

Il fut éveillé par le faible tintement de la clochette. N'étant pas de ceux qui se trouvent prêts à l'action les yeux à peine ouverts, il lui fallut une minute et demie pour reprendre ses esprits. Puis, bondissant de son lit, il ouvrit doucement sa porte. Une ombre, au bout du couloir, lui indiqua la direction prise par son gibier. S'efforçant de ne faire aucun bruit, il prit la filature et arriva à temps pour voir le barbu pénétrer dans une salle de bains. Le fait était d'autant plus surprenant qu'il y en avait une autre juste en face de sa chambre.

Le jeune homme s'approcha de la porte qui n'était que poussée et jeta un coup d'œil par la fente. L'homme, à genoux, soulevait une latte du parquet, derrière la baignoire. Son travail dura cinq minutes. Il se releva et George battit prudemment en retraite. De la porte de sa chambre, il vit le barbu regagner la sienne.

— Bon, se dit-il. On élucidera demain matin le mystère de la salle de bains.

Il regagna son lit et glissa une main sous son oreiller pour s'assurer que le précieux paquet s'y trouvait toujours. L'instant d'après, il arrachait les draps. Le paquet avait disparu !

C'est un George assez terne qui prit son petit déjeuner, le lendemain matin. Il n'avait pas été digne de la confiance d'Élisabeth. Il s'était laissé prendre le paquet qu'elle lui avait confié et le « mystère de la salle de bains » ne présentait aucun intérêt. Il n'y avait pas de quoi être fier de soi.

Son repas terminé, il remonta chez lui. Une femme de chambre attendait sur le palier, l'air perplexe.

— Ça ne va pas ?

— C'est le monsieur, le barbu. Il a demandé qu'on le réveille à huit heures et demie. Mais il ne répond pas et la porte est fermée au verrou.

Inquiet, Rowland se précipita dans sa chambre et s'arrêta, stupéfait au milieu de la pièce. Le petit paquet qu'on lui avait volé la nuit précédente se trouvait sur la coiffeuse !

Il le saisit, le retourna. Aucun doute, c'était lui. Mais on avait brisé les cachets. Après une brève hésitation, il l'ouvrit. Chacun son tour, n'est-il pas vrai ? Une petite boîte en carton. À l'intérieur, sur un lit de coton rose, un simple anneau d'or, une alliance.

Il le cueillit entre le pouce et l'index, l'examina avec soin. Elle ne portait aucune inscription.

— C'est à devenir fou ! Fou à lier ! Je n'y comprends rien !

Il se rappela soudain ce que lui avait dit la femme de chambre.

Un coup d'œil à la fenêtre lui suffit : une large corniche courait le long du mur. La colère et la curiosité balayèrent en lui tout souci de danger. Déjà il enjambait la barre d'appui et quelques secondes plus tard, il escaladait la fenêtre de la chambre du barbu. La pièce était vide. Une échelle d'incendie toute proche menait à la cour de l'hôtel. Inutile de chercher plus loin. L'homme s'en était servi pour fuir. Mais il n'avait pas pris le temps d'emporter ses vêtements. Peut-être ceux-ci apporteraient-ils une réponse aux questions que se posait George.

Il examinait le contenu d'un vieux sac de voyage quand un bruit léger le fit s'immobiliser. Il venait de la penderie. Il bondit, en ouvrit brusquement la porte et se retrouva sur le tapis, un homme entre les bras.

Au bout de quelques minutes d'une lutte échevelée, les deux adversaires se séparèrent, hors d'haleine, et George reconnut son assaillant : c'était le petit homme à la moustache rousse !

— Qui diable êtes-vous ? s'exclama-t-il.

Pour toute réponse, l'autre lui tendit sa carte.

— Inspecteur Jarrold, Scotland Yard ! Parfaitement. Et vous feriez bien de me dire ce que vous savez de cette affaire.

— Je me le demande, fit Rowland, pensif. Réflexion faite, je crois que vous avez raison, inspecteur. Mais si nous choissions un endroit plus accueillant ?

Ce fut au bar que George ouvrit son cœur. Jarrold l'écouta avec sympathie.

— En effet, c'est assez déconcertant, dit-il quand le jeune homme eut terminé son récit. Beaucoup de points restent

obscur mais je vais vous dire ce que je sais. Je filais Mardenberg (votre barbu) lorsque votre entrée en scène et la façon dont vous le surveilliez éveillèrent mes soupçons. Vous m'intriguiez. La nuit dernière, j'ai profité de votre absence pour me glisser dans votre chambre et vous prendre la petite boîte qui se trouvait sous votre oreiller. Elle ne contenait pas ce que je cherchais : j'ai saisi la première occasion pour vous la rendre.

— Cela éclaircit un peu la situation mais il n'empêche que je me suis conduit comme un crétin...

— Ce n'est pas mon avis. Pour un amateur, vous vous en êtes joliment bien tiré. Vous avez, dites-vous, été chercher dans la salle de bains ce que l'homme à barbe y avait dissimulé ?

— Oui. Mais il ne s'agit que d'une banale lettre d'amour. Je n'ai nullement l'intention de me mêler de la vie privée de ce pauvre type.

— Cela vous ennuerait-il de me la montrer ?

George sortit de sa poche une lettre et la tendit à l'inspecteur qui la déplia et la lut.

— À première vue, vous avez raison. Mais essayez donc de tracer un trait réunissant tous les points des « i ». Vous avez trouvé là, monsieur, un plan des fortifications de Portsmouth !

— Quoi ?

— Oui. Nous avons cet individu à l'œil depuis longtemps. Mais il est malin. Il ne se « mouille pas ». Pour les besognes dangereuses, il emploie une femme.

— Une femme ? répéta George d'une voix sourde. Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle a plusieurs noms mais on la connaît surtout sous celui de Betty les Belles Châsses. Une très jolie fille.

— Betty... Les Belles Châsses... Merci, inspecteur...

— Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Non. Je suis très malade. Je vais rentrer à Londres par le premier train.

L'inspecteur consulta sa montre.

— Vous n'aurez qu'un omnibus, à cette heure. Attendez l'express, cela vaudra mieux.

— Cela n'a aucune importance, dit George, lugubre.

Installé dans un compartiment de première classe, George parcourait le journal d'un regard absent quand la lecture d'un entrefilet le fit sursauter.

Londres a servi de cadre, hier, à un mariage des plus romantiques. Celui de Lord Roland Craigh, deuxième fils du marquis d'Axminster, et de la grande-duchesse Anastasia de Catonia. La cérémonie avait été tenue secrète. La grande-duchesse vivait à Paris avec son oncle depuis la révolution de Catonia. Elle avait rencontré Lord Roland alors attaché d'ambassade au Grand-Duché. Leurs fiançailles datent de cette époque.

— Ça alors...

Incapable d'exprimer ses sentiments avec plus de vigueur, Roland se tut et resta le regard fixé dans le vide.

Le train s'arrêta à une petite gare et une jeune femme monta dans le compartiment. Elle s'assit en face du jeune homme.

— Bonjour, George, dit-elle doucement.

— Seigneur ! Élisabeth !

Elle lui souriait, plus ravissante que jamais.

George se prit la tête à deux mains.

— Oh, mon Dieu ! Je vous en supplie, renseignez-moi : êtes-vous la grande-duchesse Anastasia, ou Betty les Belles Châsses ?

Elle le regarda, surprise.

— Ni l'une, ni l'autre, répondit-elle. Je m'appelle Élisabeth Craigh. À présent, je puis tout vous dire. Je vous dois des excuses. Roland, mon frère, aimait Alexa...

— La Grande-Duchesse ?

— Oui. C'est le nom que lui donnent ses intimes. Donc, Roland l'aimait et elle aimait Roland. Pendant la révolution, Alexa se trouvait à Paris. Le vieux Sturm, le chancelier, a voulu lui faire épouser un de ses cousins, le prince Karl, un horrible garçon boutonneux.

— Je crois l'avoir rencontré, dit George.

— Qu'elle détestait. Mais le prince Osric, son oncle, lui avait interdit de revoir Roland. Elle s'est enfuie en Angleterre. C'est

moi qui l'ai accueillie. Roland était en Écosse, nous lui avons envoyé un télégramme. Mais, à la dernière minute, le taxi dans lequel nous nous trouvions en a croisé un autre occupé par le vieux prince Osric. Évidemment, il nous a suivies. Le pire était à craindre : il est le tuteur d'Alexa ! C'est alors que j'ai eu une idée. J'ai changé de chapeau et de manteau avec Alexa et nous avons dit au chauffeur d'aller à la gare de Waterloo. Comme nous l'avions prévu, Osric a été trompé par le chapeau rouge. Mais je n'ai pas voulu qu'il me voie, qu'il s'aperçoive de sa méprise... et je vous ai demandé de m'aider.

— Tout cela, c'est parfait, dit George. Mais la suite ?

— Ici, je vous dois des excuses. J'ai exagéré, vraiment. Vous sembliez tellement désireux de participer à une aventure mystérieuse que je n'ai pas pu résister à la tentation. J'ai choisi, sur le quai, l'individu à l'aspect le plus sinistre et je vous ai demandé de le suivre. Puis, je vous ai confié le petit paquet.

— Qui contenait une alliance.

— Oui. Nous l'avions achetée, Alexa et moi, pour la remettre à Roland qui devait arriver d'Écosse quelques instants avant la cérémonie et n'aurait pas le temps de passer chez le bijoutier. Alexa l'avait mise dans la poche de son manteau. Comment ont-ils fait sans elle ? Ils ont dû prendre un anneau de rideau...

— Je vois, dit George. Tout devient très simple, quand on sait. Vous permettez ?

Il s'était emparé de sa main gauche, la dégageait et poussa un grand soupir. Pas d'anneau...

— C'est parfait, il ne sera pas dit que cette bague n'aura servi à rien.

— Oh ! s'écria Élisabeth. Mais je ne vous connais pas !

— Vous me savez charmant, c'est l'essentiel. Et vous êtes lady Élisabeth Craigh ?

— George ! Seriez-vous snob ?

— Terriblement. Mais je pense surtout à mon oncle... celui avec lequel je suis fâché ! Quand il saura que je vous épouse, qu'il y aura du sang bleu dans la famille, il me prendra aussitôt comme associé.

— Oh ! George, est-il vraiment très riche ?

— Élisabeth, seriez-vous intéressée ?

— Énormément. J'adore dépenser. Mais je songeais surtout à mon père qui a cinq filles nobles et belles comme le jour. Il rêve d'un gendre fortuné.

— Notre mariage semble devoir être de ceux que l'on fait au ciel et que l'on approuve sur la terre, dit George. Habiterons-nous Rowland's Castle ? On me fera certainement lord-maire si vous êtes ma femme. Élisabeth, ma chérie, je vais contrevenir aux règlements des chemins de fer, je vais vous embrasser !

UNE CHANSON POUR SIX PENCE

Sir Edward Palliser, avocat à la Cour, habitait au n°9 du Clos Queen Anne. Le Clos Queen Anne est une impasse située au cœur de Westminster qui a su conserver, en plein XX^e siècle, une atmosphère de paix d'une époque révolue. Sir Edward Palliser en était fort satisfait.

Sir Edward avait connu la gloire comme avocat d'assises. Il ne plaidait plus depuis longtemps mais consacrait ses loisirs à compléter une très belle bibliothèque de criminalistique. Il était également l'auteur d'un volume traitant des causes célèbres.

Ce soir-là, assis devant son feu, il buvait du café et lisait, en hochant la tête, un ouvrage de Lombroso. Des théories ingénieuses, certes, mais bien démodées.

La porte s'ouvrit presque sans bruit, livrant passage au valet de chambre.

— Une jeune dame désire voir Monsieur, dit-il à voix basse.

— Une jeune dame ?

Voilà qui était surprenant. Sa nièce Ethel, peut-être ? Non, Armour l'aurait précisé.

— Elle ne vous a pas donné son nom ? demanda l'avocat.

— Non, Monsieur. Mais elle m'a assuré que Monsieur la recevrait.

— Faites-la entrer.

Une grande jeune femme brune d'une trentaine d'années s'approcha, la main tendue. Elle portait un costume noir bien coupé et un petit chapeau, noir également. Armour se retira et referma la porte.

— Sir Edward ! Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Magdalen Vaughan.

— Oh, mais comment donc !

Il saisit la main offerte, la serra avec chaleur.

Il se souvenait d'elle, à présent. Le retour d'Amérique, sur le *Siluric* ! Cette charmante enfant à laquelle il avait fait une cour discrète. Elle était si adorablement jeune, si vivante. Et cette admiration qu'elle lui montrait, si propre à captiver le cœur d'un homme de près de soixante ans ! A ce souvenir, il étreignit plus chaudement les doigts de la visiteuse.

— C'est charmant à vous d'être venue ! Asseyez-vous.

Il lui avança un fauteuil, parla avec aisance et volubilité sans cesser de s'interroger sur le motif de sa visite. Il s'interrompit enfin et le silence s'établit.

La jeune femme serrait et desserrait les doigts sur les accoudoirs de son fauteuil. Elle humecta ses lèvres sèches avant de se résoudre à parler.

— Sir Edward... J'ai besoin de votre aide ! dit-elle soudain.

— Oui ? répondit-il machinalement.

— Vous m'avez dit que... vous feriez n'importe quoi pour moi, continua-t-elle d'un ton vibrant.

En effet, il *avait* dit cela. On fait ce genre de déclarations... au moment des adieux. Il se souvenait de sa propre voix... de la façon dont il avait porté les mains de la jeune fille à ses lèvres.

Si jamais je puis faire quelque chose pour vous, je le ferai. Ne l'oubliez pas...

Oui, on dit cela... Mais il est très rare qu'on ait à tenir sa parole. Et surtout après tant d'années ! Combien ? Neuf ou dix ?

Il lui lança un rapide coup d'œil. Elle était restée très jolie, mais avait perdu son charme essentiel, à ses yeux, du moins : cette fragile pureté de l'extrême jeunesse. Un autre, moins âgé que sir Edward, aurait sans doute jugé son visage plus intéressant, à présent. Mais l'avocat ne retrouvait plus cette vague de chaude émotion qu'il avait ressentie à la fin de leur voyage transatlantique.

Il se mit aussitôt sur la défensive.

— Mais certainement, jeune dame, dit-il d'un ton un peu sec. Je serais ravi de vous rendre service... Mais je doute d'être pour vous d'un grand secours, maintenant.

Elle ne parut pas remarquer son manque d'enthousiasme. Elle était de ces êtres qui ne suivent qu'une idée à la fois : elle avait besoin de l'aide de sir Edward et il ne la lui refuserait pas.

— Nous avons de très graves ennuis.

— *Nous* ? Vous êtes mariée ?

— Non... Par nous, j'entends mon frère et moi, William et Emily aussi, bien sûr. Mais je dois m'expliquer. J'ai... j'avais une tante... Miss Crabtree. Peut-être avez-vous lu les journaux ? Cela a été affreux. On l'a assassinée...

— Ah ! (Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de l'avocat.) Il y a un mois de cela, n'est-ce pas ?

— Un peu moins, trois semaines.

— Oui, je me souviens. On l'a assommée, chez elle. Le coupable n'a pas été retrouvé ?

— Non... et je ne crois pas qu'on le trouve jamais. Il n'y a personne à retrouver.

— Quoi ?

— Oui, c'est affreux. Les journaux n'en ont pas parlé... mais la police *sait* que personne n'est entré dans la maison, ce soir-là.

— Vous voulez dire que ?...

— Qu'il doit s'agir de l'un d'entre nous. Mais qui ? La police l'ignore... et nous aussi. *Nous ne savons pas*. Nous restons à nous observer, à nous épier, à nous demander qui est le coupable. Oh ! Si ce pouvait être quelqu'un venu de l'extérieur... Mais je ne vois pas comment...

L'intérêt de l'avocat était tout à fait éveillé à présent.

— On suspecte les membres de la famille ?

— Oui. Les policiers ne l'ont pas dit formellement, ils se sont montrés très polis, mais ils ont fouillé la maison de fond en comble, nous ont tous interrogés, tous, même Martha, la vieille bonne. Ils vont agir. Et j'ai peur... tellement peur...

— Calmez-vous, ma chère enfant. Je suis sûr que vous exagérez.

— Non ! C'est l'un d'entre nous... ce ne peut pas être autrement.

— Quelles sont les personnes dont vous m’avez parlé ?

Magdalen se redressa.

— Il y a moi-même et Matthew, dit-elle d’un ton plus calme. Tante Lily était la sœur de ma grand-mère. Nous vivons chez elle depuis nos quatorze ans, nous sommes jumeaux. Il y a aussi William Crabtree, le fils de son frère, notre cousin. Il habite la maison avec sa femme, Emily.

— Elle subvenait à leurs besoins ?

— Plus ou moins. Il a quelques ressources personnelles mais, de santé fragile, il lui faut rester chez lui. C’est un homme tranquille, un peu rêveur. Je suis sûre qu’il est incapable d’avoir tué... Oh, rien que d’y penser !...

— Je ne comprends toujours pas. Peut-être vaudra-t-il mieux que vous m’exposiez les faits, si cela ne vous bouleverse pas trop.

— Vous avez raison. Je vais m’efforcer d’être claire. C’est affreux !

« ... Nous avions pris le thé et nous nous étions séparés pour vaquer à nos occupations personnelles. Je m’étais mise à coudre, Matthew tapait un article, il fait du journalisme ; William s’occupait de ses timbres, Emily n’était pas descendue avec nous. Elle avait pris des cachets – elle avait la migraine – et s’était allongée sur son lit. Et, à l’heure du dîner, à sept heures et demie, Martha a trouvé tante Lily morte. Sa tête... oh ! c’était horrible... une bouillie sanglante. »

— A-t-on retrouvé l’arme ?

— Oui. Un lourd presse-papiers qui était toujours sur une table, à côté de la porte. Pas d’empreintes. On l’avait essuyé.

— Votre première impression ?

— Nous avons d’abord pensé à un cambrioleur. Les tiroirs du bureau étaient ouverts et bouleversés. Nous avons appelé la police. La mort remontait à plus d’une heure. Martha, interrogée, a assuré que personne n’était entré dans la maison. Toutes les fenêtres étaient fermées et ne montraient aucune trace d’effraction. Alors, on a commencé à nous poser des questions...

La jeune fille s’interrompt, le souffle court. Ses yeux affolés, implorants, cherchaient le regard de sir Edward.

— Qui bénéficie de la mort de votre tante ?

— C'est simple. Nous tous. Elle a divisé sa fortune en quatre parts égales.

— Quel en est le montant ?

— Quatre-vingt mille livres, déduction faite des droits de succession, d'après ce que nous a dit le notaire.

Sir Edward ne put cacher sa surprise.

— Un joli denier. Vous connaissiez l'étendue de la fortune de votre tante ?

Magdalen secoua la tête.

— Non... Nous avons tous été surpris. Tante Lily faisait toujours très attention à son argent. Elle n'avait qu'une domestique et parlait sans cesse d'économies. Vous m'aidez, dites ? Je vous en prie...

Ce ton de prière l'indisposait au moment précis où il commençait à prendre intérêt à cette histoire.

— Ma chère petite... comment le pourrais-je ? Si vous désirez un conseiller légal, je vous l'indiquerai.

Elle l'interrompit.

— Non ! C'est votre aide personnelle que je veux... comme ami.

— C'est fort aimable de votre part, mais...

— Venez à la maison ! Posez des questions. Voyez, jugez tout par vous-même. Il le faut !

— Mais, chère petite...

— Souvenez-vous de votre promesse : « N'importe quand... Où que se soit... si jamais vous aviez besoin d'un appui... »

Cette belle confiance, un peu naïve, le touchait, l'émouvait, lui faisait honte aussi. Elle était absolument sincère ; elle s'était attachée à cette promesse en l'air, vieille de dix ans ; elle en avait fait un lien sacré. Combien d'hommes avaient parlé comme lui, employé les mêmes mots ? un cliché, presque ! et combien les avaient oubliés ?

— Bien des gens, dit-il mollement, seraient plus aptes que moi...

— Bien sûr. J'ai énormément d'amis, répondit-elle avec une assurance naïve. Mais ils n'ont pas votre intelligence, votre perspicacité. Vous avez l'habitude de poser des questions. Vous avez une grande expérience. Vous *saurez* tout de suite...

— Quoi donc ?

— S'ils sont innocents ou coupables.

Il ne put retenir un sourire. En effet, il pouvait se flatter d'avoir du flair ! Parfois, cependant, son opinion avait différé de celle du jury.

D'un geste nerveux, Magdalen repoussa son chapeau et regarda autour d'elle.

— Comme c'est tranquille, ici ! Ne désirez-vous pas entendre du bruit, de temps à autre ?

L'impasse ! Sans le savoir, elle venait de toucher son point faible. Une impasse. Oui, mais il y a toujours une issue, le chemin par lequel vous êtes arrivé, celui qui ramène au monde extérieur. Un sentiment impétueux, juvénile, l'envahissait. La confiance de la jeune fille le touchait et le problème posé réveillait le criminaliste impénitent. Il souhaita soudain connaître ces gens, cette famille. Il voulait s'en faire une idée personnelle.

— Si vous croyez que je puisse vous aider, dit-il... Mais je ne garantis rien.

Il s'attendait à une explosion de joie. Elle réagit avec beaucoup de calme.

— Je savais que vous accepteriez. J'ai toujours pensé à vous comme à un ami sincère. Voulez-vous m'accompagner maintenant ?

— Non. Il est préférable que je vous fasse une visite demain. Voulez-vous me laisser le nom du notaire de Miss Crabtree ? J'aurai quelques questions à lui poser.

Elle traça quelques mots sur une feuille de papier qu'elle lui tendit. Puis elle se leva.

— Je... je vous suis très reconnaissante, dit-elle, presque timide. Au revoir.

— Et votre adresse ?

— Où ai-je la tête ? 18, Palatine Walk, Chelsea.

Il était trois heures lorsque sir Edward Palliser approcha d'un pas mesuré le 18, Palatine Walk, le lendemain. Il possédait déjà quelques renseignements, ayant vu dans la matinée un vieil ami sous-directeur à Scotland Yard, puis le notaire de feu Miss

Crabtree. Il sut alors que la victime avait eu des habitudes assez spéciales en ce qui concernait l'emploi de son argent. Jamais elle n'utilisait de carnet de chèques. Elle écrivait à son homme d'affaires, le priant de mettre à sa disposition une certaine somme, en billets de cinq livres, presque toujours la même : trois cents livres quatre fois l'an. Elle venait la chercher elle-même, en fiacre, seul moyen de transport qu'elle jugeât sans danger. Autrement, elle ne sortait jamais de chez elle.

À Scotland Yard, sir Edward apprit que cette question avait été étudiée avec soin. La date à laquelle Miss Crabtree aurait dû recevoir son versement habituel était proche. Les trois cents dernières livres semblaient avoir été dépensées, ou peu s'en fallait. Mais il était difficile de l'affirmer. Les dépenses de la maison étaient loin d'atteindre cette somme. D'autre part, la vieille demoiselle envoyait assez souvent des billets de cinq livres à des parents ou des amis dans le besoin. Mais on n'avait pas retrouvé d'argent dans la maison.

Ce détail intriguait l'avocat qui arriva enfin à Palatine Walk.

Une vieille femme à l'œil vif, de petite taille, lui ouvrit la porte et le fit entrer dans une grande pièce, à gauche du couloir d'entrée. Magdalen parut presque aussitôt. Elle semblait nerveuse.

— Vous m'avez demandé d'enquêter et me voici, dit sir Edward en souriant. Avant toute chose, je désirerais savoir qui a vu votre tante en dernier lieu, et à quelle heure.

— Il était cinq heures. C'est Martha qui l'a vue la dernière. Elle lui avait présenté ses comptes et rendu la monnaie.

— Vous faites confiance à Martha ?

— Absolument. Elle est avec tante Lily depuis... Oh, trente ans ! Elle est franche comme l'or.

Sir Edward hocha la tête.

— Une autre question. Pourquoi votre cousine, Mrs. Crabtree, a-t-elle pris des cachets ?

— Elle avait mal à la tête.

— Ce malaise, pouvait-on l'attribuer à une cause particulière, connue ?

— Oui. Il y avait eu une violente discussion au cours du déjeuner. Emily est très nerveuse. Elle se querellait souvent avec tante Lily.

— Et, ce jour-là, à table...

— Oui. Tante Lily cherchait la petite bête. Tout est parti de rien... et ensuite elles se sont déchaînées. Emily a parlé sans réfléchir... elle a dit qu'elle quitterait la maison sans esprit de retour... crié qu'on lui reprochait la moindre bouchée, enfin, des stupidités ! Tante Lily a répondu sur le même ton : « Plus vite son mari et elle feraient leurs paquets, mieux cela serait. » Mais tout cela ne signifiait rien.

— Parce que Mr. et Mrs. Crabtree ne pouvaient pas se permettre de partir ?

— Et aussi parce que William aimait beaucoup notre vieille tante.

— Il y a eu autre chose aussi, je crois.

Magdalen rougit.

— Vous voulez parler de cette discussion concernant mon intention de devenir mannequin ?

— Ce projet déplaisait à votre tante ?

— Beaucoup.

— Pourquoi voulez-vous être mannequin ? Ce genre de vie vous séduit-il vraiment ?

— Tout valait mieux que de continuer à vivre ici.

— Mais, à présent, vous allez être en possession d'une jolie fortune ?

— Oui, tout est changé, maintenant ! admit-elle avec la plus grande simplicité.

Il sourit et n'insista pas.

— Et votre frère, s'est-il querellé avec quelqu'un, lui aussi ?

— Matthew ? Oh ! non.

— Il n'avait aucun motif pour souhaiter la disparition de votre tante ?

Un nuage passa sur le visage de la jeune fille.

— ... N'avait-il pas de dettes ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— Oui. Pauvre cher Matthew !

— Pour lui aussi, la question est réglée, maintenant ?

— Oui... C'est un soulagement, fit-elle en soupirant.
Elle ne comprenait toujours pas ! Il s'empressa de changer de sujet.

— Vos cousins et votre frère sont-ils ici ?

— Oui. Je les ai prévenus de votre visite. Ils sont prêts à vous aider. Oh ! je le sens, vous allez trouver que tout est bien... que le coupable n'est pas parmi nous.

— Je ne puis faire de miracles. Je trouverai peut-être la vérité, mais celle-ci ne sera peut-être pas celle que vous souhaitez.

— Je le sens ! Vous pouvez tout, n'importe quoi !

Elle quitta la pièce, le laissant un peu désespéré. Que voulait-elle dire ? Désirait-elle le voir proposer, préparer une ligne de défense ? Pour qui sauver ?

L'arrivée d'un homme d'une cinquantaine d'années mit fin à ses méditations. Il était solidement bâti mais un peu voûté. Ses vêtements étaient froissés et ses cheveux emmêlés. Il semblait de caractère aimable mais indécis.

— Bonjour, maître. C'est fort aimable à vous de vouloir nous aider. À mon avis, on ne trouvera rien. On ne démasquera jamais l'assassin.

— D'après vous il s'agit d'un cambrioleur... venu de l'extérieur ?

— C'est évident. Ce n'est personne de la famille. Oh ! ces bandits sont astucieux ; ils grimpent comme des chats, entrent et sortent comme ils veulent.

— Où étiez-vous, lors du meurtre ?

— Je m'occupais de mes timbres, dans mon petit bureau, en haut.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Non... d'ailleurs, quand je travaille, je n'entends rien. C'est stupide, je le sais, mais c'est ainsi.

— Votre bureau se trouve au-dessus de cette pièce ?

— Non. Sur l'arrière de la maison.

La porte s'ouvrit, livrant passage à une petite femme aux cheveux clairs. Ses mains se crispaient nerveusement. Elle semblait très agitée.

— William, pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? Je te l'avais demandé...

— Je suis désolé, j'ai oublié. Sir Edward Palisser... ma femme.
— Mes hommages, madame. Ma présence ne vous importune pas, je l'espère. Je sais à quel point vous désirez tous voir la situation s'éclaircir.

— Évidemment. Mais je ne puis rien vous dire... n'est-ce pas, William ? J'étais couchée... je dormais... J'ai été réveillée par les cris de Martha.

Elle se tordait toujours les mains.

— Où se trouve votre chambre, madame ?

— Au-dessus de cette pièce. Mais je n'ai rien entendu... Comment l'aurais-je pu ? Je dormais.

Il n'en tira rien de plus. Elle ne savait rien... elle n'avait rien entendu, elle dormait. Elle se répétait avec un entêtement terrifié. Sans doute disait-elle la vérité ?

Sir Edward demanda ensuite à voir Martha. William Crabtree s'offrit à le conduire à la cuisine. Ils se heurtèrent presque dans le hall à un grand garçon brun qui s'apprêtait à sortir.

— Mr. Matthew Vaughan ?

— Oui... Vous voudrez bien m'excuser. Je suis pressé. J'ai un rendez-vous.

— Matthew ! s'écria sa sœur dans l'escalier. Matthew, tu m'avais promis...

— Je sais. Mais je ne peux pas. J'ai quelqu'un à voir. D'ailleurs, à quoi bon se répéter ? La police nous a harcelés, sans pitié. J'en ai plein le dos.

Et Matthew sortit en claquant la porte.

Martha repassait du linge dans la cuisine. Elle s'arrêta, le fer à la main. Sir Edward referma la porte derrière lui.

— Miss Vaughan m'a demandé de l'aider, dit-il. Puis-je vous poser quelques questions ?

Elle le regarda un instant puis secoua la tête.

— Je sais ce que vous pensez, monsieur, dit-elle. Mais ils n'ont rien fait. Vous ne pourriez pas trouver gens plus aimables.

— Je n'en doute pas. Mais cela ne suffit pas à les innocenter.

— Non, bien sûr, monsieur. La loi est une drôle de chose. Mais, le fait est là, aucun d'entre eux n'aurait pu faire ça sans que je le sache.

— Mais, enfin...

— Je sais ce que je dis, monsieur. Tenez, écoutez...

Au-dessus de leur tête, un pas faisait craquer le parquet.

— L'escalier, monsieur. Chaque fois qu'on monte ou descend, les marches craquent. Les plus grandes précautions n'y changent rien. Mrs. Crabtree était dans son lit. Mr. Crabtree s'occupait de ses timbres. Miss Magdalen cousait à la machine. Si l'un des trois était descendu, je l'aurais entendu. Non. Ils n'ont rien fait !

Son assurance impressionnait l'avocat. « Un bon témoin à décharge », pensa-t-il.

— Vous auriez pu n'y pas prêter attention.

— Non. J'aurais entendu sans même m'en rendre compte.

Sir Edward changea ses batteries.

— Nous avons parlé de trois personnes. Et la quatrième ? Mr. Matthew était en haut, lui aussi ?

— Non, à côté, dans le petit bureau. Il tapait à la machine. On entend très bien d'ici. Il ne s'est pas arrêté une minute, monsieur. J'en jurerais. C'était même assez énervant.

Sir Edward marqua un temps avant de poursuivre.

— C'est vous qui avez trouvé votre maîtresse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Elle avait du sang plein ses pauvres cheveux.

— Vous êtes certaine que personne n'est entré dans la maison ?

— Comment l'aurait-on fait sans que je le sache ? La sonnette donne ici et il n'y a qu'une porte.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Vous étiez très attachée à Miss Crabtree ?

Ses yeux s'éclairèrent d'une tendresse qui n'était pas feinte.

— Oh ! oui, monsieur. Miss Crabtree... enfin, je puis le dire à présent. J'ai eu des ennuis quand j'étais jeune, monsieur. Miss Crabtree ne m'a pas abandonnée... elle m'a reprise à son service... après. Je me serais fait couper en morceaux pour elle.

Sir Edward savait reconnaître l'accent de la vérité. Martha était sincère.

— Donc, personne n'est entré ?

— On n'aurait pas pu.

— Et si Miss Crabtree avait attendu quelqu'un... qu'elle ait ouvert elle-même la porte...

— Oh !

Martha parut totalement désarçonnée.

— C'est possible, n'est-ce pas ? insista sir Edward.

— Oui... mais c'est peu vraisemblable. Je...

Elle ne pouvait nier, mais elle était tentée de le faire. Pourquoi ? Elle savait quelque chose. Quatre personnes dans la maison... Quatre suspects. Martha cherchait-elle à protéger le coupable ? L'escalier avait-il craqué ? Quelqu'un était-il descendu et Martha le connaissait-elle ? Pourtant, elle était foncièrement honnête, l'avocat l'eût juré.

— Miss Crabtree peut l'avoir fait, répéta-t-il sans la quitter des yeux. La fenêtre de son salon donne sur la rue. Elle peut avoir vu celui ou celle qu'elle attendait, l'avoir fait entrer chez elle. Elle peut même avoir désiré que personne ne le sache.

Martha paraissait troublée.

— Oui, monsieur, vous avez peut-être raison, admit-elle enfin à contrecœur. Je n'y ai pas pensé. Oui, elle attendait sans doute quelqu'un, ça se peut.

Cette idée paraissait lui plaire.

— Vous avez été la dernière personne à la voir vivante, je crois ?

— Oui. J'ai desservi la table à thé et je suis allée lui présenter mon livre de comptes et lui rendre la monnaie qui me restait.

— Elle vous avait confié un billet de cinq livres ?

— Un billet de cinq livres ? répéta Martha, choquée. Jamais je ne dépense autant, je fais très attention.

— Où mettait-elle son argent ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'elle le portait avec elle... dans son sac de velours noir. Elle le mettait peut-être aussi sous clef dans un des tiroirs de sa chambre. Elle aimait bien tout fermer, mais elle égarait souvent son trousseau.

Sir Edward hocha la tête.

— Vous ne savez pas quelle somme elle possédait... en billets de cinq livres, veux-je dire ?

— Non, monsieur.

— Et elle ne vous a rien dit permettant de supposer qu'elle attendait une visite ?

— Non, monsieur.

— Vous en êtes sûre ? Que vous a-t-elle dit, mot à mot ?

Martha réfléchit.

— Eh bien ! elle m'a dit que le boucher était un voleur et un fripon, que j'avais usé un quart de thé en trop ; que Mrs. Crabtree était ridicule de ne pas aimer la margarine et que la pièce de six pence que je lui avais rendue ne lui plaisait pas — une des nouvelles avec des feuilles de chêne. Elle la croyait fausse et j'ai eu beaucoup de mal à la convaincre du contraire. Elle a dit aussi que le poissonnier avait livré du haddock à la place du merlan et qu'il fallait le lui dire, protester. Je l'avais déjà fait et puis... vraiment, je crois que c'est tout.

Le récit de Martha donnait une idée de la morte plus clairement que la meilleure des descriptions.

— Votre maîtresse était exigeante, à ce que je vois, assez difficile à satisfaire, dit l'avocat d'un ton neutre.

— Elle était un peu regardante mais, la pauvre, elle ne sortait pour ainsi dire jamais. Elle s'amusait comme elle le pouvait. Elle était tatillon mais elle avait un cœur d'or. Elle n'aurait jamais renvoyé un mendiant sans lui avoir donné quelques sous. Elle faisait peut-être des embarras mais, pour être charitable, elle l'était.

— Elle laisse au moins une personne pour la regretter.

— Vous voulez dire que... Mais ils l'aimaient tous beaucoup, au fond. Ils se crêpaient le chignon, chacun à leur tour, mais cela ne voulait rien dire.

Un craquement fit se redresser l'avocat.

— C'est Miss Magdalen qui descend.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il brusquement.

La vieille femme rougit.

— Je reconnais son pas, murmura-t-elle.

L'avocat sortit vivement de la pièce. Martha ne s'était pas trompée. Magdalen arrivait au bas de l'escalier. Elle leva un regard plein d'espoir sur son visiteur.

— Je n'ai pas fait beaucoup de progrès, répondit-il, à sa question muette. Votre tante a reçu des lettres, le jour de sa mort ?

— Elles sont toutes ensemble. La police les a étudiées.

Elle le précéda vers le grand salon et sortit d'un tiroir un grand sac en velours noir au fermoir d'argent, à l'ancienne mode.

— ... Voici le sac de tante Lily. Tout ce qu'il contenait le jour du crime s'y trouve.

L'avocat la remercia et retourna le réticule sur la table.

De la menue monnaie, deux nonnettes, trois coupures de presse, *La complainte du chômeur*, mauvais poème grossièrement imprimé sur un chiffon de papier, un vieil almanach, un gros morceau de camphre, deux paires de lunettes et trois lettres, l'une d'elles signée d'une *Cousine Lucy*, l'autre concernait la note de réparation d'une montre et la troisième provenait d'une institution charitable qui demandait une aide financière.

Sir Edward étudia tout cela avec beaucoup d'attention puis il le remit dans le sac qu'il rendit à Magdalen avec un soupir.

— Je vous remercie. Je ne crois pas qu'il y ait à tirer grand-chose de cette correspondance.

Il remarqua, en se levant que, de la fenêtre, on voyait très bien le perron.

— Vous partez ? demanda la jeune fille.

— Oui.

— Mais... tout ira bien, n'est-ce pas ?

— Quiconque touche de près ou de loin à la justice, se garde bien de prendre aussi vite position, dit l'avocat, solennel.

Il descendit la rue, perdu dans ses pensées. Il disposait de toutes les données du problème et ne l'avait pas résolu. Il lui manquait quelque chose, un détail qui permettrait de joindre les pièces du puzzle.

Le poids d'une main sur son épaule le fit sursauter. C'était Matthew Vaughan, hors d'haleine.

— Je vous dois des excuses, maître. Je me suis conduit grossièrement, il y a une demi-heure, mais je n'ai pas bon caractère. C'est épatant de votre part de vous casser la tête avec cette affaire. Je vous en prie, interrogez-moi. Si je puis faire quelque chose...

Brusquement, sir Edward se raidit, le regard fixé au-delà du jeune homme, de l'autre côté de la rue. Un peu désarçonné, Matthew répéta :

— Si je puis vous aider...

— C'est déjà fait, mon garçon. Il a suffi que vous m'arrêtiez à cet endroit précis, me permettant de porter mon attention sur quelque chose qui, sans vous, m'eût certainement échappé.

Du doigt, il indiquait un petit restaurant, sur le trottoir d'en face.

— *Les vingt-quatre merles ?* demanda Matthew d'une voix changée.

— Oui.

— Un drôle de nom, mais on y mange pas mal, paraît-il.

— Je n'en ferai pas l'essai, dit sir Edward. Mais, étant plus loin de ma petite enfance que vous ne l'êtes de la vôtre, mon jeune ami, j'ai meilleur souvenir des chansons de ma nourrice et je me rappelle la complainte – elle est classique du reste – *Une chanson pour six pence, une poche pleine de seigle et vingt-quatre merles cuits en pâté...* le reste ne nous intéresse pas.

Il fit brusquement demi-tour.

— Où allez-vous ? demanda le jeune homme, étonné.

— Je retourne chez vous.

Ils marchèrent en silence, Matthew Vaughan le regardait d'un air étonné.

Dans le salon, sir Edward ouvrit un tiroir, en sortit un sac de velours noir et regarda Matthew avec insistance. Le jeune homme quitta la pièce à contrecœur.

L'avocat étala la monnaie sur la table et hocha la tête. Sa mémoire ne l'avait pas trompé. Elle restait intacte.

Il se leva et sonna.

Martha répondit au coup de sonnette.

— Si je me souviens bien, Martha, vous m'avez dit avoir eu une légère altercation avec votre maîtresse au sujet d'une pièce neuve de six pence ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, si curieux que cela puisse paraître, *il n'y a pas de pièce neuve dans ce sac.*

La domestique le regarda, stupéfaite.

— ... Comprenez-vous ? *Quelqu'un est venu dans cette maison, le fameux soir... Quelqu'un à qui votre maîtresse a donné six pence...* Et probablement en échange de ceci...

D'un geste vif, il étendit la main, montrant la complainte du chômeur. Un regard au visage de la vieille femme lui suffit.

— ... Vous avez perdu la partie, Martha. Parlez ; cela vaudra mieux.

Elle se laissa tomber sur une chaise, les joues ruisselantes de larmes.

— C'est vrai... c'est vrai... la sonnette a tinté un petit coup... Je n'étais pas sûre, j'ai pensé qu'il fallait aller voir. J'ai ouvert la porte au moment où il l'assommait. Sur la table, il y avait la liasse de billets de cinq livres... c'est leur vue qui l'a fait agir... C'est elle qui lui a ouvert et il la croyait seule dans la maison. Je n'ai pas pu crier. J'étais paralysée. Quand il s'est retourné, je l'ai reconnu... mon fils... mon petit garçon...

« Il a toujours été de la mauvaise graine. Je lui ai donné tout l'argent que je pouvais. Il a déjà fait de la prison deux fois. Il avait dû venir pour me voir. Miss, voyant que je ne répondais pas à la sonnette, a été ouvrir elle-même. Il a été pris de court et a dû sortir un de ces imprimés. N'écoutant que son bon cœur, Miss l'a fait entrer pour lui donner six pence. La liasse de billets était restée sur la table, là où elle se trouvait quand j'avais rendu mes comptes. Le diable s'est emparé de mon Ben. Il a assommé Miss Crabtree. »

— Et ensuite ?

— Que pouvais-je faire, monsieur ? La chair de ma chair ! Son père était un bon à rien. Il lui ressemble... mais c'est mon fils. Je l'ai mis dehors et je suis retournée dans ma cuisine et j'ai préparé le dîner comme d'habitude. J'ai essayé de ne pas vous mentir, monsieur.

Sir Edward se leva.

— Ma pauvre femme, dit-il d'un ton plus doux, j'en suis désolé pour vous, mais la justice suivra son cours.

— Il a quitté le pays, monsieur. Je ne sais pas où il se trouve.

— Peut-être échappera-t-il à la potence ? Mais n'y comptez pas. Envoyez-moi Miss Magdalen.

— Vous êtes merveilleux ! s'écria la jeune fille lorsque l'avocat eut terminé son récit. Vous nous avez sauvés. Comment vous remercier ?

Sir Edward sourit et lui tapota la main. Il se sentait vraiment un grand homme. Ah ! cette petite Magdalen du *Siluric* et la fraîcheur de ses dix-sept ans !

— La prochaine fois, quand vous aurez besoin d'un ami...

— J'irai vous trouver !

— Non, non ! s'écria-t-il, sincèrement alarmé. Vous vous en abstiendrez soigneusement. Vous irez consulter plus jeune que moi.

Échappant aux adieux émus de la famille, il se laissa tomber sur la banquette d'un taxi et poussa un soupir de soulagement.

Le charme d'une adolescente lui-même ne pouvait se comparer à une belle bibliothèque de criminalistique.

Le taxi s'arrêta au *Clos Queen Anne*. Sa chère impasse.

Son refuge contre la rumeur d'un monde agité.

LA MÉTAMORPHOSE

D'EDWARD ROBINSON

D'un seul mouvement de ses bras puissants, Bill la souleva de terre et la serra sur sa poitrine. Elle gémit doucement et lui donna ses lèvres dans un baiser incandescent.

Edward Robinson poussa un soupir, reposa Quand l'amour est roi, et regarda le métro qui passait devant sa fenêtre. Bill, c'était un homme ! Edward Robinson lui enviait ses muscles, son charme brutal et ses passions terrifiantes. Il reprit le livre, lut la description de la fière Marchesa Bianca (celle qui embrassait si bien). Sa beauté était si dévastatrice, sa séduction si brûlante, qu'éperdus d'amour, les hommes les plus forts tombaient à ses pieds, désarmés.

— Évidemment, se dit Edward, tout ça, c'est des blagues. Mais quand même, je me demande...

Son regard pétillait d'envie. Existait-il, quelque part, un monde d'aventures romanesques peuplé de femmes à la beauté ravageuse ? L'amour qui vous dévore comme une flamme s'y rencontrait-il ?

« Ça c'est la vie, la vraie... »

À bien y réfléchir, Edward ne devait pas se plaindre de son sort. Il avait une belle situation de commis dans une grosse entreprise. Il était en excellente santé, ne dépendait de personne et était fiancé à Maud.

Mais la seule évocation de Maud assombrissait son visage. Il n'aurait jamais voulu l'admettre, mais il en avait peur. Il l'aimait, oh ! oui ! Il se rappelait encore le frémissement qui l'avait parcouru à la seule vue de sa nuque blanche, la première fois qu'il l'avait rencontrée. Il se trouvait au cinéma, derrière elle,

avec un ami qui la connaissait et l'avait présentée. Sans discussion possible Maud était vraiment bien : jolie, intelligente, sachant se tenir. Elle semblait avoir toujours raison. On s'accordait à dire qu'elle ferait une excellente épouse.

Edward se demandait si la Marchesa Bianca eût fait une bonne épouse. Il en doutait un peu. Il se représentait difficilement la voluptueuse Bianca, avec ses lèvres rouges et ses formes onduleuses, occupée à ravauder les chaussettes du splendide Bill.

Bianca, c'était du roman.

Maud et lui seraient très heureux ensemble. Elle avait tellement de bon sens...

Mais, cependant, il lui eût souhaité un... un peu plus de souplesse, un peu moins de propension à lui faire des observations.

Maud agissait par raison. Edward n'était pas déraisonnable par principe mais, parfois... Par exemple, il aurait voulu se marier à Noël. Maud avait démontré qu'il serait plus sage d'attendre un peu... un an ou deux peut-être. Il ne gagnait pas beaucoup d'argent. Il lui avait acheté une bague coûteuse. Horrifiée, Maud l'avait contraint d'aller l'échanger contre une autre moins chère.

Edward se prenait à désirer lui connaître plus de défauts. Ses qualités l'entraînaient à des actes désespérés...

— Par exemple...

Un flot de sang lui empourpra le visage. Il fallait qu'il lui dise... le plus tôt possible. Il avait un secret ! Demain commençaient les vacances de Noël. Maud lui avait proposé de venir chez ses parents. Il avait décliné l'offre de façon si maladroite qu'elle ne pouvait manquer de s'étonner. Il lui avait conté une longue histoire, inventée de toutes pièces, avait parlé d'un camarade habitant la campagne avec lequel il avait promis de passer une journée.

Trois mois auparavant, à l'instar de quelques centaines de mille d'autres jeunes gens, Edward Robinson avait participé à un concours offert par un journal hebdomadaire. Il s'était agi de classer douze prénoms féminins par ordre de préférence. Edward avait eu une idée lumineuse. Sachant d'expérience que

son propre goût ne servirait à rien, il avait dressé une liste selon son cœur, puis il avait interverti l'ordre de classement, mettant en tête le prénom qu'il avait inscrit en queue et ainsi de suite.

Et il avait gagné et touché le premier prix, cinq cents livres. Ce résultat qui n'était, en fait, qu'un coup de chance, Edward se persuadait le devoir à son « système ». Il était très fier de lui.

Mais, que faire de cet argent ? Il savait parfaitement ce qu'aurait dit Maud : « Placez-le. » Et elle aurait eu raison.

Edward l'aurait-il reçu en héritage qu'il l'aurait pieusement converti en bons du Trésor. Mais devoir une pareille somme à un simple trait de plume, c'est se trouver dans la situation d'un enfant auquel on donne vingt francs avec l'autorisation d'en disposer à son choix.

Chaque jour, en se rendant à son bureau, il passait devant une vitrine où était exposé un cabriolet à deux places, au long museau. On en demandait quatre cent soixante-cinq livres.

« Si j'étais riche, s'était répété Edward, tu serais à moi. »

Et maintenant, il était, sinon riche, du moins possesseur de la somme lui permettant de réaliser son rêve. Cette voiture, ce bijou étincelant, serait sien, s'il le voulait.

Il avait pensé parler de son gain à Maud. La jeune fille, mise au courant, il aurait été assuré contre les tentations. À cause de la désapprobation violente de sa fiancée, jamais il n'aurait eu le courage de persister dans sa folie. Mais, chose curieuse, ce fut Maud elle-même qui emporta sa décision. Il l'avait emmenée au cinéma, aux meilleures places. Elle lui avait fait remarquer, avec gentillesse mais fermeté, la légèreté criminelle de sa conduite... Gaspiller ainsi l'argent... alors qu'on voyait aussi bien assis dans des fauteuils moins chers...

Il avait enregistré ses reproches dans un silence boudeur. Maud sentit avec satisfaction qu'elle l'avait impressionné. Elle ne pouvait lui permettre ses extravagances. Elle l'aimait et c'était un faible. À elle de lui montrer le droit chemin. Elle observa du coin de l'œil, avec une joie sereine, son attitude humble.

Écrasé par cette éloquence, Edward avait courbé le dos, mais c'est à cette minute précise qu'il décida d'acheter la voiture.

« Que diable ! Je ferai à ma guise, au moins une fois dans ma vie. Maud peut aller se faire pendre ! »

Le lendemain matin, il avait passé la porte du palais de verre et, avec une décision qui l'avait surpris lui-même, il avait acquis la voiture.

Il y avait quatre jours de cela. Il les avait vécus, calme en apparence, mais nageant dans l'extase. Et il n'en avait pas encore soufflé mot à Maud. À l'heure du déjeuner, on lui avait enseigné à manier l'objet de ses amours. Il s'était montré excellent élève.

Le lendemain, veille de Noël, il l'emmènerait à la campagne. Il avait menti à Maud et recommencerait, au besoin. Cette voiture était, pour lui, le roman, l'aventure, tout ce qu'il désirait passionnément, mais sans espoir...

Mais enfin demain était là ! Demain il prendrait la route vers l'air frais, vers l'espace, laissant derrière lui le tumulte de Londres.

Il abaissa les yeux sur le livre qu'il avait entre les doigts. Quand l'amour est roi. Il rit et le glissa dans sa poche. La voiture, les lèvres rouges de la Marchesa Bianca, les étonnantes prouesses de Bill, tout se mêlait. Demain...

Le temps, qui déçoit presque toujours ceux qui comptent sur sa clémence, montra d'aimables dispositions. Il lui accorda la journée de ses rêves : un froid sec, un ciel bleu pâle, un soleil couleur de primevère.

Edward, d'humeur aventureuse, se mit au volant. Il connut quelques ennuis à Hyde Park Corner ; un contretemps désagréable à Putney Bridge et des mouvements d'impatience grossière de la part d'autres chauffeurs. Cependant, pour un novice, il se débrouilla fort bien et arriva sur une de ces vastes artères qui sont la joie des automobilistes. La circulation était faible. Il conduisait, ravi de sa maîtrise. Léger comme un dieu, il fendait l'air.

Ce fut une journée de délices. Il s'arrêta pour déjeuner dans une vieille auberge à l'ancienne mode, puis, un peu plus tard, pour le thé. Et c'est de très mauvaise grâce qu'il fit demi-tour pour retrouver Londres, Maud et ses inévitables récriminations...

Il chassa cette idée. Il ferait jour demain. Profiter de l'heure présente, n'était-ce pas la sagesse ? Foncer dans l'obscurité derrière le pinceau lumineux des phares ?

Il n'avait pas le temps de s'arrêter pour dîner. Londres était loin encore. À huit heures, il traversa Hindhead et atteignit le bord de Delvil's Punch Bowl. La lune brillait et la neige, tombée deux jours auparavant, était encore intacte.

Il arrêta sa voiture et regarda autour de lui. Après tout, pourquoi rentrer à Londres avant minuit ? Et s'il ne rentrait pas ?

Il mit pied à terre et gagna la crête. Un sentier s'offrait, tentateur. Durant la demi-heure qui suivit, Edward, en délire, erra dans un monde ouaté de neige.

Il rejoignit sa voiture et se remit en route, un peu grisé encore. Puis, avec un profond soupir, il revint à lui et plongea la main dans la boîte à gants, à la recherche du cache-nez qu'il y avait mis le matin.

Mais elle était vide, pas tout à fait, cependant. Elle contenait quelque chose de dur, comme une poignée de cailloux.

Il enfonça la main plus avant. L'instant d'après, il regardait, frappé de stupeur, l'objet qu'il tenait entre les doigts : un collier de diamants qui jetaient mille feux au clair de lune.

L'œil écarquillé, il contemplait sa trouvaille. Aucun doute possible, il venait de sortir de la boîte à gants de sa voiture un bijou somptueux, d'une énorme valeur.

Qui l'avait mis à cet endroit ? Il ne s'y trouvait pas à son départ de Londres, il en était certain. On avait dû profiter de ce qu'il se promenait dans la neige. Mais pourquoi avoir choisi sa voiture ? Le propriétaire du collier aurait-il commis une erreur ? Où... s'agirait-il... d'un bijou volé ?

Brusquement, un frisson glacé le parcourut. Il n'était pas dans sa voiture.

Celle-ci était exactement semblable à la sienne. Elle était du même rouge écarlate, elle possédait le même capot allongé et rutilant, mais Edward comprit, à mille petits détails, que ce n'était pas la sienne. Elle portait, ici et là, discrète mais indiscutable, la trace des ans. Alors ?...

Sans chercher davantage, Edward se mit en devoir de rebrousser chemin. Il n'était pas encore très versé dans l'art d'effectuer un demi-tour et confondait, avec une pénible facilité, la pédale de frein avec celle de l'accélérateur. L'opération réussit cependant et la voiture bondit sur la route de la colline.

Il s'en souvenait maintenant. Il avait, vaguement, vu une autre voiture arrêtée non loin de la sienne. Sans s'en apercevoir, il avait regagné la route. Il était revenu de sa promenade par un autre sentier que celui de l'aller. Il s'était retrouvé derrière l'autre voiture, l'étrangère...

Dix minutes plus tard, il se retrouvait à l'endroit de sa première halte. Rien en vue. L'autre avait-il été, lui aussi, trompé par la ressemblance ?

Il sortit le collier de diamants de sa poche et, pensif, il le fit glisser entre ses doigts et l'égreña.

Que faire ? Courir au poste de police ? Exposer son cas, restituer le bijou et donner le numéro de sa propre voiture ?

Le numéro de sa voiture ? Il l'avait totalement oublié.

On le prendrait pour un bel imbécile. Mais ce n'était rien encore. Il jeta au collier un regard inquiet. N'allait-on pas le soupçonner d'avoir volé le tout : voiture et diamants ? Quel homme doué de raison, pouvait laisser un bijou de cette valeur au fond de la boîte à gants d'une voiture ?

Il fit le tour de l'auto, déchiffra la plaque minéralogique : XR 10061. Cela ne lui apprenait rien. Alors, fiévreusement, il fouilla toutes les poches de la voiture. Dans celle qui avait contenu le collier, un bout de papier portait quelques lignes, au crayon. Il les déchiffra à la lumière des phares.

Rendez-vous à Greane, au coin de Salter's Lane. Dix heures.

Ce nom, il l'avait lu sur un poteau indicateur. Sa décision fut vite prise. Il se rendrait à Greane, trouverait Salter's Lane, rencontrerait l'auteur du billet, lui exposerait la situation.

Il se mit en route, joyeux. Il l'avait, son aventure. Ce genre de choses n'arrivait pas tous les jours.

Il éprouva quelque difficulté à repérer Greane et encore plus à situer Salter's Lane.

Cependant, l'heure du rendez-vous n'était dépassée que de quelques minutes lorsqu'il s'engagea avec précaution le long d'une route étroite qui devait le mener au but.

Il freinait quand une silhouette sortit de l'obscurité et s'approcha.

— Enfin ! Vous en avez mis du temps, Gerald !

La jeune fille qui venait de parler s'encadra dans la lumière des phares et Edward en eut le souffle coupé. Jamais il n'avait rencontré plus radieuse créature.

Elle avait des cheveux de jais et de merveilleuses lèvres rouges. Le lourd manteau de fourrure qu'elle portait s'écarta, laissant voir une robe du soir couleur de flamme, qui épousait les lignes d'un corps parfait. Un rang de perles splendides entourait son cou.

Soudain, la jeune fille sursauta :

— Mais ! Ce n'est pas Gerald !

— Non. Écoutez-moi.

Et sortant le collier de sa poche : « Je suis Edward... »

Il ne put poursuivre. La jeune fille battit des mains et lui coupa la parole.

— Edward, mais bien sûr ! Oh ! je suis ravie. Mais cet idiot de Jimmy m'a dit au téléphone qu'il envoyait Gerald avec la voiture. C'est chic d'être venu. Je mourais d'envie de vous revoir. Il y a si longtemps... Je n'avais que six ans la dernière fois que je vous ai vu. Vous avez le collier, c'est parfait. Remettez-le dans votre poche. Inutile d'attirer l'attention du garde champêtre. Brr ! Quel froid ! Cette attente, les pieds dans la neige. Je monte !

D'un geste machinal, Edward ouvrit la portière et la jeune fille s'installa à côté de lui. Ses fourrures lui frôlèrent la joue et un parfum de violettes emplit ses narines.

Il n'avait aucun projet, aucune intention définie. Il s'abandonnait à l'aventure, au destin. Elle l'avait appelé Edward... Il s'agissait d'un autre, évidemment, mais peu importait. Elle reconnaîtrait bien assez tôt sa méprise. Pour l'instant, il n'avait qu'à laisser faire. Il mit le contact et la voiture démarra.

La jeune fille éclata d'un rire adorable, comme elle.

— Vous n'êtes pas un as du volant, cela se voit. On roule peu, là-bas ?

— En effet, répondit Edward à tout hasard.

— Laissez-moi conduire. Il n'est pas facile de s'y retrouver dans toutes ces allées avant d'atteindre la grand-route.

Il lui céda le volant avec empressement et la voiture fonça dans la nuit à une allure terrifiante.

— J'adore la vitesse. Et vous ? Vous ne ressemblez pas du tout à Gerald. Jamais on ne vous prendrait pour les deux frères. Vous êtes tout autre que je l'imaginais, aussi.

— Oui, dit Edward. Je suis très médiocre, très moyen...

— Oh ! non... ce n'est pas cela... Vous êtes indéfinissable. Comment va ce pauvre Jimmy ? Il doit être furieux ?

— Oh ! Jimmy est très bien.

— C'est facile à dire... mais ce n'est pas de chance de se fouler la cheville. Vous a-t-il raconté toute l'histoire ?

— Pas un mot. Je suis dans le noir. Si vous pouviez me renseigner...

— Tout s'est passé comme dans un rêve. Jimmy est entré par la porte principale, déguisé en fille. Je lui ai accordé deux minutes et je suis passée par la fenêtre. La femme de chambre d'Agnès Larella disposait les vêtements et les bijoux de sa maîtresse. Quelqu'un a hurlé, en bas, le pétard est parti et tout le monde a crié au feu. La femme de chambre s'est précipitée pour voir ce qui se passait. Je n'attendais que cela. J'ai saisi le collier, je suis ressortie à toute vitesse et je l'ai glissé avec un petit billet dans la voiture, en passant. Ensuite, j'ai rejoint Louise à l'hôtel après avoir retiré mes snow-boots. Un alibi parfait. Elle ne se doute pas du tout que je suis sortie.

— Et Jimmy ?

— Oh ! vous en savez plus long que moi.

— Il ne m'a rien dit, répondit Edward.

— Dans le désarroi général, il s'est pris le pied dans sa robe et s'est tordu la cheville. On a dû le porter dans la voiture. Le chauffeur des Larella l'a reconduit à la maison. Quel coup de théâtre si le chauffeur avait glissé sa main dans la boîte à gants !

Edward riait comme elle, mais son esprit travaillait fiévreusement. Il commençait à comprendre la situation. Larella

était un nom assez familier, synonyme de puissance et d'argent. La jeune fille et un inconnu qu'elle appelait Jimmy avaient décidé de voler le collier. Ils avaient réussi. Grâce à sa cheville foulée et à la présence du chauffeur. Jimmy n'avait pas pu regarder dans la poche de la portière avant de téléphoner à sa complice. Mais il était à peu près certain que l'autre inconnu, « Gerald », le ferait à la première occasion. Dans ce cas, il trouverait le foulard d'Edward !

— Ça roule, hein ! dit la jeune fille.

Un tramway passa. Ils étaient maintenant dans la banlieue de Londres, se faufilant entre les autres voitures. Edward avait le cœur sur les lèvres. Elle savait conduire, cette petite, mais elle prenait trop de risques !

Un quart d'heure plus tard, ils s'arrêtaient devant une maison d'aspect imposant.

— Nous allons pouvoir nous changer un peu avant d'aller au Ritson's, dit la jeune fille.

— Au Ritson's ? répéta Edward avec une nuance de respect à la seule évocation du fameux cabaret.

— Oui. Gerald ne vous l'a pas dit ?

— Il n'en a rien fait, répondit le jeune homme, maussade. Je ne suis pas habillé.

Elle fronça les sourcils.

— Alors, vous ne savez rien ? On va voir à vous équiper. Il nous faut aller jusqu'au bout.

Un maître d'hôtel majestueux leur ouvrit la porte et s'écarta pour les laisser entrer.

— Mr. Gerald Champneys a téléphoné. Il désirait vivement parler à votre Seigneurie. Mais il n'a pas voulu laisser de message.

« Je le comprends, se dit Edward. Ainsi, je m'appelle Edward Champneys. Mais qui est-elle ? Votre Seigneurie ! Pourquoi a-t-elle volé ce collier ? Dettes de jeu ? »

Dans les feuilletons dont il faisait sa pâture quotidienne, la belle héroïne titrée était toujours acculée à la catastrophe par des dettes de bridge.

Guidé par le majestueux maître d'hôtel, Edward fut remis aux mains d'un valet de chambre aux gestes mesurés. Un quart

d'heure plus tard, il rejoignit son hôtesse dans le hall, impeccable dans un habit sorti tout droit de Saville Row.

Quelle soirée inoubliable !

Ils remontèrent en voiture pour gagner le Ritson's. Comme tout le monde, Edward avait lu des échos scandaleux concernant ce cabaret. Qui ne connaissait le Ritson's ? Il n'avait qu'une crainte : rencontrer un ami du véritable Edward Champneys. Mais ce dernier avait évidemment vécu longtemps à l'étranger et cette pensée le rassura.

Assis à une petite table adossée au mur, ils burent des cocktails. Des cocktails ! Pour Edward, c'était la quintessence même du luxe, du faste. La jeune fille, drapée dans une étole merveilleusement brodée, buvait avec nonchalance. Brusquement, elle se leva.

— Dansons ! dit-elle.

C'était le seul exercice qu'il pratiquât à la perfection. On s'arrêtait pour les regarder.

— Oh, j'ai failli oublier ! Le collier, s'il vous plaît ?

Elle tendit la main. Ahuri, Edward sortit le bijou de sa poche et le lui tendit. Elle l'agrafa à son cou et adressa à son compagnon un sourire enchanteur.

— Venez, à présent, dit-elle doucement.

Ils dansèrent. Et, de mémoire de Ritson's, jamais on ne vit spectacle plus parfait.

Ils regagnaient leur table lorsqu'un vieux monsieur à l'air conquérant s'approcha de la jeune fille.

— Ah ! Lady Noreen, toujours à danser ! Oui, oui ! Le capitaine Folliot est-il ici ?

— Jimmy a fait une chute... il s'est foulé la cheville.

— Non ! Comment cela est-il arrivé ?

— Je n'ai encore aucun détail.

Elle rit et poursuivit son chemin.

Edward la suivit, l'esprit en déroute. Il savait, à présent. Lady Noreen. Folliot. La fameuse Lady Noreen dont toute l'Angleterre parlait. Célèbre par sa beauté, son audace... tête de file de la jeunesse dorée. On avait annoncé, récemment, ses fiançailles avec le capitaine de cavalerie de la garde, James Folliot, V.C.

Mais le collier ? Il ne comprenait pas. Tant pis, il en courrait le risque ! Il attendit qu'elle soit assise.

— Mais pourquoi avoir fait cela, Noreen ? dites-le-moi !

Elle sourit, rêveuse, le regard lointain.

— Évidemment, vous ne pouvez pas comprendre. C'est fatigant de toujours faire la même chose. La chasse au trésor, ça va pour un temps, mais c'est fou comme on s'en lasse. J'ai pensé aux cambriolages. Cinquante livres de droits d'entrée et un tirage au sort. Jimmy et moi, nous avons sorti Agnès Larella. Vous connaissez les règles ? Trois jours pour effectuer le cambriolage et porter l'objet au moins une heure en public, sinon, on perd son enjeu et cent livres. Cette cheville foulée, c'est de la déveine. Mais nous gagnerons quand même.

— Je comprends, dit Edward lentement.

Noreen se leva d'un geste vif et s'entoura de son écharpe.

— Conduisez-moi quelque part. Sur les quais. Dans un coin terrifiant, délicieux. Une seconde...

Elle détacha le collier. « Reprenez-le. Ça vaut mieux. Je ne tiens pas à me faire égorger à cause de lui. »

Ils sortirent du cabaret, côte à côte. La voiture se trouvait dans une petite rue voisine, mal éclairée. Comme ils tournaient le coin, une auto freina brusquement et un jeune homme bondit vers eux.

— Noreen ! Enfin, je vous retrouve ! s'écria-t-il. Cet abruti de Jimmy s'est trompé de voiture. Dieu sait où sont les diamants à l'heure actuelle ! Nous sommes dans un beau pétrin !

Lady Noreen le regarda, stupéfaite.

— Comment ? Mais nous les avons... enfin, Edward les a.

— Edward ?

— Oui, répondit-elle avec un petit geste vers son compagnon.

« Je suis dans le pétrin, se dit Edward. Ainsi voilà le frère, Gerald ? »

Le nouveau venu fronçait les sourcils.

— Que dites-vous ? fit-il lentement. Edward est en Écosse !

— Oh ! s'écria la jeune fille en regardant son cavalier d'un air égaré. Oh !

Elle pâlit, puis rougit.

— Ainsi, dit-elle d'une voix sourde, vous êtes un vrai cambrioleur ?

Il fallut très peu de temps à Edward pour saisir la situation. Il pouvait lire une certaine crainte dans les yeux de la jeune fille et... oui... de l'admiration. Il jouerait le jeu jusqu'au bout !

— Il me reste à vous remercier, Lady Noreen, dit-il en s'inclinant avec grâce. Je n'oublierai pas cette charmante soirée...

Du coin de l'œil, il avait repéré l'auto d'où était descendu Gerald. Sa voiture !

— Bonsoir !

Un saut léger, déjà il était derrière le volant, le pied sur l'accélérateur. La voiture bondit en avant. Gerald, stupéfait, ne bougea pas. Mais la jeune fille fut plus vive. Elle s'élança sur le marchepied.

Un virage brutal, un coup de frein violent. Noreen, le souffle court, posa sa main sur le bras d'Edward.

— Donnez-le-moi... Je dois le rendre à Agnès Larella. Oh ! soyez chic... nous avons passé une soirée épatante, tous les deux... nous avons dansé... nous avons été... camarades. Ne voulez-vous pas me le rendre ? À moi ?

« Une femme à la beauté ensorcelante. »

Mais oui, cela existait !

Edward était trop heureux de se défaire du collier et le ciel lui donnait l'occasion d'un geste noble.

Il le sortit de sa poche et le laissa tomber dans le creux de la main tendue.

— En souvenir de notre camaraderie, dit-il.

— Ah !

Les beaux yeux s'illuminèrent ; elle approcha son visage du sien et il le retint, ses lèvres contre les siennes.

Puis la jeune fille sauta à terre et la voiture démarra, d'un bond.

Le Roman !

L'Aventure !

À midi, le lendemain, Edward Robinson pénétrait dans le petit salon d'une maison de Clapham.

— Joyeux Noël, dit-il.

Maud, qui disposait une branche de houx, le salua avec froideur.

— Vous vous êtes bien amusé à la campagne, avec votre ami ? demanda-t-elle.

— Écoutez-moi, Maud ! Je vous ai menti. J'ai gagné cinq cents livres à un concours et j'ai acheté une voiture. Ça, c'est le premier point. L'achat est fait, il n'y a plus rien à dire. Quant au second, le voilà : je n'ai pas l'intention de faire le pied de grue pendant des années. Nous nous marierons le mois prochain. Vu ?

— Oh ! dit Maud d'une voix mourante.

Rêvait-elle ? Était-ce Edward qui parlait sur ce ton de maître ?

— Oui ou non ?

Elle leva sur lui un regard où se mêlaient la crainte et l'admiration. C'était grisant. Disparue cette attitude maternelle qui l'exaspérait !

Lady Noreen l'avait regardé de la même façon, la nuit précédente. Mais Noreen avait rejoint le domaine du roman, aux côtés de la Marchesa Bianca. Cela, c'était la réalité ! C'était « sa femme ».

— Oui ou non ? répéta-t-il en avançant d'un pas.

— Ou... oui... balbutia Maud. Mais, Edward, qu'est-il arrivé ? Vous avez tellement changé.

— Pendant vingt-quatre heures, j'ai été un homme et non un mollusque... et par Dieu, ça paye !

Il la saisit comme l'eût fait Bill, le surhomme.

— Maud ! M'aimes-tu ? Parle ! M'aimes-tu ?

— Oh, Edward ! gémit-elle. Je t'adore...

ACCIDENT

— Il s'agit de la même femme... cela ne fait aucun doute !

Le capitaine Haydock leva les yeux sur le visage un peu crispé de son ami et soupira. Il eût souhaité voir Evans un peu moins affirmatif. Au cours de ses longs voyages, le vieux marin avait appris à ne pas s'occuper de ce qui ne le regardait pas. Evans, ex-inspecteur du C.I.D. avait une philosophie toute différente : « Agir d'après les informations reçues » ; telle avait été sa formule au début. Il l'avait appliquée en procédant lui-même aux enquêtes. L'inspecteur Evans s'était montré intelligent avec un esprit clair et il avait bien mérité son avancement. Et, même à la retraite, installé dans la maison de campagne de ses rêves, il ne perdait rien de ses instincts de chasseur.

— Je n'oublie jamais une tête, répéta-t-il, obstiné. C'est Mrs. Anthony. Je l'ai reconnue tout de suite, votre Mme Merrowdene.

Le capitaine Haydock se sentit mal à l'aise. Les Merrowdene étaient ses voisins les plus proches après Evans. Cette jeune femme, si sympathique, une criminelle ? Allons donc ! Une idée déprimante.

— Une bien vieille histoire.

— Neuf ans, répondit Evans aussitôt. Neuf ans et trois mois. Vous vous souvenez de l'affaire ?

— Oui, vaguement.

— Anthony avait avalé de l'arsenic... on a acquitté la femme.

— Eh bien ? Pourquoi ne l'aurait-on pas fait ?

— Oh, je ne critique pas ! Un verdict absolument correct, logique.

— Alors ? Je ne vois pas ce qui vous tracasse ?

— Qui ? Moi ?

— Je vous croyais ennuyé ?

— Nullement.

— Tout cela c'est de l'histoire ancienne, insista le capitaine. Mrs. Merrowdene, accusée à tort, a été acquittée. Une épreuve pénible...

— Un acquittement est rarement considéré comme un malheur, rétorqua Evans.

— J'ai dit une épreuve. Une épreuve navrante. Nous n'avons pas le droit de nous en occuper.

Evans ne répondit pas.

— Allons, mon vieux ! Cette dame était innocente... Vous venez de le dire !

— Moi ? Je n'ai rien dit de semblable. J'ai dit qu'on l'avait acquittée.

— C'est la même chose.

— Pas toujours.

Le capitaine Haydock qui avait commencé à vider sa pipe en la heurtant au pied de sa chaise suspendit l'opération et se redressa vivement.

— Ah, ah ! C'est de là que le vent souffle ! Vous ne croyez pas en son innocence ?

— Je ne dis pas cela. Je... je ne sais pas. Anthony avait l'habitude de se soigner avec des gouttes d'arsenic. Sa femme les lui donnait. Un jour, par erreur, on a forcé la dose. À qui la faute ? À lui ou à sa femme ? Personne ne put le dire et le jury accorda le bénéfice du doute. C'est parfaitement correct. Mais cependant... j'aimerais *savoir*...

Le capitaine Haydock reporta son attention sur sa pipe.

— En tout cas, dit-il avec assurance, cela ne nous regarde pas.

— Je n'en suis pas sûr...

— Mais, voyons...

— Un instant. Vous vous souvenez de Merrowdene dans son laboratoire, cet après-midi ?

— Oui. Il a parlé de la réaction de Marsh, concernant l'arsenic, disant que *vous* deviez tout en connaître... que c'était *votre* rayon... il a même ri. Jamais il n'aurait dit cela s'il avait songé un instant...

Evans l'interrompit.

— Vous pensez qu'il se serait tu, s'il avait su ? Ils sont mariés depuis... six ans, m'avez-vous dit ? Je vous parie qu'il ignore absolument que sa femme a été la trop célèbre Mrs. Anthony.

— Et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai !

— Laissez-moi poursuivre. Sous nos yeux, Merrowdene a placé une éprouvette dans la flamme de son Bunsen. Il a obtenu un précipité en ajoutant du nitrate d'argent à la solution. C'était l'essai réservé aux chlorates. Une petite expérience toute simple. Mais, par chance, j'ai pu lire ces mots dans un livre ouvert sur sa table :

H₂ SO₄ décompose les chlorates avec production de Cl₂ O₂. On provoque une violente explosion par échauffement. De ce fait n'employer ce corps qu'en petite quantité et à basse température.

Haydock regarda son ami avec surprise.

— Eh bien ?

— Voilà. Dans notre métier, nous faisons aussi de la chimie, à notre façon... Nous additionnons les faits, nous les pesons, nous analysons le résidu après avoir fait la part des erreurs de jugement ou de témoignages. Mais il y a aussi un autre test, très précis et assez... dangereux, ma foi ! *Un meurtrier se contente rarement d'un seul crime.* Donnez-lui du temps, le champ libre, et il en commettra un autre. On arrête un homme, a-t-il tué, ou non, sa femme ? Les preuves manquent. Explorez son passé. S'il s'est marié plusieurs fois et qu'il ait perdu ses femmes de façon... mettons inhabituelle... alors vous savez ! C'est une certitude morale. Dès lors, vous pouvez chercher les preuves.

— Alors ?

— J'y arrive. C'est parfait si le suspect a eu un passé. Mais supposons qu'il en soit à son premier crime ? Votre test ne vous apportera aucun résultat. Admettons que le prisonnier acquitté refasse sa vie sous un autre nom ? Répétera-t-il son crime ?

— Mais cette idée est horrible !

— Persistez-vous à penser que cela ne nous regarde pas ?

— Parfaitement ! Vous n'avez aucune raison de supposer que Mrs. Merrowdene n'est pas innocente.

L'ancien inspecteur garda le silence, un instant.

— Nous n'avons, vous ai-je dit, reprit-il lentement, rien trouvé dans son passé. Ce n'est pas absolument exact. Elle avait un beau-père. À dix-huit ans, elle est tombée amoureuse. Le beau-père a usé de son autorité pour empêcher le mariage. Au cours d'une promenade avec ledit beau-père, celui-ci s'est trop approché du bord d'une falaise à pic. Le terrain a cédé sous ses pieds... il est tombé et s'est tué.

— Vous ne pensez pas...

— C'était un accident. L'empoisonnement d'Anthony a été aussi accidentel. Elle ne serait jamais passée en jugement si l'on n'avait pas su qu'un autre homme... — il a pris le large, entre parenthèses — ce qui donne à penser qu'il ne partageait pas l'opinion du jury. Je vous le dis, Haydock, avec cette femme, je crains... une suite, une répétition.

— Neuf ans ont passé depuis cette affaire. Qu'allez-vous parler de nouvel accident, comme vous le dites ?

— Pas forcément tout de suite. Un jour ou l'autre, lorsque le besoin s'en fait sentir...

Le capitaine haussa les épaules.

— Je me demande comment vous allez faire pour le prévenir.

— Moi aussi, admit Evans sans enthousiasme.

— À votre place, je laisserais courir. On ne récolte rien de bon à se mêler des affaires des autres.

Cet avis n'était pas du goût de l'ancien policier. Il était patient et têtu. Il prit congé de son ami et regagna le village, songeur.

En entrant dans le bureau de poste pour y acheter des timbres, il bouscula, par inadvertance, l'objet de sa sollicitude, George Merrowdene. L'ancien professeur de chimie était un petit homme à l'air rêveur, aimable et doux, affreusement distrait. Il reconnut Evans, le salua cordialement et se baissa pour ramasser les lettres qui lui avaient échappé.

Evans le devança, les lui tendit, le priant de l'excuser.

Un coup d'œil sur l'en-tête d'une enveloppe avait suffi à réveiller tous ses soupçons. Elle portait le nom d'une compagnie d'assurances bien connue.

Sa décision fut vite prise. L'aimable George Merrowdene n'aurait su dire comment il se trouva en train de marcher de compagnie avec le policier qui lui parlait d'assurance sur la vie.

Il venait de contracter une assurance sur la vie au profit de sa femme. Que pensait Evans de cette compagnie ?

— J'ai fait quelques placements maladroits, dit-il. J'ai subi d'assez lourdes pertes et s'il m'arrivait malheur ma femme serait dans une situation difficile. Cette assurance règle la question.

— Elle n'a pas protesté à cette idée ? demanda Evans d'un ton neutre. Certaines femmes ont des scrupules ; une sorte de crainte superstitieuse.

— Oh ! Margaret est très pratique, répondit Merrowdene en souriant. Elle n'est pas du tout superstitieuse. En fait, l'idée est d'elle, il me semble. Elle n'aime pas me voir soucieux.

Evans en savait assez et prit congé.

Feu Mr. Anthony avait, lui aussi, contracté une assurance au bénéfice de sa femme, quelques semaines avant sa mort.

Habitué à se fier à son instinct, il était sûr de ne pas se tromper. Mais que faire ? Il ne désirait pas arrêter un criminel, la main dans le sac, mais prévenir un crime. Ce n'était pas facile.

Il fut songeur toute la journée. On célébrait la fête de la Reconnaissance dans le parc du château. Evans s'y rendit. Il pêcha des pièces de monnaie, évalua le poids d'un cochon, s'exerça au tir sans perdre son expression distraite et soucieuse. Il alla même jusqu'à sacrifier une demi-couronne chez Zara, la diseuse de bonne aventure. Il ne put s'empêcher de sourire au souvenir de la chasse qu'il avait menée à ses pareilles, jadis.

Il n'avait pas prêté attention à ses vaticinations quand un mot le frappa.

— Et bientôt... ce sera pour vous une question de vie ou de mort...

— Hein ? Quoi ? demanda-t-il brusquement.

— Vous avez une décision à prendre. Soyez prudent, très prudent... La moindre erreur... le moindre faux pas...

— Alors ?

La bohémienne frissonna. C'était de la comédie. Evans le savait, mais il se sentit impressionné.

— Prenez garde, *ne faites pas d'erreur*, la mort surviendrait. Je la vois.

Vraiment étrange.

— Si je me trompe, quelqu'un mourra ? C'est bien cela ?

— Oui.

— Bigre ! Je vais faire attention, dit Evans d'un ton léger. Mais il s'éloigna, les mâchoires serrées. Un faux pas et il sacrifiait une vie humaine.

Chercher de l'aide ? Auprès de qui ? Inutile de compter sur son ami Haydock dont il apercevait la silhouette, un peu plus loin. « Cela ne nous regarde pas », dirait-il.

La femme qui parlait au marin prit congé de lui et Evans reconnut Mrs. Merrowdene. L'ancien policier se planta sur son passage.

C'était une jolie femme. Elle avait un front haut et pur, de très beaux yeux bruns à l'expression sereine. Sa coiffure en bandeaux accentuait son type de madone. Elle parlait d'une voix grave, un peu molle.

Elle sourit à Evans, aimable.

— Il m'avait bien semblé vous reconnaître, Mrs. Anthony... je veux dire Mrs. Merrowdene, dit-il tout en l'observant.

Ses yeux s'agrandirent et son souffle se précipita. Mais elle continua de le regarder en face.

— Je cherche mon mari, dit-elle avec calme. L'auriez-vous vu ?

— Oui. Il y a un instant. Il a pris par là.

Ils partirent à sa recherche, côte à côte, tout en bavardant gaiement. L'admiration gagnait le policier. Quelle femme ! Quelle assurance ! Quelle maîtrise de soi ! Remarquable, mais dangereuse. De cela, il était sûr.

Il était satisfait de son entrée en matière mais gardait cependant un certain malaise. Il l'avait reconnue et le lui avait laissé comprendre. Cela la mettrait sur ses gardes. Elle n'oserait pas agir à la hâte. Restait Merrowdene. Comment le prévenir ?

Ils le trouvèrent, contemplant d'un air rêveur une petite poupée en porcelaine qu'il venait de gagner à la loterie. Sa femme lui proposa de rentrer chez eux. Il accepta aussitôt.

— Ne voulez-vous pas venir prendre une tasse de thé avec nous, Mr. Evans ? demanda la jeune femme.

Il croyait déceler une nuance de défi dans sa voix.

— Avec le plus grand plaisir.

Le soleil brillait, une brise légère soufflait. Tout était agréable, normal.

— La bonne est à la fête, déclara Mrs. Merrowdene en entrant chez elle.

Elle passa dans sa chambre pour ôter son chapeau et revint préparer le thé. Elle alluma une petite lampe en argent sous la bouilloire, prit trois petits bols et trois soucoupes sur une étagère à côté de la cheminée.

— Nous avons du véritable thé de Chine. Nous le buvons toujours à la mode chinoise, dans des bols et non pas dans des tasses.

Elle s'interrompit, examina le fond de l'un d'eux et poussa une exclamation d'ennui.

— George ! Ce n'est pas raisonnable ! Tu t'es encore servi de ces bols !

— Je suis désolé, dit le professeur, confus. Ils sont tellement pratiques ! Ceux que j'ai commandés ne sont pas encore arrivés.

— Un de ces jours, tu nous empoisonneras tous, rétorqua sa femme avec un rire sec. Mary les trouve dans le laboratoire et les remet en place sur l'étagère sans se donner la peine de les laver. Tu en as utilisé un pour du cyanure de potassium, l'autre jour. Vraiment, George, tu exagères. C'est horriblement dangereux.

Merrowdene parut contrarié.

— Mary n'a rien à faire dans mon laboratoire, dit-il. Je lui ai déjà interdit de toucher à quoi que ce soit !

— Voyons, lorsque nous y prenons le thé, elle vient rechercher le plateau. Comment saurait-elle ? Sois raisonnable.

Le professeur quitta la pièce en grommelant.

Souriante, sa femme versa l'eau bouillante sur les feuilles de thé et souffla la petite flamme.

Evans, stupéfait tout d'abord, crut entrevoir la vérité. Mrs. Merrowdene envisageait-elle un autre « accident » ? Se préparait-elle un alibi ? Voulait-elle le mettre dans l'obligation

de témoigner pour elle le jour venu ? Ce serait stupide de sa part car...

Brusquement, il retint sa respiration. Elle avait placé le thé dans les trois bols. Elle en plaça un devant lui, un autre devant elle et le troisième sur une petite table à côté du fauteuil favori de son mari, un étrange sourire aux lèvres.

Il sut !

Une femme remarquable... dangereuse. Aucune attente, pas de préparations. Cela aurait lieu ce même après-midi... avec lui comme témoin. Tant d'audace lui coupa le souffle.

Oh ! c'était astucieux, d'une habileté diabolique. Il serait incapable de rien prouver.

Il respira à fond et se pencha en avant.

— Madame, je suis un homme à caprices. M'en autorisez-vous un ?

Elle le regarda avec curiosité, mais sans méfiance.

Il se leva, prit le bol posé devant elle et l'échangea avec celui de la petite table.

— Buvez ceci ! ordonna-t-il.

Leurs yeux se croisèrent. Ceux de la jeune femme ne vacillèrent pas. Mais elle pâlit.

Elle étendit la main, leva la coupe. Il retint sa respiration. Aurait-il commis une erreur ?

Elle porta le bol à ses lèvres, mais à la dernière seconde, elle eut un frisson, se leva et vida le récipient dans un pot où poussait une fougère. Puis elle se rassit et lui lança un regard de défi.

Il poussa un profond soupir de soulagement.

— Alors ? dit-elle d'une voix légèrement moqueuse.

— Vous êtes très intelligente, madame. Vous m'avez compris, je le crois. Cela ne doit pas se renouveler. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, répondit-elle d'un ton neutre.

Il hocha la tête, satisfait. Elle était maligne et n'avait pas envie d'être pendue.

— À vous et à votre époux pour une longue vie, dit-il en levant sa tasse.

Il but et, brusquement, son visage se convulsa d'horrible façon. Il tenta de se lever, de crier... Il devint écarlate, ses membres se raidirent. Il s'écroula, tordu par la douleur.

Mrs. Merrowdene se pencha vers lui, un petit sourire sur les lèvres.

— Vous avez commis une erreur, Mr. Evans, dit-elle avec douceur. Vous pensiez que je voulais tuer George... Quelle stupidité, vraiment.

Elle demeura une minute à contempler le mort ; la troisième personne qui avait menacé de la séparer de l'homme qu'elle aimait.

Son sourire s'élargit. Elle ressemblait plus que jamais à une madone. Puis elle se mit à crier :

— George, George !... Viens vite ! Un terrible accident... Ce pauvre Mr. Evans...

JANE CHERCHE UNE SITUATION

Jane Cleveland feuilleta les pages du *Daily leader* et soupira profondément. Elle jeta un regard de dégoût au guéridon de marbre, à l'œuf poché, au toast et au petit pot de thé. Non qu'elle fût sans appétit. Elle mourait de faim et se sentait de taille à avaler une livre et demie de bifteck avec des pommes de terre frites et des haricots verts. Le tout arrosé d'une boisson plus enivrante que du thé.

Mais les jeunes personnes dont les finances sont au plus bas n'ont pas le choix. Jane s'estimait heureuse de pouvoir s'offrir un œuf poché. Le pourrait-elle encore demain ? C'était bien improbable...

Elle reporta de nouveau son attention sur la page des petites annonces du *Daily Leader*. Jane était sans emploi et sa situation devenait embarrassante. Déjà, l'aimable dame qui présidait aux destinées de son humble pension de famille, commençait à la regarder de travers.

« Et pourtant, se dit-elle, avançant le menton d'un air indigné – ce qui était une habitude chez elle – je suis intelligente, jolie et bien élevée. Que veut-on de plus ? »

À en croire le journal, on désirait surtout des dactylos de grande expérience, des directeurs commerciaux disposant de capitaux ; des dames désireuses de partager les bénéfices produits par l'élevage de volailles (moyennant également un certain capital) et d'innombrables cuisinières, bonnes à tout faire et femmes de chambre.

« Je ne verrais aucun inconvénient à devenir femme de chambre. Mais, là encore, on ne m'acceptera pas sans

expérience. Quant aux jeunes-filles-de-bonne-volonté, on ne les paye pas ! »

Elle poussa un nouveau soupir, repoussa le journal, et attaqua son œuf avec toute la vigueur de la saine jeunesse.

La dernière bouchée avalée, elle reprit le *Daily Leader* et se plongea dans la colonne réservée aux messages de détresse.

Deux mille livres, et tout aurait été si simple ! Elle trouva au moins sept occasions exceptionnelles assurant chacune au moins trois mille livres par an de revenu.

« Si je les avais, je ne m'en déferais pas facilement », songea la jeune fille.

Avec la rapidité due à une longue pratique, elle parcourut la colonne du haut en bas.

Les propositions les plus surprenantes de vente et d'achat se succédaient. Il y avait le clergyman en détresse, la veuve méritante, l'officier invalide qui, tous, avaient le plus urgent besoin de sommes variant entre cinquante et deux mille livres.

Brusquement, elle s'immobilisa, reposa sa tasse de thé et relut les quelques lignes qui venaient d'arrêter son attention.

Cette annonce paraissait louche.

« Je dois être prudente. Mais, cependant... »

L'annonce était ainsi conçue :

Si une jeune femme de vingt-cinq à trente ans ; yeux bleu foncé ; cheveux blond pâle, cils et sourcils noirs ; nez droit ; mince ; un mètre soixante-dix ; bonne imitatrice ; sachant le français, veut se rendre au n°7 Endersleigh Street, entre cinq et six heures, elle apprendra une bonne nouvelle la concernant.

Elle pensait :

« Gwendolen l'innocente, ou comment les jeunes filles tournent mal. Il faut se montrer prudente, mais vraiment, que de détails. Je me demande si... Voyons un peu la description : Vingt-cinq à trente ans. J'en ai vingt-six. Yeux bleu foncé, ça va. Cheveux blond pâle, cils et sourcils noirs... tout est parfait. Nez droit ? Ou... oui. À peu près. Je suis mince. Je ne mesure qu'un mètre soixante-huit, mais je peux porter de hauts talons. Je suis une bonne imitatrice... je sais contrefaire les voix. Je parle

français comme un ange ou une Française. Bref, je suis parfaite. Ils vont tomber à la renverse, à ma seule vue. »

Résolue, elle découpa l'annonce et la mit dans son sac, puis elle demanda l'addition.

À cinq heures moins dix, elle effectuait une reconnaissance dans les environs d'Endersleigh Street, petite rue parallèle à deux autres, plus grandes, non loin d'Oxford Circus. Triste, mais respectable.

Le numéro 7 ne différait pas des maisons voisines. Il abritait des bureaux. Mais Jane sut aussitôt qu'elle n'était pas seule à avoir les yeux bleus et les cheveux blonds. Une cinquantaine de ses pareilles s'étaient groupées devant la porte.

« Il y a de la concurrence. Je vais prendre la queue. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Trois nouvelles candidates tournaient le coin de la rue et la jeune fille put faire des comparaisons qui n'étaient pas toutes à son désavantage.

— J'ai autant de chances que la plupart. De quoi peut-il s'agir ? De monter une troupe ?

La file d'attente s'engouffrait à l'intérieur de la maison avec lenteur mais régularité. Puis un flot de jeunes filles à l'air insolent ou déçu se répandit sur le trottoir et se dispersa.

« Évincées ! se dit Jane avec allégresse. J'espère que cela va continuer jusqu'à moi. »

Autour d'elle, on consultait des miroirs avec anxiété, on se poudrait le nez, on se rougissait les lèvres.

« J'aurais bien aimé avoir un chapeau plus élégant », songea la jeune fille avec amertume.

Enfin, ce fut son tour. Elle retint sa respiration et poussa une porte vitrée ouvrant sur un bureau qu'on lui fit signe de traverser. Elle se retrouva dans une pièce plus petite, meublée d'une large table derrière laquelle trônait un homme à l'œil vif et à la moustache importante. Il enveloppa la jeune fille d'un regard rapide et, du doigt, indiqua une porte, à sa gauche.

— Attendez là, s'il vous plaît, dit-il d'un ton sec.

Jane obéit. Cinq jeunes blondes l'avaient précédée. Très droites, elles se lançaient des regards dépourvus d'aménité. Jane comprit qu'elle figurait au nombre des candidates retenues et son espoir crût. Elle fut forcée d'admettre, cependant, qu'aux

termes de l'annonce, elles semblaient toutes avoir des chances égales.

L'heure passait. De temps à autre, une nouvelle recrue venait grossir la petite troupe. À six heures et demie elles étaient quatorze.

Il y eut un bruit de voix puis l'homme à la moustache que Jane avait baptisé « le colonel », s'encadra sur le seuil.

— Mesdemoiselles, je vous verrai l'une après l'autre, dans l'ordre de votre arrivée, déclara-t-il.

Jane, qui était la sixième, dut attendre vingt minutes avant qu'on l'appelât.

Le « colonel » était debout, les mains derrière le dos. Il lui fit subir un interrogatoire rapide, s'assura de sa connaissance du français, la mesura.

— Il est possible, dit-il en français, que vous fassiez l'affaire.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle sans détour.

Il haussa les épaules.

— Je ne puis vous le dire. Vous le saurez si l'on vous choisit.

— Tout cela me paraît bien mystérieux. Je ne puis accepter sans savoir à quoi m'en tenir. Cela a-t-il un rapport avec le théâtre ?

— Le théâtre ? Certes non.

— Oh ! fit-elle, stupéfaite.

Il la regarda avec attention.

— Vous me semblez intelligente. Savez-vous être discrète ?

— Je suis très intelligente et remarquablement discrète. Quels seraient les honoraires ?

— Deux mille livres pour quinze jours de travail.

— Oh !

La munificence de la somme lui coupait le souffle.

— J'ai déjà retenu une autre personne. Vous me paraissez de même valeur. Peut-être y en a-t-il d'autres que je n'ai pas encore vues. Mais, cependant, voici quelques instructions. Vous connaissez l'hôtel *Harridge* ?

— Oui.

Qui ne connaissait cette résidence luxueuse, lieu de prédilection des têtes couronnées et de l'aristocratie ? Jane se souvenait avoir lu, le matin même, le compte rendu de l'arrivée

de la grande duchesse Pauline d'Ostrova. Elle avait l'intention de présider une grande fête de charité au profit des réfugiés russes. Elle était, bien entendu, descendue au *Harridge*.

— Très bien. Allez-y. Demandez le comte Streptitch. Faites-lui passer votre carte. Vous en avez une ?

Jane retira un bristol de son sac. Le « colonel » le prit, inscrivit un P minuscule dans un angle et le lui rendit.

— Le comte comprendra ainsi que vous venez de ma part. La décision finale dépend de lui et de... quelqu'un d'autre. S'il vous agréé, il vous mettra au courant. Vous restez libre d'accepter ou de refuser sa proposition. Est-ce satisfaisant ?

— Parfaitement.

« Mais je ne vois toujours pas où est le piège », songea la jeune fille en se retrouvant dans la rue. Il y en a certainement un. Il doit s'agir d'une entreprise criminelle ! C'est presque certain !

Ce n'était pas pour lui déplaire. Elle n'avait aucune idée préconçue contre ce genre d'activité. Les journaux, les jours derniers, avaient relaté en détail les exploits de nombreuses femmes-bandits. Elle avait sérieusement songé à grossir leur rang, si elle échouait ailleurs.

Elle franchit la porte du *Harridge*, le cœur battant. Plus que jamais elle souhaita avoir un chapeau neuf.

Mais elle s'avança bravement vers la réception, produisit sa carte et demanda à parler au comte Streptitch. Elle crut déceler une lueur de curiosité dans le regard de l'employé. Il prit la carte et la remit à un groom auquel il dit quelques mots à voix basse. Celui-ci s'éloigna pour reparaître presque aussitôt et prier Jane de l'accompagner. Ils prirent l'ascenseur, longèrent un couloir et s'arrêtèrent devant une porte que le groom heurta du doigt. L'instant d'après, Jane se trouvait dans une vaste pièce, en face d'un grand homme mince, à la barbe claire. Il tenait entre les doigts la carte de Jane.

— Miss Cleveland ? dit-il lentement. Je suis le comte Streptitch.

Ses lèvres s'écartèrent sur ses dents blanches, dans une tentative de sourire sans chaleur.

— ... Vous vous êtes présentée, je crois, à la suite de notre annonce ? Ce cher colonel Kranin vous a envoyée ici ?

« C'était donc bien un colonel », se dit-elle, satisfaite. Elle se contenta d'incliner la tête.

— ... Puis-je vous poser quelques questions ?

Il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche et entreprit un interrogatoire à peu près semblable à celui que lui avait fait subir le colonel Kranin. Ses réponses parurent le satisfaire. Il hocha la tête une ou deux fois.

— ... Je vais vous demander à présent, mademoiselle, de marcher jusqu'à la porte et de revenir lentement.

Elle obéit.

« Peut-être veut-on m'engager comme mannequin ? Mais on ne m'offrirait pas deux mille livres pour cela. Enfin, on verra bien. »

Le comte Streptitch, le sourcil froncé, tapotait la table du bout de ses doigts blancs. Soudain, il alla ouvrir une porte et dit quelques mots à un personnage invisible, dans la chambre voisine. Puis il regagna son siège et une petite femme d'âge moyen pénétra dans la pièce. Elle était grasse, très laide, mais imposante.

— Alors, Anna Michaelovna, qu'en pensez-vous ? demanda le comte.

La nouvelle venue examina Jane sans la saluer, comme elle l'eût fait d'une poupée dans une vitrine.

— Elle peut faire l'affaire, dit-elle enfin. Il n'y a pas beaucoup de ressemblance vraie. Mais la silhouette et la carnation sont bonnes, meilleures que chez les autres. Votre avis, Feodor Alexandrovitch ?

— Je partage le vôtre, Anna Michaelovna.

— Parle-t-elle français ?

— Fort bien.

Jane avait de plus en plus l'impression d'être un meuble.

— Sera-t-elle discrète ? demanda la femme, le front plissé.

Le comte se tourna vers Jane et s'adressa à elle en français :

— La princesse Poporensky demande si vous sauriez être discrète ?

— Avant de savoir de quoi il s'agit, je ne puis rien promettre.

— Ce que dit cette petite est très juste, remarqua la princesse. Je la crois plus intelligente que les autres, Feodor

Alexandrovitch. Dites-moi, mon enfant, êtes-vous aussi courageuse ?

— Je ne sais pas, répondit Jane, surprise. Je n'aime pas beaucoup la douleur, mais je la supporte.

— Il ne s'agit pas de cela ! Le danger vous fait-il peur ?

— Oh ! s'exclama Jane. Je l'adore !

— Et vous êtes pauvre ? Vous aimeriez gagner beaucoup d'argent ?

— Je ne demande que ça !

Le comte et la princesse échangèrent un coup d'œil. Puis, d'un même mouvement, ils inclinèrent la tête.

— Dois-je exposer la situation, Anna Michaelovna ?

La princesse eut un geste de refus.

— Son Altesse souhaite le faire elle-même.

— C'est inutile... et peu sage.

— C'est elle qui commande. Elle m'a chargée de lui présenter la jeune fille dès que vous en aurez fini avec elle.

Streptitch haussa les épaules. Il était mécontent, c'était visible, mais il s'inclina.

— La princesse Poporensky veut vous présenter à Son Altesse la grande-duchesse Pauline, dit-il à Jane. Ne vous alarmez pas.

Jane ne l'était pas le moins du monde. Elle était ravie à l'idée de voir de près une véritable grande-duchesse. Elle en oubliait son chapeau.

La princesse lui fit signe et elles passèrent dans la pièce voisine, une sorte d'antichambre. La grosse dame gratta à une porte qu'elle ouvrit après qu'on lui eut crié d'entrer.

— Madame, puis-je vous présenter Miss Jane Cleveland ? dit-elle d'un ton solennel.

Une jeune femme, assise dans un vaste fauteuil, se leva d'un bond et s'avança vivement. Elle regarda fixement Jane pendant quelques secondes, puis elle éclata de rire.

— Mais c'est merveilleux, Anna ! s'écria-t-elle. Jamais je n'aurais cru que vous réussiriez aussi bien. Venez. Mettons-nous côte à côte.

Elle s'empara du bras de Jane et l'entraîna devant un haut miroir.

— ... Vous voyez ! s'exclama-t-elle enthousiasmée. La ressemblance est parfaite !

Jane commençait à comprendre. Elle avait peut-être un an ou deux de plus que la duchesse mais elle avait la même nuance de cheveux, la même silhouette. Peut-être était-elle plus grande.

La grande-duchesse battit des mains. C'était, semblait-il, une jeune femme à l'aimable caractère.

— C'est parfait. Vous pouvez féliciter Feodor Alexandrovitch de ma part, Anna. Il a bien travaillé.

— Cette jeune fille ne sait pas encore de quoi il s'agit, Madame, murmura la princesse.

— C'est vrai, remarqua la grande-duchesse, un peu plus calme. J'oubliais. Bon. Je vais le lui expliquer. Laissez-nous, Anna Michaelovna.

— Mais, Madame...

— J'ai dit, laissez-nous !

Elle frappa du pied, mécontente, Anna Michaelovna quitta la pièce de fort mauvaise grâce. La grande-duchesse s'assit et fit signe à Jane de l'imiter.

— Ces vieilles femmes sont fatigantes ! Mais il faut bien les supporter. Anna Michaelovna vaut mieux que la plupart. À présent, mademoiselle... Ah ! oui, Jane Cleveland. J'aime ce nom. Vous aussi, vous m'êtes sympathique. Je vais vous expliquer. Ce ne sera pas long. Vous connaissez l'histoire d'Ostrova ? Ma famille est pratiquement anéantie, massacrée par les communistes. Je suis la dernière descendante de la lignée. Comme femme, je ne puis prétendre au trône. On devrait donc me laisser en paix. Mais non ! Où que j'aille, on tente de m'assassiner. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Ces brutes imbibées de vodka n'ont aucun sens des proportions.

— En effet, dit Jane pour marquer son intérêt.

— Je passe le plus clair de mes jours dans des endroits discrets où je puis prendre des précautions. Mais, de temps à autre, il me faut participer à des cérémonies publiques. Pendant mon séjour ici, par exemple, j'aurai à assumer des fonctions semi-officielles. À Paris aussi, à mon retour. J'ai une propriété en Hongrie... Donc... je ne devrais pas vous dire cela mais votre

visage me plaît... Enfin, bref, il est très important que l'on ne m'assassine pas durant les quinze jours qui viennent.

— Mais la police...

— La police ? Oh ! oui, elle est très habile, je crois. Nous aussi, nous avons nos espions. Je puis être prévenue au moment de l'attentat. Mais l'avertissement peut aussi arriver trop tard.

Elle haussa les épaules.

— Je commence à comprendre, dit Jane lentement. Vous voulez me voir prendre votre place ?

— À certaines occasions seulement, protesta la grande-duchesse. J'ai besoin de vous avoir sous la main. Peut-être me faudra-t-il utiliser vos services deux, trois ou quatre fois en quinze jours. Chaque fois à l'occasion d'une apparition officielle en public. Naturellement, il ne saurait en être question dans la vie privée.

— Évidemment.

— Vous ferez parfaitement l'affaire. Feodor Alexandrovitch a eu une bonne idée avec son annonce, n'est-ce pas ?

— Et si l'on m'assassine ?

— C'est un risque à courir, bien sûr. Mais, à en croire nos services de renseignements, on tentera de m'enlever simplement. Pour être honnête... il se peut qu'on jette une bombe.

— Je vois.

Elle essayait d'imiter les façons désinvoltes de Pauline. Elle aurait beaucoup voulu parler de la question d'argent, mais elle ne savait comment s'y prendre. La grande-duchesse la tira d'embarras.

— Vous serez payée, naturellement. Je ne me souviens pas de la somme suggérée par Feodor Alexandrovitch.

— Le colonel Kranin a parlé de deux mille livres.

— C'est cela. Je me le rappelle, à présent. C'est suffisant, j'espère ? Préférez-vous trois mille ?

— Oui, si cela ne fait pas de différence pour vous.

— Vous avez le sens du commerce, remarqua Pauline aimablement. J'aimerais être comme vous. Je ne comprends rien à l'argent. Quand j'en veux, j'en ai, c'est tout.

Simple mais admirable tournure d'esprit.

— ... Et comme vous le dites, il y a du danger. Vous ne pensez pas, j'espère, que je vous laisse ma place par lâcheté ? Pour Ostrova, je dois me marier et avoir au moins deux fils, c'est très important. Ce qui pourra m'arriver après ne compte pas.

— Je comprends.

— Et vous acceptez ?

— Oui, répondit la jeune fille, résolue.

Pauline frappa plusieurs fois dans ses mains. La princesse Poporensky apparut aussitôt.

— Je l'ai mise au courant, Anna. Elle fera ce que nous voulons et recevra trois mille livres. Dites à Feodor d'en prendre note. Elle me ressemble beaucoup, n'est-ce pas, en plus jolie ?

La princesse sortit de la pièce et reparut en compagnie du comte Streptitch.

— Nous avons tout arrangé, Feodor Alexandrovitch.

Il s'inclina.

— Saura-t-elle tenir son rôle, je me le demande ? dit-il en regardant Jane.

— Vous allez voir. Vous permettez, madame ?

La grande-duchesse acquiesça avec empressement.

Jane se leva.

— Mais c'est merveilleux, Anna. Jamais je n'aurais cru que vous réussiriez aussi bien. Venez, mettons-nous côte à côte.

Et comme Pauline l'avait fait, tout à l'heure, elle entraîna celle-ci devant la glace.

— ... Vous voyez ! La ressemblance est parfaite !

Paroles, manières, gestes tout était imité avec art. La princesse hocha la tête et émit un grognement de satisfaction.

— C'est très bien, dit-elle. Cela pourrait tromper pas mal de gens. Vous êtes très habile. Je serais incapable de copier quelqu'un même pour sauver ma vie. Anna s'occupera des détails avec vous. Emmenez-la dans ma chambre, Anna, et essayez-lui quelques-unes de mes robes.

Elle les congédia gentiment d'un geste et la princesse Poporensky entraîna Jane.

— Voici ce que Son Altesse portera pour inaugurer la vente de charité, expliqua la grosse dame en montrant une audacieuse création noire et blanche. Cette fête aura lieu dans trois jours.

Peut-être vous faudra-t-il la remplacer ? Nous ne savons pas encore.

Sur la prière d'Anna, Jane ôta ses vêtements et essaya la robe. Elle lui allait parfaitement.

— C'est fort bien. Un peu long peut-être. Son Altesse est plus grande que vous.

— Le remède est simple. La grande-duchesse ne porte pas de talons. Je puis mettre le même genre de chaussures qu'elle, mais avec un talon.

Anna Michaelovna lui montra les escarpins que Pauline avait l'habitude de porter avec cette toilette. Jane les étudia pour pouvoir en acheter de semblables.

— Pour bien faire, il vous faudrait avoir une robe de nuance et d'étoffe différente de celle de la grande-duchesse, dit Anna. Si vous devez prendre sa place à un moment donné, la substitution sera moins apparente.

Jane réfléchit une minute.

— Que diriez-vous du jersey rouge ? Et peut-être des lunettes sans monture... Cela modifie beaucoup l'aspect du visage.

Ces deux suggestions furent approuvées.

Jane quitta l'hôtel avec cent livres dans son sac, des instructions relatives à ses différents achats et ordre de prendre une chambre à l'hôtel *Blitz*, sous le nom de Miss Montresor, de New York.

Le surlendemain, elle reçut la visite du comte Streptitch.

— Quelle transformation ! dit-il en s'inclinant.

Jane lui fit une petite révérence ironique. Ses nouveaux vêtements et sa vie luxueuse lui plaisaient beaucoup.

— Tout cela, c'est très beau, dit-elle en soupirant. Mais votre visite, je pense, signifie que le moment est venu pour moi de me mettre au travail.

— C'est exact. Nous avons reçu des renseignements. On tentera probablement d'enlever Son Altesse à son retour de la vente de charité. Celle-ci a lieu, vous le savez, à Orion House, à une dizaine de kilomètres de Londres. Son Altesse sera forcée de paraître car la comtesse d'Anchester, qui parraine la fête, la connaît personnellement. Mais, pour la suite, j'ai pensé à ceci.

Jane l'écoula avec attention, posa quelques questions et, finalement, déclara avoir parfaitement compris le rôle qu'elle aurait à jouer.

Le lendemain, le soleil brilla de tous ses feux. Comme on ne saurait compter sur la clémence du temps, en Angleterre, la vente de charité eut lieu dans deux salons de l'Orion House, propriété depuis cinq cents ans des comtes d'Anchester. Les lots étaient variés et souvent somptueux. Cent femmes de la haute société avaient eu la charmante idée de donner chacune une perle de leur propre collier. Elles devaient être mises aux enchères. On comptait aussi des attractions de toutes sortes.

Jane arriva de bonne heure. Elle portait une robe rouge et un petit chapeau de même couleur, des chaussures en lézard à hauts talons.

L'apparition de la grande-duchesse Pauline fit sensation. Une petite fille lui offrit des roses. Elle fit un discours charmant et bref. Le comte Streptitch et la princesse Poporensky l'accompagnaient.

Elle avait mis la robe blanche et noire que Jane avait vue et une petite cloche noire ornée d'une aigrette blanche retombant sur la voilette qui lui couvrait à demi le visage. Jane ne put s'empêcher de sourire.

La grande-duchesse visita les étalages divers, procéda à quelques achats, sans se départir de sa grâce. Puis elle se prépara à prendre congé.

Jane entra alors en scène. Elle aborda la princesse Poporensky, la priant de la présenter à la grande-duchesse.

— Oh ! mais parfaitement ! dit Pauline d'une voix claire. Miss Montresor ? Je me souviens de ce nom. C'est une journaliste américaine, je crois. Elle a beaucoup aidé notre cause. Je serais heureuse de lui accorder une interview. Y a-t-il un endroit où l'on ne nous dérangera pas ?

On s'empressa de mettre une pièce à la disposition de la grande-duchesse. Le comte Streptitch fut chargé d'y conduire Miss Montresor. Sa mission accomplie, il se retira et les deux jeunes filles échangèrent leurs vêtements avec l'aide de la princesse.

Trois minutes plus tard, la grande-duchesse reparaisait, son bouquet de roses à la hauteur de son visage.

Elle adressa, en français, quelques mots d'adieu à Lady Anchester et gagna sa voiture qui l'attendait. La princesse Poporensky monta à côté d'elle et l'auto démarra.

— Et voilà, dit Jane. Je me demande comment Miss Montresor pourra sortir.

— Personne ne fera attention à elle.

— C'est vrai. J'ai bien tenu mon rôle, n'est-ce pas ?

— Avec beaucoup de finesse, oui.

— Pourquoi le comte n'est-il pas avec nous ?

— Il a été forcé de rester. Il faut veiller sur Son Altesse.

— J'espère que l'on ne jettera pas de bombe. Tiens, pourquoi quitte-t-on la grand-route ?

Dans un crissement de pneus malmenés, la voiture s'engageait sur un chemin de traverse.

Jane protesta auprès du chauffeur qui se contenta de rire et d'accélérer.

— Vos espions avaient raison, dit-elle. Enfin, plus longtemps nous tiendrons, mieux cela vaudra pour la grande-duchesse. Laissons-lui le temps de regagner Londres.

La perspective du danger ravissait la jeune fille. L'idée d'une bombe ne l'avait nullement enthousiasmée mais ce genre d'aventure plaisait à son esprit sportif.

Brusquement, la voiture s'arrêta. Un homme sauta sur le marchepied. Il tenait un revolver à la main.

— Haut les mains !

La princesse obéit, docile, mais Jane se contenta de le regarder avec dédain.

— Demandez-lui la signification de cet outrage, dit-elle en français à sa compagne.

Mais le bandit ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche et la noya sous un flot de paroles dans une langue étrangère.

Ne comprenant pas un mot, Jane haussa les épaules. Le chauffeur avait rejoint l'autre homme.

— Votre Grandeur consentirait-elle à descendre ? dit-il avec un sourire sardonique.

Jane sortit de la voiture, son bouquet à hauteur du visage. La princesse la suivit.

— Votre Grandeur veut-elle venir par ici ?

Sans relever les façons insolentes du chauffeur, Jane se dirigea vers une maison basse située à une centaine de mètres de l'endroit où la voiture s'était arrêtée.

L'homme armé suivait de près les deux femmes. Ils gravirent un perron et on les fit pénétrer dans une pièce meublée en tout et pour tout d'une table et de deux chaises. L'homme au pistolet claqua la porte et la ferma à clef.

Jane jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— Évidemment, je pourrais sauter, mais je n'irais pas bien loin. Le mieux est d'attendre, pour le moment. Je me demande si on nous apportera quelque chose à manger ?

Sa curiosité fut satisfaite une demi-heure plus tard.

On posa devant elle un grand bol de soupe fumante et deux morceaux de pain sec.

— Les aristocrates n'ont pas droit au luxe, à ce qu'il paraît, dit-elle quand la porte fut refermée. Laquelle de nous deux commence ? Vous ou moi ?

La princesse Poporensky parut horrifiée.

— Comment pourrais-je manger ? Qui sait quel danger affronte ma maîtresse à l'heure actuelle ?

— Elle se porte très bien, répliqua Jane. Mon sort me préoccupe davantage. Ces gens ne seront pas du tout satisfaits quand ils s'apercevront de leur erreur. Ce sera peut-être très désagréable. Je joue le jeu le plus longtemps possible et je déguerpis à la première occasion.

La princesse ne répondit pas.

Jane, qui avait faim, mangea toute la soupe. Elle avait un drôle de goût, mais elle était chaude.

La princesse versait des larmes silencieuses. Jane qui se sentait la tête lourde, s'installa de son mieux sur sa chaise.

Puis elle s'endormit.

Elle s'éveilla en sursaut. Elle avait dû dormir très longtemps. Elle avait très mal à la tête.

Brusquement, elle fit une découverte qui la stupéfia.

Elle portait la robe de jersey rouge !

Elle se redressa, regarda autour d'elle. Elle se trouvait toujours dans la pièce de la maison abandonnée. Mais la princesse Poporensky avait disparu.

— Je n'ai pas rêvé, sans quoi je ne serais pas ici.

Un coup d'œil à l'extérieur révéla un autre détail d'importance. Quand elle avait perdu conscience, le soleil éclairait la fenêtre. À présent, la maison étendait son ombre sur le sentier.

— Cette bâtisse donne à l'ouest, se dit la jeune fille. Je me suis endormie dans l'après-midi. Maintenant, c'est le matin ; la soupe devait être droguée et puis... Oh ! je ne sais pas ! Tout cela est bien étrange.

Elle traversa la pièce, tourna la poignée de la porte. Celle-ci s'ouvrit. Elle entreprit de visiter la maison. Elle était vide et silencieuse.

Sa tête douloureuse entre ses mains, elle s'efforça de réfléchir. Puis elle remarqua un journal froissé jeté devant le seuil. Une énorme manchette lui sauta aux yeux.

Une femme-gangster américaine en Angleterre. La femme à la robe rouge. Sensationnel hold-up à la vente de charité d'Orion House.

Assise sur une marche, Jane lut l'article avec stupeur. Peu après le départ de la grande-duchesse Pauline, trois hommes et une jeune fille en robe rouge armés de revolvers avaient tenu la foule en respect. Ils s'étaient emparés des cent perles et avaient pris la fuite dans une auto de course. On n'avait pas encore retrouvé leurs traces. Comme le précisait une dépêche de dernière minute, *la femme-gangster en robe rouge* était descendue à l'hôtel *Blitz* sous le nom de Miss Montresor, de New York.

— Je suis dans le bain ! Je me doutais qu'il y avait un piège ! murmura Jane.

Soudain, un bruit étrange la fit sursauter. Une voix d'homme répétant toujours le même mot.

— Bon sang, de bon sang !

Cela exprimait tellement ses propres sentiments que Jane descendit les marches en courant. Un jeune homme couché par terre essayait de se relever. Jamais Jane n'avait vu un visage plus charmant. Il était couvert de taches de rousseur et plutôt railleur.

— ... Bon sang ! Ma tête, bon s...

Il s'interrompit à la vue de Jane.

— ... Je dois rêver, dit-il d'une voix faible.

— Je le croyais aussi, répondit Jane. Mais non ! Qu'est-il arrivé à votre tête ?

— Quelqu'un a cogné dessus. Heureusement, elle est dure.

Il réussit à s'asseoir et fit une grimace.

— ... Mon cerveau ne va pas tarder à fonctionner. Je suis toujours au même endroit, je le vois.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— C'est une longue histoire. Au fait, vous n'êtes pas la grande-duchesse Machin ?

— Non. Je m'appelle simplement Jane Cleveland.

— Simplement ! C'est une façon de parler, dit le jeune homme avec un regard admiratif.

Jane rougit.

— Je vais essayer de vous trouver un peu d'eau, dit-elle gênée.

— C'est la coutume, je crois. Mais je préférerais du whisky.

Malgré toutes ses recherches, Jane ne put en découvrir. Le jeune homme but une longue gorgée d'eau et déclara se sentir mieux.

— Dois-je vous conter mes aventures, ou préférez-vous raconter les vôtres ?

— Vous d'abord.

— Ce n'est pas grand-chose. J'ai remarqué l'arrivée de la grande-duchesse à la vente. Elle avait des chaussures plates et je l'ai vue repartir montée sur hauts talons. J'ai trouvé cela plutôt étrange. Je n'aime pas ce que je ne comprends pas. J'ai suivi la voiture sur ma moto et je vous ai vu entrer dans cette maison. Dix minutes plus tard environ, une voiture de course a fait son apparition. Trois hommes et une femme en rouge l'occupaient. La femme portait des chaussures plates. Ils sont entrés dans la maison. « Talons plats » est ressortie habillée en noir et blanc.

Elle a grimpé dans la première voiture, accompagnée d'une femme d'un certain âge et d'un grand type à la barbe blonde. Les autres se sont tirés dans l'auto de course. Je croyais la maison vide et je cherchais à passer par une fenêtre pour vous délivrer, quand quelqu'un m'a assommé par-derrière. C'est tout. À votre tour.

Jane lui fit le récit de ses exploits.

— C'est une chance inouïe que vous m'ayez suivie. Imaginez un peu dans quel pétrin je me trouverais, autrement ! La grande-duchesse aurait eu un parfait alibi. Elle a quitté la vente avant le hold-up et regagné Londres dans sa voiture. Qui aurait cru à mon histoire invraisemblable ?

— Personne, dit le jeune homme avec conviction.

Ils s'étaient tellement absorbés dans le récit de leurs aventures réciproques qu'ils n'avaient pas remarqué un homme de haute taille, appuyé au mur de la maison. Il leur fit un petit signe amical.

— Très intéressant, dit-il.

— Qui êtes-vous ? s'écria Jane.

— Détective-inspecteur Farell, dit-il doucement. Votre histoire m'a beaucoup plu. À part un détail ou deux, nous aurions pu avoir du mal à vous croire.

— Par exemple ?

— La véritable grande-duchesse, nous l'avons appris ce matin, s'est fait enlever par son chauffeur, à Paris.

— Oh !

— Et nous connaissons l'arrivée de l'Américaine en Angleterre. Nous nous attendions à une histoire de ce genre. Nous lui mettrons la main dessus très vite, je puis vous le promettre. Excusez-moi une minute, s'il vous plaît.

Il gravit le perron quatre à quatre et pénétra dans la maison.

— Eh bien, par exemple !

Jane se tourna vers le jeune homme.

— Vous êtes un bon observateur pour avoir remarqué les chaussures !

— C'est tout naturel. J'ai été élevé avec elles. Mon père est une sorte de roi du soulier. Il voudrait me voir prendre sa suite,

me marier et m'établir... pour le principe. Moi, je voulais être artiste... (Il poussa un profond soupir.)

— Comme je vous comprends.

— J'ai essayé pendant six ans, en vain. Je n'ai aucun talent. Je vais laisser tomber tout ça et rentrer à la maison, en enfant prodigue. Une bonne situation m'y attend.

— L'essentiel c'est d'avoir du travail. Pourriez-vous m'aider à trouver une place dans un magasin de chaussures ?

— J'ai mieux à vous offrir... si vous acceptez.

— Quoi ?

— Je vous le dirai plus tard. Hier encore, je n'avais jamais rencontré une jeune fille qui me plût vraiment.

— Hier ?

— À la vente. Je l'ai vue — Elle — L'unique !

Il regardait Jane de façon très éloquente.

— Ces delphiniums sont ravissants, dit-elle, les joues brûlantes.

— Ce sont des lupins, rectifia le jeune homme.

— Cela n'a aucune importance.

— Non, en effet, admit-il. Et il se rapprocha de Jane.

UN DIMANCHE FRUCTUEUX

— Vraiment, c'est merveilleux ! dit Dorothy Pratt pour la quatrième fois. Je donnerais cher pour que la vieille toupie me voie. Elle et ses « Jane » !

La « vieille toupie » si gracieusement évoquée était la maîtresse de Miss Pratt. Elle avait des idées très arrêtées concernant les prénoms convenant aux femmes de chambre et avait débaptisé Dorothy en faveur de « Jane ».

Le compagnon de Miss Pratt ne répondit pas immédiatement, pour une excellente raison : quand on a fait l'acquisition d'un bébé « Austin » d'occasion – pour vingt livres – qu'on la sort pour la seconde fois seulement, on consacre évidemment toute son attention à utiliser pieds et mains au moment requis.

— Euh... Ah !... Edward Palgrove négociait un virage dans un terrible grincement.

— Tu n'es pas trop bavard, remarqua Dorothy déçue.

La bordée d'injures lancée par un chauffeur d'autobus dispensa Palgrove de répondre.

— Quelle grossièreté ! dit Miss Pratt en avançant le menton.

— Je voudrais le voir avec un frein comme celui-là ! répondit son soupirant, amer.

— Il ne marche pas ?

— On peut toujours appuyer dessus ! Autant chanter !

— Oh ! Ted, on ne peut pas espérer tout avoir pour vingt livres. C'est une vraie voiture. C'est dimanche et nous allons à la campagne comme tout le monde.

Une nouvelle série de grincements et de craquements.

— Ah ! dit Ted, rouge de joie, ça va mieux !

— Tu conduis merveilleusement, dit-elle avec un soupir d'admiration.

Enhardi, Palgrove tenta une pointe de vitesse dans la traversée de Hammersmith Broadway et fut sévèrement rappelé à l'ordre par un agent.

— Ça, par exemple, dit Dorothy alors qu'ils roulaient de façon plus raisonnable vers Hammersmith Bridge. La police ne s'améliore pas ! Il n'aurait pas pu être poli, celui-là ?

— De toute façon, je ne voulais pas passer par ici, dit Edward, morose. J'avais décidé de rejoindre Great West Road pour pouvoir appuyer sur le champignon.

— Et recevoir une contredanse ! C'est ce qui est arrivé à monsieur, l'autre jour. Cinq livres, plus les frais.

— Les flics ne sont pas si moches, après tout, reconnut Edward, généreux. Ils pincent les riches aussi. Pas de faveur. Ça me rend malade de penser à ces vernis qui peuvent acheter une paire de Rolls Royce, sans remuer un cil. Il n'y a pas de raison. J'ai autant de valeur qu'eux.

— Et les bijoux, soupira Dorothy. Ces magasins, dans Bond Street ! Des diamants, des perles ! Et moi, avec mon collier de Prisunic !

Elle s'étendit avec une joie morbide sur ce sujet et Edward put se consacrer à sa direction.

Ils réussirent à traverser Richmond sans incident. Son altercation avec l'agent l'avait beaucoup abattu. Choisisant la ligne de moindre résistance, il collait aveuglément à la voiture qui le précédait quand venait un croisement.

Il se retrouva de la sorte sur une route de campagne, ombragée, conçue, semblait-il, pour les automobilistes inexpérimentés.

— Je ne me suis pas mal débrouillé, hein ? constata le jeune homme, sans vergogne.

— Oh ! ça, remarquablement, admit Dorothy. Tiens, un homme qui vend des fruits.

Dans un croisement, sur l'accotement, une petite table surmontée d'un calicot : *Mangez davantage de fruits*, supportait plusieurs corbeilles.

— Combien ? s'enquit Edward avec crainte, après avoir écrasé la pédale du frein et obtenu le résultat désiré.

— De jolies fraises ? s'informa le préposé à l'étalage.

Il était presque repoussant et il avait le regard fuyant.

— ... Tout ce qu'il faut pour la jeune dame. Tout frais cueillis. Des cerises aussi. Des fruits du pays. Un panier de cerises pour la petite dame ?

— Elles ont l'air belles, dit Dorothy.

— Des beautés, dit l'homme d'une voix rauque. Ça vous portera bonheur, ma petite dame.

Puis il condescendit à répondre à Edward.

— ... Deux shillings, monsieur, et c'est donné. Vous serez de mon avis quand vous aurez vu ce qu'il y a dans le panier.

— Elles sont vraiment belles, répéta Dorothy.

Edward soupira et donna les deux shillings. Des chiffres se bousculaient dans sa tête. Le thé, un peu plus tard, l'essence... cette promenade du dimanche ne lui semblait pas « donnée ». C'est toujours la même chose, quand on sort une fille. Elle désire tout ce qu'elle voit !

— Merci, monsieur, dit l'homme à la mine patibulaire. Croyez-moi, vous en aurez plus que pour votre argent.

Edward enfonça l'accélérateur et la petite Austin bondit sur le marchand comme un bouledogue furieux.

— Excusez-moi, dit Edward, j'avais oublié qu'elle était en prise.

— Tu devrais faire attention, mon chéri, remarqua Dorothy. Tu aurais pu le blesser.

Edward ne répondit pas. Cinq cents mètres plus loin, ils découvrirent un endroit idéal au bord d'une rivière. La voiture arrêtée le long du talus, les deux jeunes gens s'assirent sur l'herbe et mangèrent leurs cerises. Quelqu'un avait abandonné un journal par terre.

Edward s'allongea sur le dos et rabattit son chapeau sur ses yeux.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda-t-il.

Dorothy ramassa le journal et lut les manchettes :

L'épouse malheureuse. Histoire extraordinaire. Vingt personnes noyées la semaine dernière. La mort de l'aviateur. Vol sensationnel. On a dérobé un collier de rubis d'une valeur de cinquante mille livres.

— Oh ! Ted ! Cinquante mille livres, tu te rends compte ? Le collier composé de vingt et une pierres serties de platine avait été envoyé par la poste de Paris. À l'arrivée, le paquet ne contenait que des cailloux.

— Volé au départ, dit Edward. Le service des postes me paraît bien mal fait en France.

— Oh ! j'aimerais bien voir un collier comme celui-là.

Brillant comme du sang – du sang de pigeon, dit le journal. Je me demande l'effet que cela me ferait d'avoir un machin comme ça autour du cou.

— Il y a peu de chances pour que ça t'arrive, dit Edward.

Dorothy avança le menton.

— Et pourquoi ? J'aimerais bien savoir. On voit des choses plus surprenantes. Je peux faire du cinéma.

— Les jeunes filles qui se respectent ne se font pas remarquer.

Dorothy ouvrit la bouche pour répliquer, réfléchit un instant et murmura.

— Passe-moi les cerises.

« ... J'en ai mangé plus que toi. Je vais faire deux parts avec le reste. Oh !... qu'y a-t-il dans le fond de ce panier ?

Tout en parlant, elle en avait retiré une longue chaîne de pierres rouges et brillantes qu'ils regardèrent avec stupéfaction.

— Dans le panier ? dit enfin Edward.

Dorothy fit un signe de tête.

— Tout au fond... sous les fruits.

— Comment est-ce arrivé là ?

— Aucune idée. C'est bizarre, Ted, juste après avoir lu le journal... le vol des rubis.

Edward rit.

— Crois-tu tenir cinquante mille livres entre les doigts ?

— J'ai simplement dit que c'était étrange. Des rubis montés sur platine. C'est une sorte de truc argenté... comme ça. Regarde si ça brille, ce que c'est joli ! Je me demande combien il y en a.

Elle les compta.

— ... Ted, il y en a vingt et un exactement.

— Non !

— Oui. Comme dans le journal. Oh ! Ted, crois-tu...

— Impossible, répondit Edward sans conviction. On peut essayer de se rendre compte... en grattant du verre...

— On le fait avec les diamants... Mais, sais-tu, Ted, il avait une drôle de tête, ce type... l'homme aux fruits... une sale tête, vraiment. Et sa plaisanterie : « Vous en aurez plus que pour votre argent. »

— Oui, mais réfléchis, Dorothy. Pourquoi nous aurait-il passé cinquante mille livres, comme ça ?

Miss Pratt secoua la tête, découragée.

— Évidemment, c'est incompréhensible. À moins qu'il ait eu la police aux trousses.

— La police ?

Edward avait pâli.

— Oui. On le dit dans le journal... ils sont sur une piste.

Edward frémit.

— Ça ne me plaît pas. Et si l'on *nous* a remarqués ?

Dorothy le regarda, l'œil agrandi, la bouche ouverte.

— Mais, nous n'avons rien fait, Ted. On l'a trouvé dans le panier.

— Tu te vois raconter ça ? C'est invraisemblable !

— Oui, avoua la jeune fille. Oh ! Ted, crois-tu que ce soit *lui* ? On dirait un conte de fées !

— Cela ne me fait pas cet effet-là. Cela me rappelle davantage une histoire dont le héros, injustement soupçonné, va passer quinze ans à Dartmoor.

Mais Dorothy n'écoutait plus. Elle avait attaché le collier à son cou et jugeait de l'effet dans le miroir de son poudrier.

— Une duchesse n'aurait pas mieux, murmura-t-elle extasiée.

— C'est ridicule ! protesta Edward avec force. C'est de l'imitation. Le contraire est *impossible* !

— Oui, chéri, répondit Dorothy, absorbée par son image. C'est très vraisemblable.

— Autrement, ce serait une... une trop grande coïncidence.

— Du sang de pigeon, murmura Dorothy.

— C'est absurde ! Absolument absurde, Dorothy, m'écoutes-tu, oui ou non ?

Dorothy abaissa son miroir et se tourna vers le jeune homme, une main sur le collier.

— Comment me trouves-tu ? dit-elle.

Edward la regarda, oubliant ses ennuis d'un seul coup. Jamais il ne l'avait vue ainsi. Elle irradiait la beauté, le triomphe. L'idée qu'elle avait au cou des bijoux d'une valeur de cinquante mille livres avait fait une nouvelle femme de Dorothy Pratt.

— Tu es... tu es épatante, dit Edward humblement.

Dorothy rit, d'un rire nouveau lui aussi.

— Écoute-moi, dit le jeune homme. Il faut faire quelque chose. Aller les porter au commissariat de police, par exemple.

— C'est ridicule. On ne nous croirait pas, tu viens de me le dire. On t'enverra sans doute en prison pour vol.

— Mais... mais quoi faire ?

— Les garder, répliqua la nouvelle Dorothy Pratt.

Edward la regarda, stupéfait.

— Tu es folle !

— On les a trouvés, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas forcés de savoir qu'ils ont de la valeur. On les garde et je les porte.

— Et la police te pincera.

Dorothy considéra la question.

— Très bien, dit-elle. Alors, vends-les. Tu pourras t'acheter une Rolls Royce, deux si tu le veux et moi un diadème de diamant et quelques bagues.

Edward paraissait de plus en plus étonné. Dorothy s'impatia.

— ... C'est une occasion splendide qui s'offre à toi... prends-la. Nous n'avons pas volé ce collier... Je n'aurais pas marché. Il nous est tombé du ciel et nous n'aurons jamais sans doute une autre chance d'entrer en possession de tout ce que nous désirons. Manquerais-tu de cran, par hasard ?

— Le vendre, dis-tu ? Ce n'est pas si simple, n'importe quel bijoutier voudra savoir d'où je le tiens.

— Qui te parle d'un bijoutier ? N'as-tu jamais lu de roman policier ? Tu le portes à un receleur, naturellement.

— Mais je n'en connais pas ! J'ai été bien élevé, moi !

— C'est un tort. Les hommes dignes de ce nom doivent tout connaître.

Il la regarda avec attention. Elle était calme, déterminée.

— Jamais je n'aurais cru cela de toi, dit-il faiblement.

Il y eut un silence. Puis Dorothy sauta sur ses pieds.

— Bon. Il est temps de rentrer.

— Avec ce truc autour de ton cou ?

La jeune fille détacha le collier, lui accorda un long regard admiratif et le glissa dans son sac.

— Allez, dit Edward, donne-le moi.

— Non.

— Oui. Je suis honnête, moi, ma petite.

— Qui t'empêche de le rester ? Rien ne te force à t'occuper de cette histoire.

— Oh ! ça va ! Je trouverai un receleur. Comme tu le dis, c'est notre seule chance. Après tout, on l'a acheté... deux shillings. C'est ce que font des tas de gens, tous les jours, chez les antiquaires. Et ils en sont fiers.

— C'est exactement ça ! Edward, tu es formidable !

Elle lui tendit le collier. Il le mit dans sa poche. Il se sentait gonflé à bloc, exalté, un vrai dur ! Ils étaient tous les deux beaucoup trop énervés pour songer au thé. Ils regagnèrent Londres en silence. À un croisement, un agent s'approcha de leur voiture et le cœur d'Edward se serra. Mais ils rentrèrent chez eux sans encombre.

— On va voir à régler cette affaire, dit Palgrove en prenant congé de Dorothy. Cinquante mille livres, ça vaut le coup !

Cette nuit-là, Dartmoor et ses geôliers lui apparurent en rêve. Il se leva à l'aube, pâle et tremblant. Il lui fallait trouver un receleur, mais comment ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Son travail de bureau se ressentit de son état d'esprit et il dut essuyer deux observations très désagréables.

Où trouve-t-on un receleur ? À Whitechapel ou à Stepney ?

Après le déjeuner, Dorothy lui téléphona, la voix noyée de larmes.

— C'est toi, Ted ? Madame peut arriver d'une minute à l'autre. Il faudra que je raccroche. Ted, tu n'as rien fait, dis ?

Edward le reconnut.

— ... Écoute-moi, Ted. Ne fais rien. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'était affreux. Je n'ai pas cessé de penser à ce qu'on dit dans la Bible : « Tu ne voleras point. » Je devais être folle, hier... vraiment. Ted, ne fais rien, promets-le-moi !

Mr. Edward Palgrove ressentit-il une douce impression de soulagement ? Ce fut bien possible... Mais inutile de compter sur lui pour l'admettre.

— Quand j'ai dit que je ferai une chose, je la fais, répliqua-t-il d'une voix de surhomme.

— Oh ! Ted, mon chéri ! Il ne faut pas. Oh ! mon Dieu, la voilà ! Écoute-moi, Ted. Elle dîne en ville, ce soir. Ne fais rien avant de m'avoir vue. À huit heures au coin de la rue. (Sa voix se mua soudain en un murmure angélique.) Oui, Madame, c'était une erreur. On demandait Bloomsbury 0243.

En sortant du bureau à six heures, Edward remarqua une large manchette étalée sur la plupart des journaux.

Du nouveau dans le vol des rubis.

Il s'empressa d'acheter une feuille et, en sécurité dans l'intimité du métro, la déplia.

Un sifflement de stupeur lui échappa.

— Eh bien... Je...

Puis un article voisin retint son attention, il le lut avec soin et laissa retomber le journal.

À huit heures précises, il attendait au lieu du rendez-vous. Dorothy, pâle mais charmante, le rejoignit, hors d'haleine.

— Ted, tu n'as rien fait ?

— Non. (Il sortit le collier de sa poche.) Tiens, tu peux le mettre.

— Mais, Ted...

— La police a retrouvé les rubis... et le type qui les avait barbotés. Maintenant, lis ça.

Il lui mit sous le nez l'article qu'il avait remarqué. Dorothy lut :

NOUVEAU TRUC PUBLICITAIRE

Les Alls English Five penny Fair, qui ont l'intention de concurrencer sérieusement les fameux Woolworth, ont adopté une forme ingénieuse et nouvelle de publicité. Hier, on a vendu des paniers de fruits et on en vendra d'autres, chaque dimanche. Un panier sur cinquante contiendra un collier en

pierres d'imitation de différentes couleurs. Ces colliers ont une grande valeur marchande. Ils ont déjà provoqué beaucoup d'intérêt et de plaisir, hier. Nul doute que « Manger davantage de fruits » connaisse un grand succès, dimanche prochain. Nous félicitons les Five penny Fair pour leur idée et leur souhaitons bonne chance.

— Eh bien... dit Dorothy. (Elle garda le silence un instant puis ajouta :) Eh bien !

— Oui, approuva Edward. Cela me fait la même impression. Un passant lui glissa un papier entre les doigts.

— Tenez, dit-il.

Une femme vertueuse vaut mieux que des rubis.

— Vlan ! fit Edward. Ça te plaît, j'espère ?

— Je ne sais pas, répondit Dorothy. Je n'ai pas tellement envie d'avoir *l'air* d'être une femme vertueuse.

— Tu ne l'as pas ! C'est pour cela que cet homme m'a donné ce papier. Avec ces rubis à ton cou, on ne peut pas se faire d'illusion.

Dorothy rit.

— Ted, tu es un amour. Viens, allons au cinéma.

L'AVENTURE DE Mr EASTWOOD

Mr. Eastwood regarda le plafond. Puis il abaissa ses yeux vers le sol. De là, son regard remonta lentement vers le mur de droite et retomba sur la machine à écrire. La feuille qui y était glissée ne comportait qu'une ligne. Un titre écrit en majuscules.

LE MYSTÈRE DU DEUXIÈME CONCOMBRE

Anthony Eastwood en était sûr, le lecteur serait aussitôt intrigué. De quoi peut-il s'agir ? se dirait-il. « Un *concombre* ? Deux concombres ? Je dois lire ça. » Et il serait enthousiasmé, charmé. Quelle aisance déployée par le roi du roman policier ! Quel intérêt suscité aussitôt par ce modeste légume !

Tout cela, c'était très beau. Anthony Eastwood savait mieux que personne ce qu'était un roman. À son avis, toute œuvre comporte deux données essentielles : un titre et une intrigue, le reste n'est que routine. Parfois, le titre fournit l'intrigue et, dès lors, tout est facile. Mais, en l'occurrence, le titre ornait le haut de la première page sans que se profilât l'ombre d'une intrigue.

Anthony Eastwood chercha de nouveau l'inspiration au plafond, sur le parquet, sur le papier des murs, en vain. Rien de vint.

— J'appellerai mon héroïne Sonia, dit Anthony pour mieux se mettre en train. Sonia, ou peut-être Dolorès ; son teint sera de la pâleur de l'ivoire, ses yeux auront la profondeur insondable des grands lacs. Le héros s'appellera George, ou John, un prénom bref, typiquement anglais. Quant au jardinier — il en faudra un pour s'occuper de ce sale concombre — il sera écossais et très inquiet au sujet des premières gelées.

Cette méthode, qui réussissait parfois, ne donnait rien, ce jour-là. Anthony voyait très bien Sonia, George et le jardinier,

mais ceux-ci ne manifestaient aucune disposition à entrer en action.

« Évidemment, je pourrais prendre une banane, songeait Anthony morose, ou une laitue, ou encore un chou de Bruxelles... Tiens, tiens, un chou de Bruxelles... un sinistre baron belge. »

Un instant, une lueur parut éclairer les ténèbres, puis elle mourut d'elle-même. Le baron belge refusa de se matérialiser et Anthony se souvint brusquement que concombre et premières gelées était incompatibles. Les remarques humoristiques du jardinier écossais n'avaient plus de raison d'être.

— Et puis zut ! dit Eastwood.

Il abandonna sa table, saisit le *Daily Mail*. Peut-être avait-on assassiné quelqu'un de façon propre à fouetter l'imagination d'un auteur en peine d'inspiration ? Mais les nouvelles étaient consacrées à la politique intérieure et étrangère. Dégouté, Eastwood laissa retomber le journal. Il prit un volume qu'il ouvrit. Les yeux fermés, il promena son doigt sur un feuillet et l'arrêta au hasard. Le destin avait choisi le mot « mouton ».

Aussitôt, parée de couleurs brillantes, toute une histoire se déroula devant les yeux du romancier. Une jolie fille, l'esprit un peu dérangé par la mort de son amoureux tué à la guerre, garde des moutons dans les monts d'Écosse – elle revoit le fiancé mort – les moutons au clair de lune, la jeune fille morte étendue dans la neige et *les marques de pas de deux personnes...*

C'était une très belle histoire. Anthony l'abandonna avec un soupir. Son éditeur ne voulait pas entendre parler de ce genre de récit, si beau fût-il. Ceux qu'il réclamait (il les payait même fort honorablement) devaient parler de femmes aux cheveux sombres, poignardées en plein cœur, de jeune héros injustement soupçonné et du coup de théâtre provoqué par la découverte du vrai coupable – celui auquel personne n'aurait songé – grâce à des faits parfaitement inattendus. Bref, « le mystère du deuxième concombre ».

— Et il y a une chance sur dix pour qu'il change mon titre et le remplace par une idiotie du genre *Tuer c'est sale*, sans même me demander mon avis ! Oh ! au diable ce téléphone !

Il décrocha d'un geste rageur. Deux fois en une heure, l'aigre sonnerie de l'appareil l'avait déjà dérangé. La première par erreur, la seconde pour une invitation à dîner venant d'une femme du monde un peu folle. Il la détestait cordialement mais avait dû s'avouer vaincu.

— Allô ! grogna-t-il.

— C'est vous, mon amour ? demanda une voix douce, mélodieuse, avec une nuance d'accent étranger.

— Euh... je ne sais pas, répondit Eastwood prudent. Qui parle ?

— C'est moi, Carmen. Écoutez-moi, mon amour. On me poursuit ! Je suis en danger... venez vite ! C'est une question de vie ou de mort.

— Je vous demande pardon, dit Eastwood. Vous faites erreur, je crois...

— *Madre de Dios !* Les voilà ! S'ils me surprennent, ils me tueront ! Ne m'abandonnez pas. Venez sans perdre un instant. Ma vie en dépend. Vous savez, 320, Kirk Street. Le mot de passe est *concombre*... chut...

Il entendit le léger déclic de l'appareil à l'autre bout.

— Je veux bien être pendu, dit Eastwood extrêmement surpris.

Il prit son pot à tabac et bourra sa pipe avec soin.

— ... Ce devait être une manifestation de mon subconscient. Elle ne peut pas avoir *dit* concombre. C'est par trop extraordinaire. L'a-t-elle dit ou non ?

Il arpentait la pièce, irrésolu.

— ... 320, Kirk Street. Je me demande ce que cela signifie ? Elle attend quelqu'un d'autre. 320, Kirk Street. Le mot de passe est *concombre*. Oh ! impossible, absurde, mon cerveau me joue des tours.

Il lança un regard venimeux à la machine à écrire.

— À quoi es-tu bonne, toi ? Veux-tu me le dire ? Je t'ai regardée toute la matinée. Et pour quel résultat ? Un auteur doit trouver ses sujets dans la vie... la vie, entends-tu ? Je sors pour en trouver un.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, accorda un coup d'œil affectueux à sa précieuse collection d'émaux et quitta son appartement.

Kirk Street est presque uniquement consacrée aux boutiques d'antiquaires et de brocanteurs.

Le numéro 320 était spécialisé dans la vente de verrerie ancienne. Le magasin en était garni à profusion et Anthony avança avec précaution entre les deux rangs serrés de verres à vin et sous un régiment de lustres aux breloques tintantes. Une très vieille femme trônait à la caisse. Elle avait une moustache que lui auraient envié bien des jeunes gens, et des façons brusques.

Elle examina Anthony et dit d'une voix rogue :

— Alors ?

Anthony perdait assez vite contenance. Il s'empessa de s'informer du prix des verres à vin du Rhin.

— Quarante-cinq shillings les six.

— Ah ! oui. Ils me semblent jolis. Et ceci, combien ?

— Une merveille, du vieux Waterford. Je vous laisse la paire pour dix-huit guinées.

Une minute encore et, hypnotisé par les yeux terribles de la vieille femme, il achèterait n'importe quoi, il s'en rendait compte. Et cependant, il ne pouvait se décider à quitter la boutique.

— Et cela ? demanda-t-il en indiquant le chandelier.

— Trente-cinq guinées.

— Aïe ! dit-il. Je ne puis me permettre cette fantaisie.

— Que désirez-vous ? Un cadeau de mariage ?

— Exactement, avoua Eastwood saisissant le prétexte. Mais le choix est difficile.

— Mais non, dit la vieille femme qui se leva. Une jolie pièce de verrerie plaît à tout le monde. J'ai deux carafes, là... et un service à liqueur tout ce qu'il y a de bien. Juste ce qu'il faut pour une jeune mariée.

Pendant les dix minutes qui suivirent, Anthony souffrit le martyre. La vieille le tenait fermement en main. Elle soumit à son approbation tous les objets susceptibles de lui convenir.

Il sentait le désespoir le gagner.

— Très joli, remarquable, répétait-il. (Puis il se décida brusquement.) Avez-vous le téléphone, ici ?

— Non. Il y a une cabine dans le bureau de poste, en face. Que diriez-vous de ce gobelet... ou de ces coupes anciennes ?

N'étant pas une femme, Anthony ignorait tout de l'art de sortir d'un magasin sans rien acheter.

— Je vais prendre le service à liqueur, dit-il d'un air sombre.

C'était le moins cher et l'idée d'entrer en possession du chandelier le terrifiait. Il paya, l'amertume au cœur. Le courage lui revint quand la vieille femme fit son paquet. Elle le prendrait sans doute pour un déséquilibré. Et puis après ?

— Concombre, dit-il d'une voix nette.

La vieille s'arrêta brusquement dans son travail.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, dit-il très vite.

— Ah ! j'ai cru entendre *concombre*.

— C'est ce que j'ai dit, répliqua le jeune homme d'un air de défi.

— Alors, vous ne pouviez pas parler plus tôt ? Vous êtes là à me faire perdre mon temps. Par cette porte et en haut. Elle vous attend.

Anthony passa la porte indiquée et gravit quelques marches extrêmement sales. Au sommet de celles-ci, une autre porte s'entrouvrait sur un petit salon.

Une jeune fille, assise sur une chaise, fixait l'entrée avec anxiété.

Quelle fille ! Elle avait exactement cette pâleur de l'ivoire décrite tant de fois par Anthony. Et ses yeux ! Elle n'était pas anglaise, cela se voyait aussitôt. Elle irradiait un charme exotique que l'extrême simplicité de son costume ne parvenait pas à cacher.

Il s'arrêta sur le seuil, décontenancé. L'heure de l'explication semblait avoir sonné. Mais, avec un cri de joie, la jeune fille se jeta à son cou.

— Vous êtes venu ! Bénis soient tous les saints et la Sainte Vierge.

Anthony, ne perdant jamais les bonnes occasions, lui fit écho avec ferveur. Elle s'écarta enfin et le regarda avec une délicieuse timidité.

— ... Jamais je ne vous aurais reconnu, déclara-t-elle.

— Vraiment ?

— Non. Même vos yeux me semblent différents... et vous êtes dix fois plus séduisant que je l'aurais cru.

— À ce point ?

« Du calme, mon garçon, se dit Anthony. Du calme. Cette situation évolue de façon fort agréable, mais ne perds pas la tête. »

— Puis-je vous embrasser encore ?

— Bien sûr ! répondit le jeune homme avec chaleur. Autant que vous le voudrez.

Ce fut un moment charmant.

« J'espère que l'autre ne va pas apparaître. Elle est délicieuse, cette petite. »

Brusquement, la jeune fille se dégagea, l'œil assombri par la peur.

— On ne vous a pas suivi ?

— Seigneur, non !

— Oh ! ils sont astucieux ! Vous ne les connaissez pas aussi bien que moi. Boris est un ennemi.

— J'aurai tôt fait de lui régler son compte.

— Vous êtes un lion ! Oui, un lion. Quant à eux, ce sont des canailles, tous, sans exception. Je *l'ai*. Ils me tueraient, s'ils le savaient. J'ai eu peur. Je ne savais pas quoi faire et j'ai pensé à vous... Chut, écoutez ?

Il y eut un bruit dans la boutique. Du geste, elle lui fit signe de ne pas bouger et gagna la porte, sur la pointe des pieds. Elle se retourna, très pâle, les yeux agrandis.

— *Madre de Dios !* C'est la police. Ils montent ! Vous avez un couteau, un revolver, quelque chose ?

— Vous ne désirez pas sérieusement, ma chère petite, me voir tuer un policier ?

— Mais vous êtes fou ! Fou ! Ils vont vous emmener et on vous pendra !

— Hein ! Quoi ?

Des pas sonnaient sur les marches.

— Les voilà, murmura la jeune fille. Niez tout. C'est le seul espoir.

— Ce ne sera pas difficile, dit Eastwood *sotto voce*.

L'instant d'après deux hommes pénétraient dans la pièce. Ils étaient en civil.

— Conrad Fleckman, je vous arrête pour le meurtre d'Anna Rosenberg, dit le plus petit des deux, un brun aux yeux gris. Tout ce que vous direz pourra être retenu par l'accusation. Voici mon mandat. Ne perdez pas de temps, cela vaudra mieux.

La jeune fille poussa un cri inarticulé. Anthony fit un pas en avant, un sourire un peu figé aux lèvres.

— Vous faites erreur, dit-il. Je m'appelle Anthony Eastwood.

Cette déclaration parut ne faire aucun effet sur les deux détectives.

— On verra cela plus tard, déclara l'un d'eux. En attendant, suivez-nous.

— Vous me permettrez, j'en suis sûr, de faire mes adieux à cette jeune dame ?

Avec une discrétion qui l'étonna, les deux policiers se tournèrent vers la porte. Anthony attira la jeune fille dans un angle de la pièce.

— Écoutez-moi, lui dit-il à voix basse. Je ne suis pas Conrad Fleckman. Vous vous êtes trompée de numéro quand vous m'avez appelé. Je m'appelle Anthony Eastwood. J'ai répondu à votre appel parce que... bref, je suis venu.

Elle le regarda, incrédule.

— Vous n'êtes pas Conrad Fleckman ?

— Non.

— Oh ! s'écria-t-elle avec un profond accent de détresse. Et moi qui vous ai embrassé !

— C'est parfait, répondit-il. Les premiers chrétiens en avaient fait une habitude. Excellente formule. Mais écoutez-moi, je vais m'arranger avec ces gens. J'aurai tôt fait de leur prouver mon identité. Dans l'intervalle, ils ne vous importuneront pas et vous pourrez prévenir votre précieux Conrad. Ensuite...

— Oui.

— Simplement ceci. Mon numéro de téléphone est Northwestern 1743. Assurez-vous qu'on ne vous en donne pas un autre.

Elle lui dédia un sourire enchanteur, à demi noyé de larmes.

— Je n'oublierai pas, oh non !

— C'est très bien. Au revoir. Au fait...

— Oui.

— Une fois de plus, ce ne serait pas terrible ?... Comme les premiers chrétiens...

Elle lui passa les bras autour du cou et posa ses lèvres sur les siennes.

— Je vous aime beaucoup, vraiment beaucoup. Vous vous en souviendrez, quoi qu'il advienne, n'est-ce pas ? dit-elle.

Anthony se libéra à contrecœur et s'approcha des policiers.

— Je suis prêt à vous suivre. Vous n'arrêtez pas cette jeune dame, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit le plus petit avec déférence.

« Ils sont bien, ces types du Yard », songea Anthony en les suivant dans l'étroit escalier.

La vieille avait disparu mais le jeune homme perçut le bruit d'une forte respiration derrière une porte et en conclut qu'elle se tenait là, à l'affût des événements.

Arrivé sur le trottoir, Anthony emplît ses poumons d'air frais et se tourna vers le plus petit des deux policiers.

— À présent, inspecteur... C'est votre grade, je pense ?

— Oui, monsieur. Inspecteur détective Verrall. Et voici le sergent Carter.

— Bien, inspecteur, le moment est venu de parler raison et d'écouter. Je ne suis pas Conrad je-ne-sais-plus-qui. Je m'appelle Anthony Eastwood et je suis écrivain. Si vous voulez m'accompagner chez moi, je serai en mesure de vous prouver mon identité.

Anthony avait parlé avec une assurance qui parut impressionner les policiers. Une expression de doute passa sur le visage de Verrall.

Carter, cependant, fut plus dur à convaincre.

— C'est possible, dit-il d'un ton rogue. Mais la jeune fille vous appelait Conrad.

— Ah ! c'est une autre question. Vous ne pourriez pas comprendre... J'ai eu des raisons pour me faire passer auprès d'elle pour Conrad. C'est une affaire personnelle.

— Vraiment plausible ! railla Carter. Non, monsieur, vous nous accompagnez. Arrête ce taxi, Joe.

La voiture hélée s'arrêta et les trois hommes y pénétrèrent.

Anthony fit un dernier essai. Il s'adressa à Verrall qui paraissait le plus maniable des deux.

— Voyons, mon cher inspecteur, pourquoi ne pas m'accompagner chez moi et vous convaincre que je dis la vérité ? Gardez ce taxi, si vous y tenez. L'offre est généreuse ! D'ailleurs, cela nous prendra tout au plus cinq minutes.

Verrall le regarda avec attention.

— J'accepte, dit-il. Nous n'avons aucune envie d'arrêter un innocent... et qu'on se paye notre tête au poste. Quelle est votre adresse ?

— 48, Brandenburg Mansions.

Verrall cria l'adresse au chauffeur.

Ils n'échangèrent plus un mot durant le reste du trajet. Arrivés à destination, Carter sauta à terre et Verrall fit signe à Anthony de le suivre.

— Inutile d'attirer l'attention, dit-il en descendant à son tour. Nous allons entrer simplement comme deux amis que Mr. Eastwood amènerait chez lui.

Cette suggestion plus énormément à Anthony qui sentit croître son respect pour la police.

Ils eurent la chance de rencontrer Rogers, le concierge, dans le hall.

— Bonsoir, Rogers, dit Anthony.

— Bonsoir, Mr. Eastwood, répondit le concierge respectueusement.

A l'encontre des autres locataires, Anthony se montrait généreux avec lui et Rogers lui en savait gré.

Le jeune homme s'arrêta, un pied sur la première marche de l'escalier.

— Au fait, Rogers, dit-il d'un ton neutre, j'habite ici depuis combien de temps ? Nous en discussions justement, mes amis et moi.

— Voyons un peu... cela ne doit pas faire loin de quatre ans, maintenant, monsieur.

— C'est bien ce que je pensais.

Anthony lança un regard de triomphe aux deux détectives. Carter grogna mais Verrall sourit.

— C'est bon, mais insuffisant, monsieur. Montons-nous ?

Anthony se souvint avec satisfaction de l'absence de Seamark, son valet de chambre. Moins cette pénible affaire aurait de témoins, mieux cela serait.

La machine à écrire se trouvait toujours au même endroit. Carter s'approcha de la table et lut tout haut le titre inscrit sur la feuille :

LE MYSTÈRE DU DEUXIÈME CONCOMBRE.

— Un de mes romans, expliqua Anthony avec nonchalance.

— Encore un bon point, monsieur, dit Verrall, les yeux brillants. Mais quel est le mystère du deuxième concombre ?

— Là, vous m'avez eu ! C'est ce maudit concombre qui est la cause de tous ces embêtements.

Carter le regardait avec intensité. Soudain, il secoua la tête et se heurta le front d'un geste éloquent.

— Un peu cinglé, ce pauvre garçon, murmura-t-il.

— À présent, messieurs, dit Eastwood d'une voix claire, passons aux affaires sérieuses. Voici des lettres qui me sont adressées, mon carnet de chèques, un contrat d'éditeur. Que désirez-vous de plus ?

Verrall examina les papiers présentés par Anthony.

— Quant à moi, dit-il d'un ton respectueux, cela me suffit. Je suis convaincu. Cependant, je ne puis prendre la responsabilité de vous relâcher. Vous avez, cela paraît indiscutable, résidé ici depuis plusieurs années sous le nom d'Anthony Eastwood, mais Conrad Fleckman et vous peuvent n'être qu'une seule et même personne. Je vais effectuer quelques recherches ici, prendre vos empreintes et téléphoner au quartier général.

— Cela me paraît un programme raisonnable, reconnut Anthony. Je vous laisse maître de découvrir tous mes secrets.

L'inspecteur sourit. Pour un détective, il se montrait vraiment humain.

— Voulez-vous rester dans la pièce du fond, avec Carter, pendant que je me mets au travail ?

— Très bien, dit Anthony sans chaleur. Il n'y a, je pense, pas moyen d'agir autrement ?

— Par exemple ?

— Et si vous restiez avec moi à boire du whisky et laissiez à votre sergent le soin de procéder aux recherches ?

— Vous le préféreriez ?

— Nettement.

Carter avait déjà commencé de fouiller le bureau avec une remarquable dextérité. Ils sortaient de la pièce alors que le sergent téléphonait à Scotland Yard.

— Dois-je boire le premier pour vous prouver que le whisky n'est pas empoisonné ? demanda Anthony après avoir servi l'inspecteur.

Le policier sourit.

— Tout cela est bien irrégulier, dit-il, mais il faut savoir être compréhensif, dans notre profession. J'ai senti dès le début que nous faisions une erreur. Mais il y a la routine à observer, n'est-ce pas ?

— Je le suppose. Au fait, puis-je en apprendre davantage en ce qui me concerne ?

— En quoi ?

— Ne vous rendez-vous pas compte de la curiosité qui me dévore ? Qui est Anna Rosenberg et pourquoi l'ai-je tuée ?

— Vous lirez tout cela dans les journaux, demain.

— Où serai-je, demain ? Allons, un bon mouvement, inspecteur. Mon désir de savoir est parfaitement légitime.

— C'est irrégulier, monsieur.

— Inspecteur ! Nous qui sommes presque devenus des amis !

— Eh bien, voilà ! Anna Rosenberg était une Juive allemande qui habitait à Hampstead. Personne ne lui connaissait de profession mais elle s'enrichissait chaque jour.

— C'est exactement l'inverse pour moi. J'ai une profession connue et je m'appauvris tous les jours. Peut-être ferais-je mieux de vivre à Hampstead.

— Elle avait été fripière. Il y a dix ans à peu près, Londres comptait beaucoup de réfugiés politique espagnols. Parmi ceux-ci, un certain Don Fernando Ferrarez avec sa jeune femme et leur enfant. Ils étaient fort pauvres et la femme était malade. Anna Rosenberg alla les voir et leur demanda s'ils avaient quelque chose à vendre. Don Fernando était sorti et sa femme décida de se défaire d'un magnifique châle brodé, dernier cadeau de son mari avant leur départ d'Espagne. À son retour, Don Fernando entra dans une terrible colère en apprenant la vente du châle et tenta vainement de le retrouver. Il mit la main sur la fripière qui avait, paraît-il, revendu le châle à une femme dont elle ignorait le nom. Don Fernando était désespéré. Deux mois plus tard, on le poignardait dans la rue. C'est à partir de cette époque que l'argent parut affluer chez Anna Rosenberg. Dans les dix années qui suivirent, on cambriola sa maison huit fois. Quatre des cambriolages furent infructueux ; pour les quatre autres, un châle brodé figurait chaque fois parmi les objets volés.

L'inspecteur s'interrompit mais un geste d'impatience d'Anthony lui fit reprendre très vite le fil de son récit.

— Il y a une semaine, Carmen Ferrarez, la fille de Don Fernando, arriva en Angleterre, venant d'un couvent de France. Son premier soin fut de rechercher Anna Rosenberg à Hampstead. Elle eut, paraît-il, une violente discussion avec la vieille femme et une bonne l'entendit qui criait : « Vous l'avez toujours ! Il vous a enrichie durant toutes ces années mais, je vous le dis, cela vous portera malheur ! Vous n'avez aucun droit moral de le conserver et le jour viendra où vous souhaiterez ne jamais avoir vu le châle des « Mille Fleurs ».

« Trois jours plus tard, Carmen Ferrarez disparut mystérieusement de l'hôtel où elle logeait. Dans sa chambre, on trouva le nom de Conrad Fleckman et un billet émanant d'un homme se disant antiquaire et lui demandant si elle consentirait à se défaire de certain châle brodé en possession duquel il la croyait. L'adresse inscrite sur le billet était fausse.

« Ce châle est évidemment le nœud du mystère. Hier matin, Conrad Fleckman a rendu visite à Anna Rosenberg. Elle est restée enfermée avec lui plus d'une heure. À son départ, elle a dû

se mettre au lit, bouleversée par l'entretien. Mais elle donna l'ordre de faire entrer Fleckman s'il manifestait l'intention de la voir. La nuit dernière, elle s'est levée et elle est sortie vers neuf heures. Elle n'est pas rentrée. On l'a retrouvée ce matin dans la maison occupée par Fleckman, poignardée en plein cœur. Sur le sol, à côté d'elle, se trouvait... devinez quoi ? »

— Le châle ? suggéra Anthony prodigieusement intéressé. « Le châle des Mille Fleurs ? »

— Quelque chose de beaucoup plus macabre mais qui expliquait tout... Oh ! excusez-moi, voilà le chef, je crois...

La sonnette avait tinté, en effet. Anthony, contenant son impatience, attendit le retour de l'inspecteur. La situation ne le gênait plus, à présent. Les autres se rendraient compte de leur erreur quand ils auraient pris ses empreintes.

Et puis peut-être Carmen appellerait-elle...

Le châle des Mille Fleurs ! Quelle histoire étrange... juste ce qui convenait à l'exquise beauté brune de la jeune fille.

Carmen Ferrarez...

Il s'arracha à ses rêveries. Il prenait son temps, cet inspecteur. Il se leva, ouvrit la porte. L'appartement était étrangement silencieux. Ils ne seraient tout de même pas partis sans un mot.

Le salon était vide, de même la pièce voisine. Seigneur ! Ses émaux... l'argenterie !

Il se précipita dans les autres chambres. Tous les objets de valeur d'Anthony – et c'était un collectionneur de goût – avaient disparu.

Le jeune homme se laissa tomber sur une chaise et se prit la tête entre les mains. Il fut arraché de ses pénibles méditations par le timbre de la sonnette.

Il ouvrit la porte d'entrée et se trouva devant Rogers.

— Excusez-moi, monsieur, dit celui-ci, mais ces messieurs ont pensé que vous pourriez peut-être avoir besoin de quelque chose.

— Ces messieurs ?

— Vos deux amis. Je les ai aidés à emballer de mon mieux. Par chance, j'avais deux bonnes caisses, au sous-sol. (Il regarda

par terre.) Je me suis arrangé pour ne pas laisser traîner de paille.

— Vous avez emballé les objets ici ? gémit Anthony.

— Oui, monsieur. C'était votre désir, m'a dit le plus grand des deux messieurs. Voyant que vous étiez occupé à parler avec l'autre monsieur dans la petite pièce du fond, je n'ai pas voulu vous déranger.

— C'est lui qui parlait, ce s... dit Anthony.

Rogers eut une petite toux.

— Je suis désolé, monsieur, de cette obligation, murmura-t-il.

— Laquelle ?

— De vous défaire de vos petits trésors, monsieur.

— Hein ? Oh ! oui. Ah ! Ah ! (Il eut un rire sans gaieté.) Ils sont partis, à présent, je suppose ? Ces... mes amis, veux-je dire.

— Oh ! oui, monsieur. Il y a déjà quelque temps. J'ai chargé les deux caisses dans le taxi ; le plus grand des deux messieurs est remonté. Puis ils sont redescendus en courant tous les deux et ils sont partis sans attendre... Pardon, monsieur, cela ne va pas ?

Anthony venait de pousser un gémissement.

— Merci, Rogers. Rien ne va ! Mais vous n'êtes pas à blâmer. Laissez-moi, voulez-vous ? J'ai à téléphoner.

Cinq minutes plus tard, Anthony confiait son aventure à l'inspecteur Driver qui, assis en face de lui, prenait des notes. Le policier était fort antipathique et ne ressemblait pas du tout – de l'avis d'Anthony – à un véritable inspecteur. Poseur, avec ça ! Un exemple frappant de la supériorité de l'art sur la nature.

Le jeune homme termina son récit et l'inspecteur ferma son bloc-notes.

— Alors ? s'inquiéta Eastwood.

— Clair comme de l'eau de roche. C'est la bande Patterson. Elle a fait du beau travail, dernièrement. Un grand type blond, un petit brun et la fille.

— La fille ?

— Oui, très brune et plutôt jolie. Elle sert d'appât en général.

— Une... une Espagnole ?

— Elle pourrait se faire passer pour telle. Elle est née à Hampstead.

L'inspecteur se leva, prêt à partir.

— Elle vous a repéré sur l'annuaire et vous a conté une fable... elle se doutait que vous alliez rappliquer. Puis elle est allée trouver la mère Gibson qui ne refuse jamais un pourboire, pour laisser l'usage de sa chambre... rien de criminel. Vous êtes tombé dans le piège. Pendant que le petit vous débitait son histoire, le grand se faisait la main sur votre camelote. C'est du Patterson tout craché.

— Et mes bibelots ? demanda Anthony, anxieux.

— Nous ferons ce que nous pourrons. Mais ils sont rusés, les bougres !

— J'en ai l'impression, reconnut le jeune homme avec amertume.

L'inspecteur venait à peine de prendre congé que le timbre de la sonnette retentit. Anthony ouvrit la porte. Un jeune garçon, un paquet à la main, se tenait sur le seuil.

— Un colis pour vous, monsieur.

Anthony, qui n'attendait rien, le prit avec surprise. Il le porta dans son bureau et coupa les ficelles.

C'était le service à liqueur !

— Nom d'un chien !

Au fond d'un des verres reposait une minuscule rose artificielle.

« Je vous aime beaucoup, vraiment beaucoup. Vous vous en souviendrez, quoi qu'il advienne, n'est-ce pas ? »

Elle avait dit cela : *Quoi qu'il advienne !*

— Avait-elle voulu...

Anthony se rabroua : « Ah, non ! Ça suffit, n'est-ce pas ! »

Puis il s'assit devant sa machine à écrire, résolu.

Le mystère du deuxième concombre.

Le châte des Mille Fleurs. Qu'avait-on trouvé à côté du cadavre ? Cet objet macabre qui expliquait tout ?

Rien, bien sûr, puisque l'histoire avait été inventée pour retenir son attention.

Et pourquoi ne pas donner une solution à cette énigme ?

Anthony arracha la feuille retenue par le rouleau de sa machine, la remplaça par une autre, et écrivit.

Le mystère du châle espagnol.

Il contempla ces mots pendant une minute. Puis il se mit à taper rapidement.

LA BOULE ROUGE

George Dundas, debout au cœur de la Cité, méditait.

Tout autour de lui les hommes d'affaires l'enveloppaient dans un flot continu. Mais George ne leur prêtait aucune attention. Il avait à réfléchir.

Sa situation avait changé.

Il avait eu ce que l'on s'accorde à appeler des « mots » avec son puissant oncle Éphraïm Leadbetter, de la maison Leadbetter and Gilling. Pour être précis, les « mots » avaient presque tous été prononcés par Mr. Leadbetter. Ils avaient coulé de ses lèvres, torrentueux et imprégnés de vertueuse indignation. Mr. Leadbetter aimant se répéter, il ne s'en était pas privé.

La cause était simple : elle regardait la perversité, la folie coupable d'un jeune homme ayant sa situation à assurer et qui prenait, sans prévenir personne, un jour de congé en pleine semaine. Quand Mr. Leadbetter eut dit ce qu'il pensait de ce procédé, il s'était arrêté pour reprendre haleine, puis avait demandé la raison de son attitude à son neveu.

George avait désiré un jour de vacances, tout simplement, et l'avoua.

Mr. Leadbetter avait voulu savoir ce qu'étaient, à ses yeux, le samedi après-midi et le dimanche. Sans parler des fêtes de Pentecôte que l'on venait de passer et des autres jours fériés à venir.

George se moquait pas mal de ces congés sur commande. Il avait voulu une journée pendant laquelle il pourrait trouver un petit coin où ne se serait pas déjà réunie la moitié de Londres.

Mr. Leadbetter déclara avoir fait de son mieux pour le fils de sa pauvre sœur décédée – personne n'oserait dire qu'il ne lui avait pas donné sa chance. Mais cela n'avait servi à rien, c'était

visible. À l'avenir, George pourrait donc ajouter aux samedi et dimanche cinq autres jours pour en faire à sa tête.

— La roue de la fortune s'est arrêtée pour toi, mon garçon, dit Mr. Leadbetter dans un dernier élan poétique. Et tu n'as pas su la saisir.

Tel n'était pas l'avis de George qui voulut discuter. Mr. Leadbetter abandonna les tournures fleuries pour un langage plus direct et jeta son neveu à la porte.

Son oncle changerait-il d'avis ? Nourrissait-il une secrète affection pour lui ou seulement un froid mépris ?

Il fut tiré de sa méditation par une voix fraîche qui l'interpellait.

— Allô !

Une longue voiture de sport rouge vif s'était arrêtée. Au volant se trouvait la ravissante Mary Montresor, jeune fille bien connue de la bonne société. (Les journaux illustrés reproduisaient son portrait au moins une fois par semaine.) Elle adressa à George un sourire dévastateur.

— Je n'ai encore jamais vu un homme qui ressemblait à une île, dit-elle. Voulez-vous monter ?

— J'en serais ravi, répondit George sans hésiter en s'installant à côté d'elle.

Ils avancèrent lentement, la circulation leur interdisant toute autre allure.

— J'en ai assez de la Cité, dit Mary Montresor. Je suis venue pour voir à quoi cela ressemblait. Je retourne à Londres.

George ne se crut pas autorisé à corriger ses erreurs géographiques et déclara l'idée excellente.

Ils progressaient par bonds successifs, Mary Montresor mettant à profit toutes les occasions d'écraser l'accélérateur. « On ne peut mourir qu'une fois », se répétait George, mais il jugea prudent de se taire.

Ce fut la jeune fille qui reprit la conversation en prenant un virage sur l'aile, à Hyde Park Corner.

— Que diriez-vous de l'idée de m'épouser ? demanda-t-elle d'un ton léger.

Il étouffa une légère exclamation qui aurait pu être provoquée par l'arrivée brutale d'un énorme autobus et la perspective d'une collision imminente.

— J'en serais enchanté, répondit-il cependant avec beaucoup d'aisance.

— Bon. Peut-être le ferons-nous un jour ou l'autre.

En passant devant la station de métro de Hyde Park Corner, George eut un coup d'œil pour les dernières nouvelles affichées : *Situation politique aggravée. Un colonel au banc des accusés. Une jeune mondaine épouse un duc : le duc d'Edgehill et Miss Montresor...*

— Qu'avez-vous à voir avec le duc d'Edgehill ? demanda le jeune homme.

— Bingo et moi ? Nous sommes fiancés.

— Mais alors... ce que vous venez de dire...

— Oh ! ça. À vrai dire, je ne sais pas encore qui j'épouserai.

— Alors, pourquoi vous être fiancée ?

— Pour voir si je le pouvais. Tout le monde semblait considérer cela comme extrêmement difficile. Cela a été simple comme bonjour.

— Pas de veine, ce pauvre Bingo, dit George en cachant son embarras sous une apparente désinvolture.

— Mais pas du tout. Cela lui fera beaucoup de bien... si toutefois il est susceptible d'être amélioré... ce dont je doute.

— Dites-moi, il y a des courses à Ascot aujourd'hui. Je pensais que votre présence était indispensable là-bas.

Mary Montresor soupira.

— J'avais envie d'un jour de congé, dit-elle, plaintive.

— Comme moi ! s'écria George ravi. Et, comme résultat, mon oncle m'a flanqué à la porte et voué à la misère.

— Dans ce cas, nous nous marions, décida Mary. Mes vingt mille livres de revenus pourront peut-être servir ?

— Cela ajouterait certainement au confort d'une maison.

— Puisque nous parlons de maison, si nous allions chercher celle de nos rêves à la campagne ?

C'était un plan simple et charmant et ils le mirent aussitôt à exécution. Mary appuya sur l'accélérateur et ils ne tardèrent pas

à quitter la ville. Une demi-heure plus tard, la jeune fille poussa une exclamation et étendit la main dans un grand geste.

Devant eux, nichée au pied d'une colline, se dressait une charmante villa comme on en voit rarement.

Mary freina devant une barrière blanche.

— Laissons la voiture et allons voir. C'est notre maison !

— C'est tout à fait mon avis, reconnut George. Mais elle semble habitée.

Mary balaya l'objection d'un geste de la main.

Plus on s'en approchait et plus la villa révélait de son charme.

— Nous allons regarder par les fenêtres, dit Mary.

George hésita.

— Mais les gens qui l'occupent...

— Ils ne m'intéressent pas. C'est notre maison... Les autres y vivent par accident. D'ailleurs, il fait beau et ils doivent être sortis. Et si l'on nous surprend, je dirai..., je dirai que je croyais me trouver chez Mrs... Mrs. Pardonstenger et j'offrirai mes excuses.

— Oui, c'est acceptable.

Ils commencèrent leur tournée d'inspection. La maison semblait délicieusement meublée. Ils avaient atteint la fenêtre du bureau lorsqu'un pas fit craquer le gravier, derrière eux. Ils se retournèrent pour faire face à un maître d'hôtel solennel.

— Oh ! fit Mary. (Puis elle lui adressa son sourire le plus enchanteur.) Mrs. Pardonstenger est-elle là ? Je regardais si je la voyais dans le bureau.

— Oui, Mrs. Pardonstenger est là, répondit le maître d'hôtel. Par ici, s'il vous plaît.

Ils firent la seule chose à faire et le suivirent. George songeait aux caprices du hasard. Choisir un nom aussi étrange et tomber sur quelqu'un qui le portait.

— Laissez-moi faire, murmura la jeune fille.

George s'inclina avec empressement. La situation était de celles qui requéraient la finesse féminine.

On les introduisit dans un salon. À peine le maître d'hôtel s'était-il éloigné que la porte s'ouvrait de nouveau, livrant passage à une grosse dame aux cheveux décolorés.

Mary Montresor fit un pas vers elle, puis s'arrêta dans un mouvement de surprise bien jouée.

— Mais ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas Amy ? Quelle chose extraordinaire !

— Oui, plutôt, dit une voix rauque.

Un homme venait d'entrer derrière Mrs. Pardonstenger. Il était énorme, avait une tête de bouledogue et une expression sinistre. Jamais George n'avait vu brute plus désagréable. L'homme ferma la porte et s'y adossa.

— Plutôt extraordinaire, répéta-t-il d'un ton railleur. Mais on a compris votre petit jeu ! Haut les mains !

Il brandit soudain un énorme revolver.

— J'ai dit haut les mains ! Fouille-les, Bella.

Bella (alias Mrs. Pardonstenger) s'assura que ni Mary ni George ne dissimulaient d'armes sur eux.

— Vous vous croyiez bien malins de venir comme ça, et de jouer les innocents. Mais vous avez fait une erreur, et de taille. Je ne sais pas si vos amis et relations vous reverront jamais. Hein ? Qu'est-ce que c'est ? (George avait fait un léger mouvement.) Pas de blague. J'aurais vite fait de te descendre.

— Soyez prudent, George, balbutia Mary.

— Je le serai, assura le jeune homme. Ne craignez rien.

— Et maintenant, marche ! Ouvre la porte, Bella. Les mains en l'air, vous deux. La dame d'abord... comme ça. À toi, maintenant. Je vous suis. Traversez le couloir. Montez...

Ils obéirent. Que pourraient-ils faire d'autre ? Mary gravit l'escalier, les mains en l'air. George suivit, la brute derrière son dos, revolver au poing.

La jeune fille atteignit le palier. À ce moment précis, George rua ! L'homme, touché en pleine poitrine, fut projeté au bas de l'escalier. La seconde d'après, George l'avait rejoint et lui avait posé un genou sur la poitrine. Il ramassa le revolver tombé sur le tapis.

Bella poussa un cri de terreur et s'enfuit. Mary, pâle comme un linge, redescendit en courant.

— George, vous ne l'avez pas tué ?

L'homme gisait, complètement immobile. George l'examina.

— Je ne crois pas, dit-il d'un ton de regret. Mais je l'ai étendu pour le compte.

— Dieu soit loué !

— Joli travail, n'est-ce pas ? Les mules ont du bon, parfois. Qu'y a-t-il ?

Mary lui avait saisi le bras.

— Partons ! supplia-t-elle. Partons vite.

— Je voudrais quelque chose pour attacher ce type, dit le jeune homme sans se laisser distraire. Vous ne pourriez pas trouver un bout de corde quelque part ?

— Non ! Venez, je vous en prie. J'ai... j'ai tellement peur !

— Inutile de vous effrayer. Je suis là !

— George, mon chéri. Je vous en supplie, allons-nous-en. Je ne voudrais pas être mêlée à un scandale.

La façon exquise dont elle avait dit « je vous en supplie » eut raison de la résolution du jeune homme. Il la laissa l'entraîner hors de la maison et, en courant à travers le jardin, jusqu'à la voiture.

— Prenez le volant, dit Mary d'une voix faible. Je ne pourrais pas conduire.

George obéit.

— Mais j'aurai le fin mot de cette histoire, dit-il. Dieu sait quelle canaillerie ce type avait dans l'idée. Je n'y mêlerai pas la police puisque cela vous déplaît mais je mènerai ma propre enquête.

— Oh ! non, George. Je ne veux pas.

— Il nous arrive une aventure ahurissante comme celle-ci et vous voudriez que j'abandonne ? Jamais de la vie !

— Je ne vous aurais jamais cru aussi sanguinaire, dit Mary la voix mouillée de larmes.

— Je ne le suis nullement. Ce n'est pas moi qui ai commencé. Cette basse brute et son énorme revolver ! Au fait, pourquoi la balle n'est-elle pas partie, quand j'ai donné le coup de pied ?

Il arrêta la voiture et sortit l'arme de la poche à gants. Il l'examina et poussa une exclamation de surprise.

— Ça alors, je veux bien être pendu ! Il n'est même pas chargé ! Si j'avais su...

Il s'interrompit, perdu dans ses pensées.

— Mary, tout cela est bien étrange, dit-il enfin.

— Oui, je le sais. C'est pourquoi je vous prie de ne plus vous en occuper.

— Jamais !

Mary poussa un soupir à fendre l'âme.

— Je vois, dit-elle, qu'il me faut tout vous dire. Le pire est que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont vous allez réagir.

— Expliquez-vous, je ne comprends pas.

— Voyez-vous, j'ai toujours pensé que les filles devaient s'arranger pour savoir à quoi s'en tenir au sujet des hommes qu'elles rencontrent.

— Ah ?

— Le plus important pour une jeune fille est de savoir comment un homme agirait en cas d'urgence. Aurait-il de la présence d'esprit, du courage, le sens de la décision ? C'est une chose qu'il est bien difficile de savoir avant qu'il ne soit trop tard. L'occasion ne peut se présenter qu'après des années de mariage. Tout ce que l'on sait d'un homme c'est s'il est bon danseur et se sent capable de conquérir de haute lutte un taxi un soir d'orage.

— Deux talents bien utiles.

— Oui. Bref, on voudrait se savoir aux côtés d'un homme vrai.

— Les grands espaces où les hommes sont vraiment des hommes.

— C'est exactement cela. Malheureusement, nous manquons de grands espaces en Angleterre. Il faut donc créer, artificiellement, la situation.

— Voulez-vous dire...

— Oui. Cette maison est, en fait, la mienne et ce n'est pas le hasard qui nous y a menés. Et cet homme que vous avez failli tuer...

— Eh bien ?

— C'est Rube Wallace, l'acteur. Il joue d'habitude les champions de boxe à l'écran. Je l'ai engagé. Bella est sa femme. C'est pour cela que j'ai eu tellement peur que vous l'ayez mortellement atteint. Le revolver n'était pas chargé, naturellement. Il fait partie des accessoires du studio. Oh ! George, vous m'en voulez beaucoup ?

— Suis-je la première personne avec laquelle vous procédez à cette expérience ?

— Oh, non ! Vous êtes le... laissez-moi réfléchir... le neuvième et demi.

— Je ne comprends pas ! Quelle était cette moitié ?

— Bingo, dit simplement Mary.

— Et aucun d'eux n'a pensé à ruer ?

— Non. Certains ont voulu bluffer. D'autres ont capitulé sans délai, mais tous se sont laissé emmener en haut ligoter et bâillonner. Naturellement, je suis parvenue à me dégager de mes liens, comme dans les livres, j'ai chaque fois libéré mon compagnon et quand nous nous sommes échappés la maison était vide.

— Et personne n'a pensé au coup de pied de la mule, ou à quelque autre expédient ?

— Non.

— Dans ce cas, dit George avec bienveillance, je vous pardonne.

— Merci. George.

— À présent, il ne nous reste plus qu'une question à régler : où allons-nous ? À Lambeth Palace ou à Docktor Commons ? J'avoue que je ne sais trop.

— De quoi parlez-vous donc ?

— La licence. Une licence spéciale. Cela me paraît tout indiqué. Vous me semblez être un peu trop portée à changer d'avis. À vous fiancer pour demander tout aussitôt à un tiers de vous épouser.

— Mais je ne vous ai pas demandé de m'épouser !

— Ah ! pardon ! À Hyde Park Corner. L'endroit je l'avoue, m'a paru assez mal choisi, mais enfin, chacun a ses petites manies.

— Jamais de la vie ! Je vous ai demandé, en manière de plaisanterie, s'il vous plairait de m'épouser. Je ne parlais pas sérieusement.

— N'importe quel avocat vous dira le contraire, sans hésitation. Il y a eu proposition nette de mariage. D'ailleurs, vous brûlez d'envie d'être ma femme, vous le savez !

— Moi ?

— Après neuf échecs et demi, c'est évident. Songez au délicieux sentiment de sécurité que vous éprouverez à partager la vie d'un homme résolu, capable de vous tirer de n'importe quelle situation dangereuse.

L'argument portait et Mary fléchissait, c'était visible. Elle se reprit immédiatement pour dire d'une voix ferme :

— Je n'épouserai un homme que s'il s'est agenouillé devant moi.

George la regarda. Elle était adorable mais il était aussi têtu qu'une mule.

— Il est dégradant de se traîner aux genoux d'une femme. Je ne le ferai jamais.

— Quel dommage, murmura Mary, pensive.

Ils regagnèrent Londres, George gardait le silence. Mary dissimulait son visage sous le bord de son chapeau. Comme ils passaient Hyde Park Corner, elle dit doucement :

— Vous ne pourriez pas vous mettre à genoux ?

— Non.

Il dominait la situation, il le sentait. Et, tout au fond de son cœur, elle l'admirait. Puis il la soupçonna d'être elle aussi, têtue comme une mule. Il arrêta brusquement la voiture :

— Un instant.

Il sauta sur le trottoir, courut à la devanture d'un fruitier qu'ils venaient de dépasser et revint si vite que l'agent de service, alerté, n'eut pas le temps de venir lui chercher noise.

Il démarra et lança une pomme sur les genoux de Mary.

— Mangez des fruits, dit-il. C'est excellent pour la santé et c'est symbolique aussi.

— Symbolique ?

— Oui, à l'origine des temps, c'est Ève qui présenta la pomme à Adam, de nos jours, c'est Adam qui prend l'initiative. Vous me comprenez ?

— Oui, peut-être, dit-elle.

— Où dois-je vous conduire ?

— À la maison, s'il vous plaît.

Il stoppa Grosvenor Square. Son visage était impassible. Il sauta à terre, fit le tour de la voiture pour ouvrir la portière. Elle tenta une dernière prière.

— George, mon cher George, ne pourriez-vous pas... Rien que pour me faire plaisir.

— Jamais !

Et l'événement survint, imprévisible. Il glissa, voulut reprendre l'équilibre, en vain. Il avait mis genou en terre, dans la boue. Mary poussa un cri de joie et battit des mains.

— George, mon chéri ! C'est entendu, je vous épouse. Vous pouvez aller à Lambeth Palace et prévenir l'archevêque de Canterbury.

— Mais, je ne voulais pas. C'est cette sal... ; cette peau de banane !

Il tenait entre deux doigts le corps du délit.

— Peu importe, dit Mary. Le fait demeure. Quand nous nous querellerons, quand vous me jetterez au visage que c'est moi qui vous ai proposé le mariage, je pourrai vous répliquer que vous m'avez implorée, à genoux. Et cela à cause de cette banane salvatrice ! C'est bien ainsi que vous l'avez appelée, n'est-ce pas ?

— Quelque chose dans ce genre.

À cinq heures trente, Mr. Leadbetter apprit que son neveu manifestait l'intention de le voir.

« Il est venu s'excuser. J'avoue l'avoir traité un peu durement ce matin. »

Il donna l'ordre de faire entrer George.

Celui-ci se montra très désinvolte.

— J'ai quelques mots à vous dire, mon oncle. Vous vous êtes montré, ce matin, très injuste à mon égard et je désirerais savoir si, à mon âge, dans ma situation, littéralement jeté à la rue, honni de sa famille, vous seriez parvenu à vous assurer entre onze heures quinze du matin et cinq heures trente du soir un revenu de vingt mille livres par an ? Ce que je viens de faire, mon oncle.

— Tu es fou, mon garçon.

— Je suis un débrouillard, tout simplement. J'épouse une jeune fille de la société, riche et belle. Elle vient de renoncer à une couronne de duchesse, pour moi.

— Tu épouses une fille pour de l'argent, toi ? Je ne t'en aurais pas cru capable.

— Vous ne vous trompez pas, mon oncle. Je n'aurais jamais osé lui demander sa main si, fort heureusement, elle n'avait pris les devants. Par la suite, elle a voulu se rétracter. Mais j'ai su la convaincre. Et savez-vous, mon oncle, comment j'ai procédé ? Cela ne m'a coûté que deux pence. Et j'ai saisi la balle au bond.

— Quoi ? deux pence ? demanda Mr. Leadbetter.

— Une banane chez un fruitier. Ah ! j'avoue que tout le monde n'y aurait pas pensé. Où se procure-t-on une licence de mariage, mon oncle ? À Lambeth Palace ou à Doktor Commons ?

L'ÉMERAUDE DU RADJAH

Avec un sérieux effort, James Bond reporta son attention sur le petit livre jaune qu'il avait entre les doigts. L'ouvrage valait un shilling et posait cette question attrayante : « Voulez-vous voir votre salaire augmenter de trois cents livres par an ? »

James avait terminé la lecture de deux pages qui, en un style alerte, lui enjoignaient « de regarder son patron dans les yeux », « de cultiver une personnalité dynamique » et « d'irradier la compétence ». Il en arrivait à un sujet plus subtil : « Il est un temps pour la discrétion, un autre pour la franchise. » « Un homme fort ne doit pas toujours dire ce qu'il sait. » James ferma le volume, releva la tête et regarda l'étendue bleue de la mer. Un horrible soupçon l'assaillait : il n'était pas un homme fort. Sinon, il eût été le maître et non point la victime de la situation présente. Pour la soixantième fois de la matinée, il récapitula ses erreurs.

Il était en vacances. Ses vacances ! Il eut un rire sardonique. Qui l'avait persuadé de venir sur cette plage à la mode, Kimpton-on-Sea ? Grace. Qui l'avait forcé à des dépenses auxquelles il ne saurait faire face ? Grace. Et il avait accepté le projet avec enthousiasme. Elle l'avait amené ici et quel était le résultat ? Il se trouvait installé dans une humble pension de famille à plus d'un kilomètre de la plage. Grace, qui aurait dû porter son choix sur une pension de même catégorie – pas la sienne, évidemment : il est des choses qu'on ne fait pas – l'avait laissé tomber pour descendre, où cela ? À l'*Hôtel de l'Esplanade*, sur le front de mer !

Et elle s'y était fait des amis. Des amis ! (Nouveau rire sardonique.) James se remémora la cour patiente qu'il avait faite à Grace les trois dernières années. Elle avait été ravie qu'il lui accordât son attention. Cela se passait avant qu'elle accédât à la

gloire dans les salons de couture de Mrs. Bartles. Au début, c'était James qui faisait des embarras. Maintenant, hélas ! la situation était renversée. Grace représentait une « valeur sûre ». Elle était devenue arrogante. Oui, c'était le mot, arrogante. Un fragment de poésie revenait en mémoire du jeune homme : « Remercions le ciel de jeûner pour l'amour d'un brave homme », on n'aurait pu rien observer de semblable chez Grâce.

Bien nourrie à l'*Hôtel de l'Esplanade*, elle ignorait absolument l'amour du brave homme. En échange, elle acceptait les attentions d'un crétin prétentieux, un certain Claude Sopworth qui, James en était convaincu, n'avait aucune valeur morale.

James enfonça un talon dans le sol et contempla l'horizon d'un air sombre. Kimpton-on-Sea ! Quelle folie l'avait pris de venir dans un endroit pareil ? C'était essentiellement une station riche et élégante possédant deux grands hôtels, plusieurs longues avenues bordées de pittoresques bungalows appartenant à des actrices en vue, et à des membres de l'aristocratie anglaise ayant épousé des veuves bien nanties.

Le plus petit bungalow était loué, meublé, vingt-cinq guinées par semaine. Cela laissait à penser quel pouvait être le montant du loyer des grandes villas. James tournait justement le dos à celle du fameux Lord Edward Campion qui avait invité une foule de gens des plus distingués, entre autres le radjah de Maraputna dont la fortune était fabuleuse. James avait lu tout ce qui le concernait dans le journal local du matin ; l'étendue de ses propriétés aux Indes, ses palais, sa merveilleuse collection de bijoux avec une mention spéciale pour une fameuse émeraude qui atteignait la taille d'un œuf de pigeon. James, qui avait passé sa vie en ville, était peu fixé sur les dimensions d'un œuf de pigeon, mais l'expression le frappait.

« Si j'avais une émeraude comme ça, Grace verrait bien », dit-il, les sourcils froncés.

Le sentiment qu'il éprouvait était assez vague, mais il se sentit mieux de l'avoir énoncé.

Des voix rieuses le hélèrent et il se retourna brusquement pour se trouver face à face avec Grace. Clara Sopworth, Alice Sopworth, Dorothy Sopworth et... Claude Sopworth

l'accompagnaient. Les jeunes filles se donnaient le bras et gloussaient.

— On dirait un étranger ! s'écria Grace, malicieuse.

— Oui, répondit James.

Il aurait pu, il le sentait, trouver une réplique plus éloquente. Le mot « oui » n'exprime pas exactement le débordement d'une personnalité dynamique. Il regarda Claude Sopworth avec un air de profond dégoût. Le jeune homme était aussi magnifiquement habillé que le héros d'une comédie musicale. James formait des vœux ardents pour que quelque chien errant vînt appliquer ses pattes souillées de sable sur la blancheur immaculée du pantalon de Claude. Lui-même portait un pantalon de flanelle grise qui avait connu des jours meilleurs.

— L'air n'est-il pas mer-veil-leux ? dit Clara qui renifla avec distinction. C'est vraiment revigorant !

Elle gloussa.

— C'est l'ozone, énonça Alice Sopworth. Le meilleur des toniques.

Elle gloussa également.

« J'aimerais cogner leurs têtes stupides l'une contre l'autre, pensait James. Pourquoi ces rires ? Qu'ont-elles dit de drôle ?

— Allons-nous prendre un bain, ou est-ce trop fatigant ? demanda l'impeccable Claude avec langueur.

Une série de cris aigus accueillit la proposition. James accepta, lui aussi. Il réussit à attirer Grace à l'écart.

— Je ne vous vois plus !

— Nous sommes ensemble, à présent. Et vous pouvez venir déjeuner avec nous à l'hôtel, si...

Elle s'interrompit pour regarder les jambes de James.

— Qu'y a-t-il ? Je ne suis pas assez élégant pour vous, sans doute ?

— Vous pourriez, mon cher, prendre un peu plus de soin de vous. Tout le monde, ici, est si merveilleusement chic. Regardez Claude Sopworth !

— Oh ! je l'ai regardé. Je n'ai jamais vu d'homme ressemblant davantage à un âne !

Grace pinça les lèvres.

— Inutile de critiquer mes amis, James. Cela ne se fait pas. Il est habillé comme tous les gens bien de l'hôtel !

— Bah ! Savez-vous ce que j'ai lu, l'autre jour, dans *Bavardages mondains* ? Eh bien, que le duc de... le duc... je ne me rappelle pas son nom, mais c'était un duc, en tout cas, était l'homme le plus mal habillé de l'Angleterre !

— C'est possible. Mais il s'agit d'un duc.

— Et puis ? Qui vous dit que je ne serai pas duc, un de ces jours ? Ou pair, pour le moins ?

Il tâta le petit livre jaune, à travers sa poche, et récita à la jeune fille toute une liste de pairs du royaume qui avaient eu, dans la vie, des débuts beaucoup plus obscurs que James Bond.

Grace ne put s'empêcher de rire.

— James, ne soyez pas si niais ! Vous vous voyez comte de Kimpton-on-Sea ?

Il lui lança un regard où se mêlaient la rage et le désespoir. L'ambiance de cet endroit avait certainement influé sur la jeune fille.

La plage de Kimpton est une longue étendue de sable. Une rangée de cabines la borde sur deux kilomètres. Le petit groupe s'était arrêté devant six cabines portant l'inscription *Réservé aux clients de l'Hôtel Esplanade*.

— Nous y voici, dit Grace avec entrain. Mais je crains que vous ne puissiez venir avec nous, James. Il vous faut aller louer une tente, là-bas. On se retrouvera dans l'eau. Au revoir !

— Au revoir !

Et James s'en fut.

Douze tentes en fort mauvais état étaient tournées vers l'océan. Un vieux marin les gardait, un rouleau de papier bleu à la main. Il accepta la pièce de monnaie que lui donna James, lui remit en échange un ticket arraché au rouleau, lui tendit une serviette et, avec un petit geste par-dessus son épaule, il dit d'une voix rauque :

— Prenez votre tour.

James s'aperçut qu'il n'était pas seul. D'autres que lui avaient eu l'idée de se plonger dans la mer. Toutes les tentes étaient occupées et devant chacune d'elles un groupe s'était formé. Les gens échangeant des regards de défi. James se joignit au groupe

le moins dense et attendit. Les rideaux de la tente s'écartèrent et une jeune beauté, sommairement vêtue, sortit en ajustant son bonnet de bain avec la nonchalance de quelqu'un qui a la matinée à perdre. Elle sautilla jusqu'au bord de l'eau et s'assit, rêveuse, sur le sable.

— Rien à faire, se dit James qui changea de groupe.

Au bout de cinq minutes, l'entrée de la seconde tente se souleva lentement et livra passage à quatre enfants suivis de leurs parents. La tente était si petite qu'on avait l'impression d'assister à un tour de magie.

À ce moment, deux jeunes femmes bondirent et agrippèrent chacune un des pans du rideau.

— Excusez-moi ! dit la première, le souffle court.

— Pardon ! dit la seconde, l'œil sévère.

— Je suis arrivée dix minutes avant vous, au moins, déclara la première.

— Et moi, j'attends depuis un bon quart d'heure, riposta la seconde.

— Allons, allons ! s'interposa le vieux marin en s'approchant.

Les deux jeunes femmes se mirent à parler en même temps d'une voix aiguë. Quand elles s'arrêtèrent, il pointa son pouce vers la seconde.

— C'est votre tour.

Puis il s'éloigna, sourd aux récriminations. Il ignorait qui était arrivé en premier lieu et s'en moquait éperdument mais son arbitrage était sans appel.

James, désespéré, lui saisit le bras.

— Une seconde...

— Vous voulez ?

— Dans combien de temps y aura-t-il une tente libre ?

Le vieux marin promena un regard morne sur les files d'attente.

— Une heure, une heure et demie, je ne peux pas vous dire.

À cet instant, James aperçut Grace et les Sopworth qui entraient dans l'eau.

« Cré bon sang ! »

Il secoua le bras du vieux.

— Ne puis-je avoir une tente quelque part ailleurs ? Ces cabines, là-bas ? Elles sont vides, toutes.

— Possible, répondit l'ancien marin, très digne, mais elles sont privées, aussi !

Il s'éloigna, méprisant.

Amèrement conscient d'avoir été joué, James s'écarta de la foule et s'éloigna le long de la plage, furieux. C'était le comble ! Vraiment le comble ! En passant devant la rangée des cabines il leur lança un regard meurtrier. Indépendant libéral, il se sentait devenir socialiste, et rouge. Pourquoi les riches avaient-ils des cabines et pouvaient-ils se baigner à toute heure sans être contraints d'attendre, mêlés à la foule ?

« Notre société est pourrie, pourrie jusqu'au cœur. »

De l'eau montaient les cris d'une femme éclaboussée. La voix de Grace ! Et, la dominant, le braiment stupide de Claude Sopworth.

« Que le diable les emporte ! » maugréa James en grinçant les dents – exercice qu'il n'avait jamais pratiqué encore mais dont on parlait souvent, dans les romans.

Il s'arrêta et tourna le dos à la mer. Avec une haine concentrée, il regarda : « Nid d'aigle », « Buena Vista » et « Mon Désir ». C'était la coutume pour les habitants de Kimpton-on-Sea, de baptiser leurs cabines de bains de noms de fantaisie. « Nid d'aigle » lui sembla idiot. « Buena Vista » dépassait ses connaissances linguistiques. Mais il savait assez de français pour apprécier l'à-propos du troisième nom.

— « Mon désir ». C'est vraiment le cas de le dire !

Si les portes des autres cabines étaient soigneusement closes, celle de « Mon Désir » était entrebâillée. Il regarda autour de lui. Ce coin de plage était fréquenté par des mères de familles nombreuses, attentives aux mouvements de leurs rejetons. Il n'était que dix heures, trop tôt pour que se manifestât l'aristocratie de Kimpton-on-Sea.

« Ils déjeunent au lit, de cailles et de champignons servis par des valets poudrés, peuh ! Aucun d'entre eux ne se montrera avant midi. »

Un nouveau coup d'œil à la mer. Avec une régularité remarquable, les cris de Grace montaient jusqu'à lui, suivis du « ha ! ha ! ha ! » de Claude Sopworth.

— Allons-y ! dit-il entre ses dents.

Il poussa la porte de « Mon Désir » et entra. Un instant, la vue des objets accrochés aux parois l'effraya. Mais il se rassura vite. La cabine était séparée en deux. À droite, un chandail jaune féminin, un vieux panama et une paire de sandales de plage. À gauche, un vieux pantalon de flanelle grise, un pull-over et un suroît. À chacun son domaine. James s'installa du côté « messieurs » et se déshabilla rapidement. Trois minutes plus tard, il était dans l'eau et faisait une démonstration natatoire de grand style : la tête immergée, les bras fouettant l'eau.

— Oh ! c'est vous ! s'exclama Grace. Je craignais que vous ne mettiez des heures à être prêt, dans cette foule !

— Vraiment ?

Il eut une pensée affectueuse pour le petit livre jaune : « L'homme fort sait être discret, à l'occasion. » Il avait retrouvé son égalité d'humeur. Ce fut d'un ton plaisant mais ferme qu'il écarta Claude Sopworth qui prétendait enseigner le crawl à Grace.

— Non, non, mon vieux. Vous n'y entendez rien. Laissez-moi faire.

Et telle était son assurance que Claude s'écarta, piteux. Malheureusement, son triomphe fut de courte durée. La température des eaux anglaises n'incite pas les baigneurs à prolonger leurs ébats. Grace et les jeunes Sopworth, le nez bleu, claquant des dents, regagnèrent la terre ferme en courant. Rejeté à sa solitude, James reprit le chemin de « Mon Désir ».

Il se frictionna vigoureusement, satisfait. Il avait, c'était certain, fait preuve de personnalité, de dynamisme.

Il passait sa chemise lorsqu'il s'immobilisa, glacé de terreur. Des jeunes filles parlaient avec animation de l'autre côté de la porte et ce n'était ni Grace ni ses amies. Une seule explication : les propriétaires de « Mon Désir » arrivaient. Complètement habillé, James eut pu, dignement, tenter d'expliquer sa présence. Mais, dans cette tenue, impossible !

D'épais rideaux verts recouvraient pudiquement les fenêtres. Il se précipita sur la porte et s'agrippa à la poignée avec la force du désespoir. Une main tenta de la tourner, de l'extérieur.

— Eh bien, c'est fermé, dit une jeune fille. Je croyais que Pug avait dit que c'était ouvert.

— Non, c'est Woggle.

— Que c'est bête ! Il va falloir retourner pour chercher la clef ! Ce Woggle est idiot.

Un bruit de pas qui s'éloignait. James poussa un long soupir de soulagement et, fébrilement, passa le reste de ses vêtements. Deux minutes plus tard, il déambulait sur la plage avec un air d'innocence agressive. Grace et les jeunes Sopworth le rejoignirent au bout d'un quart d'heure. Le reste de la matinée s'écoula de plaisante façon. On lança des pierres, on dessina sur le sable, on badina. Puis Claude consulta sa montre.

— L'heure du déjeuner. On ferait bien de rentrer.

— J'ai une faim de loup, dit Alice Sopworth.

Les autres jeunes filles se déclarèrent affamées, elles aussi.

— Venez-vous, James ? demanda Grace.

Les nerfs du jeune homme étaient à vif.

— Mes vêtements ne sont pas à votre goût, je crois ! Puisque vous êtes si difficile, il vaut mieux, sans doute, que je m'abstienne.

Grace aurait dû protester gentiment mais l'air de la mer l'avait énervée.

— C'est bien. Comme vous voudrez. À cet après-midi.

Consterné, il regarda le petit groupe s'éloigner.

« Ah ! c'est comme ça ! Franchement, elle exagère... »

Mélancolique, il rentra en ville. Kimpton-on-Sea compte deux restaurants. Ils étaient bondés, bruyants. Et l'histoire du matin recommença. Il dut attendre son tour et davantage, même. Une mégère, arrivée à la dernière minute, lui vola la chaise dont il allait prendre possession. Pour finir, il parvint à s'installer à une petite table, toute proche d'un groupe de trois jeunes filles échevelées qui assassinaient en chœur un opéra italien. Heureusement pour lui, James n'était pas musicien. Les mains dans les poches, il entreprit d'étudier le menu, sans enthousiasme.

« Il n'y aura plus rien, sans doute, se dit-il. C'est bien ma veine.

Au fond de sa poche, ses doigts rencontrèrent un objet dur et rond. Un galet, sans doute...

Une serveuse s'approcha, traînant les pieds.

— Un carrelet de pommes frites, s'il vous plaît.

— Y en a plus, répondit la serveuse, le regard fixé au plafond.

— Un beefsteak ?

— Y en a plus.

— Qu'est-ce qui reste, alors ?

Outragée, la serveuse posa un index douteux sur le « haricot de mouton ». Résigné, James acquiesça et la fille s'éloigna. Machinalement, il avait tiré de sa poche le galet. Il ouvrit les doigts et, brusquement, toutes ses préoccupations passèrent au second plan. Ce n'était pas un humble caillou rond qu'il tenait dans le creux de la main, mais une énorme pierre verte, rutilante. Horrifié, il ne pouvait en détacher les yeux. Non, ce n'était pas une émeraude, mais du verre coloré. Une émeraude de cette taille... impossible !

Et soudain, une phrase lue le matin lui revint en mémoire : *La fameuse émeraude du radjah de Maraputna est grosse comme un œuf de pigeon.*

Se pourrait-il que ?...

La serveuse revenait. Il referma ses doigts d'un geste nerveux. Un frisson lui glaça l'échine. Était-ce l'émeraude ? Il entrouvrit les doigts, jeta un coup d'œil. Il n'était pas expert en pierres précieuses mais cet éclat, ces feux... Le doute n'était pas possible. Les deux coudes sur la table, il regardait sans le voir le haricot de mouton se figeant dans le plat. Le mot « police » s'inscrivit en lettres de feu dans son esprit. Qui trouve un objet de valeur se doit d'aller le porter au commissariat de police, lui avait-on appris, dans son enfance. Oui, mais comment se trouvait-elle dans sa poche ? On allait sans aucun doute le lui demander. Comment répondrait-il ? Il abaissa un regard désespéré sur ses jambes et un étrange soupçon l'assaillit. Rien ne ressemble davantage à un vieux pantalon de flanelle grise qu'un autre vieux pantalon de flanelle grise. Instinctivement il sentit que ce n'était pas le sien. Sa découverte l'étourdit un

instant et il se renversa sur le dossier de sa chaise. Dans sa hâte à quitter la cabine de bains, il s'était trompé de pantalon, tout simplement. Mais cela n'expliquait rien : que faisait cette pierre incomparable, d'une valeur énorme, dans cette poche ? Étrange. Évidemment, il pourrait expliquer à la police...

Une situation embarrassante. Il lui faudrait avouer qu'il était entré dans une cabine ne lui appartenant pas. Une faute vénielle qui le mettrait pourtant en fâcheuse posture.

— Vous voulez autre chose, peut-être ?

La serveuse regardait d'un œil soupçonneux le plat resté intact. Vivement, James en fit glisser une partie dans son assiette, régla l'addition et sortit, à jeun.

Il s'était arrêté, indécis, sur le trottoir lorsqu'un placard, de l'autre côté de la rue, attira son attention. Le journal du soir de Manchester annonçait en gros caractères : *Disparition de l'émeraude du radjah*. Il sentit ses jambes se dérober sous lui. Puis, il acheta le journal. *Cambriolage sensationnel chez Lord Edward Campion. Vol de la fameuse émeraude. Perte terrible pour le radjah de Maraputna*.

La veille, Lord Campion avait reçu de nombreux amis. Désireux de montrer la pierre à l'une des invitées, le radjah était monté la chercher et avait constaté sa disparition. La police appelée n'avait relevé aucun indice utile.

James laissa tomber la feuille. Comment l'émeraude avait-elle pu échouer dans la poche d'un vieux pantalon accroché dans une cabine de bains, à la portée du premier venu ? Et que dirait la police s'il allait lui conter son histoire ? Elle n'en croirait rien, évidemment. Pouvait-il garder dans sa poche un bijou volé qui eût suffi à payer la rançon d'un roi recherché par toutes les forces de police du district ? Il fallait prendre une décision, choisir : aller tout droit au commissariat et raconter son aventure... cette première solution ne lui souriait pas. Ou bien se débarrasser de l'émeraude. Pourquoi ne pas en faire un paquet et la retourner au radjah ? Il secoua la tête. Non. Il avait lu beaucoup de romans policiers et voyait déjà les fins limiers du royaume penchés sur le colis et découvrant, en moins d'une heure, au moyen de microscopes et autres appareils de

précision, la profession de l'expéditeur, son âge, ses habitudes et la couleur de ses yeux. On le retrouverait très vite.

Puis une idée lui vint, admirable de simplicité. C'était l'heure du déjeuner ; la plage devait être déserte. Il n'avait qu'à retourner à « Mon Désir », à remettre le pantalon à sa place et reprendre le sien. Il se mit en route sans attendre.

Mais sa conscience parlait, protestait. Cette émeraude *devait* être rendue à son propriétaire. Peut-être – lorsqu'il aurait changé de vêtements – pourrait-il se livrer à un petit travail de détective ? Ce fut dans cette intention qu'il aborda le vieux marin, inépuisable source de renseignements.

— Excusez-moi, monsieur... je crois qu'un de mes amis a une cabine de bains sur la plage. Mr. Charles Lampton. N'est-ce pas « Mon Désir » ?

Assis très droit sur sa chaise, la pipe aux dents, le vieux contemplait la mer. Il déplaça légèrement son brûle-gueule et répondit sans lever les yeux.

— « Mon Désir » est à lord Edward Campion, tout le monde le sait. Je n'ai jamais entendu parler de Mr. Charles Lampton. Ça doit être un nouveau.

— Merci, répondit James qui s'éloigna.

L'information le stupéfiait. Le radjah n'avait tout de même pas glissé son émeraude dans cette poche, pour l'y oublier ensuite ! Non. Mais le voleur se trouvait évidemment dans la maison.

Il s'en tenait à son projet le plus simple. Comme il l'avait prévu, la plage était déserte. Et la porte de la cabine était entrebâillée. Il ne perdit pas une seconde. Il venait à peine de décrocher son pantalon qu'une voix, dans son dos, le fit se retourner brusquement.

— Je vous y prends, mon garçon !

Un homme s'encadrait sur le seuil. Bien habillé, il avait environ quarante ans, le visage dur.

James le fixa, bouché bée.

— ... Je vous y prends ! répéta l'autre.

— Qui... qui êtes-vous ?

— Inspecteur Merrilees, du Yard, répondit sèchement l'autre. Alors, cette émeraude ?

— L'... l'émeraude ? répéta James cherchant à gagner du temps.

— Vous me comprenez fort bien !

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Mais si, mon garçon !

— Tout cela est une erreur. Je puis expliquer facilement...

Une expression de lassitude passa sur le visage de l'autre.

— Ils disent tous cela. Vous l'avez trouvée sur la plage, en vous promenant, n'est-ce pas ?

C'était à peu près cela, mais James ne voulait pas s'avouer vaincu.

— Qui me dit que vous êtes vraiment officier de police ? dit-il sans grande assurance.

Merrilees retourna le revers de sa veste, exhiba un insigne que James contempla, les yeux ronds.

— Vous voyez que vous êtes fait, mon ami ! J'ai comme une idée que vous êtes novice. C'est votre première affaire ?

Le ton était presque cordial.

James acquiesça d'un signe de tête.

— Je m'en doutais, dit l'autre. Alors, mon garçon ? Êtes-vous prêt à me donner cette émeraude, ou dois-je vous fouiller ?

Le jeune homme retrouva l'usage de la parole.

— Je... je ne l'ai pas sur moi, déclara-t-il.

Il réfléchissait, très vite.

— Vous l'avez laissée dans votre chambre ? demanda Merrilees.

James fit un signe de tête.

— Parfait. Allons chez vous.

Il glissa son bras sous celui de James.

— ... Inutile de chercher à me fausser compagnie. Nous allons nous rendre chez vous et vous me donnerez l'émeraude.

— Si je vous la donne, me laisserez-vous partir ? demanda James d'une voix tremblante.

Merrilees parut embarrassé.

— Nous savons de quelle façon le vol a eu lieu. Nous n'ignorons pas le rôle joué par une certaine dame... Bref, le radjah ne tient pas à ce que l'on ébruite l'affaire. Vous connaissez les coutumes de la police locale ?

James qui en ignorait tout hocha la tête avec un air de profonde compréhension.

— ... Cela sera parfaitement irrégulier, mais vous ne serez pas inquieté.

Ils avaient remonté l'esplanade et entraient en ville. James montrait le chemin mais son compagnon ne desserrait pas son étreinte.

Soudain, il hésita. Merrilees lui lança un regard amusé. Ils passaient devant le commissariat de police et le détective avait remarqué le coup d'œil angoissé de son prisonnier.

— Je vous donne votre chance.

C'est à ce moment que les choses changèrent brusquement d'aspect. James s'accrocha au bras de son compagnon et se mit à crier de toute la force de ses poumons.

— À l'aide ! Au voleur ! Au voleur !

On se précipita, on les entoura. Merrilees se débattait et tentait de se libérer de l'étreinte de James.

— ... J'accuse cet homme ! cria James. Il a fouillé mes poches.

— Qu'est-ce qui vous prend, abruti ! s'exclama l'autre.

Un agent s'approcha. On emmena les deux hommes au poste.

— Cet homme vient de me voler ! déclara James, très ému. Il a glissé mon portefeuille dans sa poche droite !

— Cet individu est fou, grommela l'autre. Regardez donc vous-même, inspecteur. Vous verrez bien qu'il ment !

Sur un signe de l'inspecteur, l'agent glissa une main dans la poche de Merrilees et en sortit un objet qu'il contempla avec une exclamation de stupeur.

— Crénom ! s'écria-t-il oubliant la dignité de ses fonctions. Mais c'est l'émeraude du radjah !

Merrilees paraissait encore plus incrédule que les autres.

— C'est monstrueux. Cet homme a dû glisser cet objet dans ma poche pendant que nous parlions. C'est un coup monté.

L'assurance de Merrilees impressionnait l'inspecteur qui jeta un regard soupçonneux à James. Il murmura quelques mots à l'agent qui sortit aussitôt.

— À présent, messieurs, si vous voulez bien déposer, l'un après l'autre...

— Parfaitement, dit James empressé. Je me promenais sur la plage quand cet individu m’a abordé. Il y avait entre nous, prétendait-il, des liens de parenté. Je ne me souvenais pas l’avoir jamais vu mais ma politesse naturelle m’interdit de le lui dire. Nous avons fait route ensemble. Son attitude m’avait causé quelque soupçon et comme nous passions devant le poste de police, j’ai senti sa main glisser dans ma poche. Je l’ai retenu et j’ai appelé à l’aide.

L’inspecteur se tourna vers Merrilees.

— À vous, monsieur.

L’autre parut légèrement embarrassé.

— Cette histoire est presque exacte, dit-il doucement, à ceci près que c’est lui qui m’a abordé prétendant me connaître. Sans doute cherchait-il à se défaire de l’émeraude et l’a-t-il glissée dans ma poche pendant que nous parlions.

L’inspecteur posa sa plume.

— C’est bien, dit-il sans se compromettre. J’attends quelqu’un qui nous aidera à faire le jour sur cette affaire.

Merrilees fronça les sourcils.

— Je ne puis réellement pas attendre, murmura-t-il en consultant sa montre. J’ai un rendez-vous. Vous n’allez tout de même pas admettre l’idée ridicule, inspecteur, que j’ai pu voler cette émeraude et la promener sur moi.

— Cela semble peu vraisemblable, je le reconnais, admit l’inspecteur. Mais je vous demande quelques minutes et tout va s’éclaircir. Ah ! voici Sa Seigneurie !

Un homme de haute taille, d’une quarantaine d’années, venait de pénétrer dans la pièce. Il portait un pantalon effrangé et un vieux chandail hors d’âge.

— Que se passe-t-il, inspecteur ? Vous avez retrouvé l’émeraude, paraît-il ? C’est du beau travail. Quelles sont ces deux personnes ?

Son regard effleura James et se posa sur Merrilees qui perdit un peu de sa belle assurance.

— ... Par exemple, Jones ! s’écria le nouveau venu.

— Vous reconnaissez cet homme, Lord Edward ? demanda l’inspecteur.

— Et comment ! C'est mon valet de chambre, depuis un mois déjà. Les policiers de Londres l'ont immédiatement soupçonné. Mais la fouille de ses affaires n'a donné aucun résultat.

— Il avait l'émeraude dans sa poche, dit l'inspecteur. C'est ce monsieur qui nous l'a signalé, ajouta-t-il en désignant James.

La seconde d'après, Lord Edward le félicita.

— Vous l'avez soupçonné à première vue ?

— Oui, répondit James. J'ai dû faire un peu de mise en scène pour l'amener au poste.

— C'est magnifique ! Absolument magnifique. Venez avec moi, nous déjeunerons ensemble. À moins que ce ne soit déjà chose faite ? À cette heure-ci...

— Non, je n'ai pas encore déjeuné, répondit James, mais...

— Plus un mot ! Le radjah voudra absolument vous remercier de lui avoir rendu son émeraude. Cette histoire me stupéfie, je l'avoue...

Ils sortirent du poste, côte à côte.

— J'aimerais, dit James vous raconter les faits tels qu'ils se sont passés, en réalité.

Son récit plut beaucoup à Sa Seigneurie.

— C'est la meilleure que j'aie jamais entendue ! Je comprends tout, à présent. Jones a dû se précipiter vers la cabine de bains pour y cacher le bijou. Il savait que la police passerait la maison au crible. Personne ne penserait au vieux pantalon que je mets pour aller à la pêche et que je laisse suspendu à un clou dans la cabine. Il a dû avoir chaud en ne retrouvant plus l'émeraude là où il croyait l'avoir mise. En vous voyant, il a compris. Mais vous ? Comment avez-vous deviné qu'il n'était pas détective ?

« Un homme fort, se dit James, sait être discret, à l'occasion ? »

Il eut un léger sourire, tout en caressant du bout des doigts le petit insigne d'argent fixé sous le revers de son veston. Une étrange coïncidence avait voulu que Jones, lui aussi, eût été membre du « Super club cycliste de Merton Park » !

— James !

Il tourna la tête. Grace et les jeunes Sopworth le hélaient, d'un trottoir à l'autre.

— Voulez-vous m'excuser un instant ? demanda-t-il à Lord Edward.

Il traversa vivement la rue.

— Nous allons au cinéma, dit Grace. J'ai pensé que vous aimeriez nous accompagner.

— Je suis désolé, répondit-il. Mais je vais déjeuner avec Lord Edward Champion. Oui, cet homme en face, si à l'aise dans ses vieilles frusques. Il tient à me présenter au radjah de Maraputna.

Il salua, poliment, et rejoignit son compagnon.

CHANT DU CYGNE

CHAPITRE PREMIER

C'était à Londres, un matin de mai, à onze heures. Mr. Cowan regardait par la fenêtre du salon, richement décoré, de son appartement, au *Ritz*. C'était celui qu'on avait réservé à Mme Paula Nazorkoff, la fameuse chanteuse d'opéra qui venait d'arriver dans la ville. Mr. Cowan, son imprésario, était là pour s'entretenir avec elle. Il tourna la tête au bruit d'une porte qui s'ouvrait. Ce n'était que Miss Read, la secrétaire de Mme Nazorkoff, une pâle jeune fille distinguée.

— Oh ! c'est vous, ma chère. Madame n'est pas encore levée ?
Miss Read secoua la tête.

— ... Elle m'a dit de venir à dix heures. Cela fait une heure que j'attends.

Il ne manifestait ni mécontentement, ni surprise. Mr. Cowan était accoutumé aux extravagances de l'artiste. Il était grand, rasé de près, peut-être un peu trop gras et de mise trop soignée. Ses cheveux étaient très noirs et ses dents d'une blancheur agressive. Sa façon de « siffler » les « s » était très proche du zéaiement. Nul besoin de faire preuve d'imagination pour comprendre que le nom de son père avait dû s'écrire Cohen.

Une porte s'ouvrit à l'extrémité opposée de la pièce, livrant passage à une charmante petite Française.

— Madame serait-elle levée ? s'enquit Cowan plein d'espoir. Quelles sont les nouvelles, Élise ?

La jeune fille leva les deux mains vers le ciel.

— Elle n'est pas à prendre avec des pincettes, ce matin. Rien ne lui plaît. Ces merveilleuses roses jaunes que monsieur lui a

envoyées, hier soir, eh bien, elle a déclaré qu'elles convenaient à New York mais qu'elles étaient grotesques à Londres ! Ici, seules des roses rouges s'imposent. Elle les a jetées et elles sont tombées sur la tête d'un monsieur très comme il faut. Il s'est fâché, ce qui est compréhensible.

Cowan leva les sourcils mais ne manifesta pas autrement ses sentiments. Puis il sortit un calepin de sa poche et y écrivit :

Roses rouges.

Élise repartit aussi vite qu'elle était venue et Cowan retourna à la fenêtre. Vera Read s'installa derrière son bureau et se mit en devoir d'ouvrir le courrier. Dix minutes s'écoulèrent en silence, puis la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas et Paula Nazorkoff fit irruption dans le salon. Et, brusquement, la pièce parut plus petite et Vera Read plus insignifiante. Quant à Cowan, il attendait.

— Ah ! ah ! mes enfants, dit la prima donna, ne suis-je pas ponctuelle ?

Elle était grande et n'avait pas l'embonpoint habituel des chanteuses. Ses bras et ses jambes étaient harmonieux, son cou fin, élégant. Ses cheveux étincelaient, ils devaient, évidemment, leur couleur au henné, mais l'effet n'en était pas moins saisissant. En dépit de la quarantaine bien sonnée, les traits de son visage étaient encore beaux. Mais de fines rides cernaient les yeux sombres, expressifs. Elle avait un rire d'enfant, un estomac d'autruche et un caractère de démon. Elle était considérée comme le plus grand soprano dramatique de son temps. Elle se tourna vers Cowan.

— M'avez-vous obéi ? Avez-vous jeté à la Tamise cet abominable piano anglais ?

— Oui, je l'ai remplacé, dit Cowan en désignant l'instrument, dans un coin.

La Nazorkoff se jeta sur lui et en souleva le couvercle.

— Un Érard, dit-elle. Oui, c'est mieux. Voyons cela.

Sa très belle voix s'éleva, détailla un arpège, tint une note haute et s'enfla pour se modérer aussitôt et sombrer dans le néant.

— Ah ! dit Paula Nazorkoff avec une ferveur naïve. Que ma voix est belle, même à Londres !

— C'est la vérité pure, s'empressa de reconnaître Cowan. Et bientôt, Londres sera à vos pieds, comme New York.

— Croyez-vous ?

À en juger par le léger sourire qui errait sur ses lèvres, la question était de pure forme.

— C'est une certitude.

Paula s'écarta du piano, vint s'arrêter près de la table.

— Maintenant, parlons affaires. Quels engagements avez-vous pris pour moi ?

Cowan sortit des papiers de la serviette qu'il avait posée sur une chaise.

— Rien de bien neuf. Vous chantez cinq fois au *Covent Garden*. Trois fois dans la *Tosca*, deux fois dans *Aïda*.

— *Aïda* ! Peuh ! dit la prima donna. Quelle barbe ! La *Tosca*, c'est différent.

— Oui, La *Tosca*, c'est vous.

— Je suis la plus merveilleuse *Tosca* du monde.

— Il n'est personne pour vous égaler, même de loin.

— C'est Roscari qui est *Scarpia* ?

— Oui, et Lippi, Émile.

— Quoi ? s'écria la Nazorkoff. Lippi, cette hideuse petite grenouille ? Je ne chanterai pas avec lui. Ou alors, je le mords, je le griffe !

— Allons, allons, dit Cowan, conciliant.

— Il ne chante pas, je vous le répète, il aboie, ce bâtard.

— Enfin... nous verrons.

Il avait l'habitude.

— Cavaradossi ? s'enquit la Nazorkoff.

— Le ténor américain, Hensdale.

— C'est un gentil petit garçon. Il chante joliment.

— Barrère le remplacera, un soir.

— C'est un artiste, dit-elle généreuse. Mais ce Lippi, je n'en veux pas, je ne chanterai pas avec lui !

— Fiez-vous à moi.

Il toussota, prit un autre papier.

— J'arrange un concert spécial au *Albert Hall*.

La Nazorkoff fit une grimace.

— Je sais, je sais, dit Cowan, mais c'est l'usage.

— On jouera à bureaux fermés, dit la chanteuse. Et je toucherai gros. Ecco.

— Voici maintenant quelque chose de tout particulier, reprit Cowan, une proposition de Lady Rustonbury. Elle veut vous avoir chez elle.

— Rustonbury ? (Elle fronçait les sourcils, semblait se souvenir.) J'ai lu ce nom quelque part, il y a longtemps. C'est une ville, un village, je crois.

— Un gros bourg du Hertfordshire. Le château est très vieux, très féodal, avec toute la lyre : fantômes, portraits de famille, escaliers secrets et salle de théâtre. Lord Rustonbury roule sur l'or et donne souvent des fêtes. Sa femme propose un opéra complet. *Butterfly* de préférence.

— *Butterfly* ?

— Ils sont prêts à payer cher. Il faudra s'arranger avec *Covent Garden*, bien sûr, mais vous toucherez un cachet royal. Très bon pour la publicité, ça.

— De la réclame ? Pour moi ? dit-elle avec un incommensurable mépris.

— Abondance de biens ne nuit jamais, dit Cowan.

— Rustonbury, murmura la chanteuse, où donc ai-je...

Elle courut à la table, se mit à feuilleter un illustré, puis s'immobilisa soudain. Après un silence qui fut très long, elle laissa retomber la revue sur la table et retourna lentement s'asseoir. Tout, en elle, avait changé, révélait une expression austère.

— Arrangez cela, dit-elle. Je chanterai, c'est entendu. Mais à une condition : La *Tosca*, rien d'autre.

— Ce sera difficile, murmura Cowan. Les décors de la *Tosca*, sur une scène privée...

— J'ai dit la *Tosca*.

Cowan parut brusquement convaincu et se leva.

— Je m'arrangerai, dit-il.

Elle s'était levée, elle aussi, et semblait vouloir justifier sa décision.

— C'est mon grand rôle, Cowan. Personne ne m'y a jamais égalée.

— Oui, c'est bien, dit Cowan. Jeritza y a remporté un joli succès, l'année dernière.

— Jeritza ? s'écria-t-elle, rouge d'indignation, et elle exposa longuement ce qu'elle pensait de Jeritza.

Mais Cowan connaissait ses façons et ne l'écoutait plus.

— N'empêche qu'elle chante *Vissi d'Arte* couchée sur le ventre.

— Et pourquoi pas ? demanda la Nazorkoff. Moi je chanterais bien couchée sur le dos avec les jambes en l'air.

— Cela ne déplairait à personne, dit Cowan gardant son sérieux.

— Personne ne chante *Vissi d'Arte* comme moi, décréta la Nazorkoff. Je le chante avec la voix du couvent, ainsi que les bonnes sœurs me l'ont appris, il y a déjà longtemps... avec la voix d'un enfant de chœur ou d'un ange. Impersonnelle, pure, sans passion.

— Je sais, dit Cowan s'animant un peu. Vous êtes formidable.

— L'art, dit la prima donna, consiste à payer le prix, à souffrir, à tout endurer, pour acquérir le pouvoir de revenir en arrière, de reconquérir la beauté perdue du cœur d'un enfant.

Cowan lui lança un regard curieux. Il voyait dans ses yeux une lueur étrange qui le fit frissonner. Elle murmura quelques mots qu'il put tout juste saisir.

— Enfin... enfin... Après toutes ces années.

CHAPITRE II

Lady Rustonbury alliait avec succès l'ambition au sens artistique. Son mari, très indifférent sur ces deux points, la laissait libre d'agir à sa guise. C'était un gros homme sanguin que, seuls, ses chevaux intéressaient dans la vie. Il admirait sa femme et se réjouissait d'être assez riche pour pouvoir lui passer ses fantaisies. La salle de théâtre du château avait été construite par son grand-père, au siècle précédent. C'était le jouet favori de Lady Rustonbury qui y avait fait représenter un drame d'Ibsen, une pièce de l'école moderne, toute en divorces et en drogues, ainsi qu'une fantaisie poétique dans un cadre cubiste. Pour la représentation de la *Tosca*, dont l'annonce avait fait sensation, Lady Rustonbury avait convié tout le gratin de Londres.

Mme Nazorkoff et sa troupe étaient arrivées un peu avant le déjeuner. Hensdale, le jeune ténor américain, chanterait Cavaradossi et Roscari, le célèbre baryton italien, serait Scarpia. La dépense serait énorme, mais nul ne s'en souciait. Paula Nazorkoff était de la meilleure humeur et se montrait charmante. Agréablement surpris, Cowan pria le ciel que cet état de choses durât.

Le déjeuner fini, la compagnie s'en fut au théâtre inspecter les décors. L'orchestre était sous la direction de Samuel Ridge, l'un des meilleurs chefs d'orchestre d'Angleterre. Tout semblait parfait et, chose curieuse, Mr. Cowan s'en inquiétait.

— C'est trop beau pour durer, se dit-il. Les mines de chatte gourmande de la Nazorkoff ne nous laissent présager rien de bon.

Sa longue expérience des choses du théâtre avait dû développer en lui un sixième sens, infaillible. Car, ce soir-là, vers sept heures, Élise, la femme de chambre française, accourut, très émue.

— Mr. Cowan, vite ! Venez vite, je vous en prie !

— Que se passe-t-il ? fit Cowan, anxieux. Madame aurait-elle une de ses lubies ? Je m’y attendais, du reste.

— Non, non, monsieur. Ce n’est pas madame. C’est le signore Roscari. Il est malade, il est mourant.

— Allons, vous exagérez. Conduisez-moi auprès de lui.

Il suivit la femme de chambre affolée pour trouver le petit Italien au lit, tordu de convulsions qui, en toute autre occasion, auraient pu prêter à rire.

Paula Nazorkoff était penchée sur lui et reçut très mal Cowan.

— Enfin, c’est vous ! C’est de votre faute. Notre pauvre Roscari souffre horriblement. Il a dû manger quelque chose qui ne lui convenait pas.

— Je meurs, gémissait le malade. Ah ! ces douleurs ! C’est affreux ! Oh !

Il se tordait sur sa couche, les mains au ventre.

— Un médecin, il nous faut un médecin, dit Cowan.

Paula l’arrêta d’un geste.

— Il est en route et fera certainement tout ce qu’il pourra pour soulager notre pauvre ami. Mais il n’est pas question que Roscari chante, ce soir.

— Jamais... jamais plus je ne chanterai... je meurs, gémissait l’Italien.

— Mais non, dit Paula. C’est une simple indigestion. Mais, de toute façon, vous serez incapable de monter en scène.

— On a voulu m’empoisonner !

— C’est la ptomaïne, sans aucun doute, assura Paula. Restez auprès de lui, Élise, jusqu’à l’arrivée du médecin.

Elle entraîna Cowan au-dehors.

— Qu’allons-nous faire ?

Cowan secoua la tête. Il était trop tard pour faire venir de Londres un chanteur capable de remplacer Roscari. Lady Rustonbury, qu’on venait de prévenir, vint les rejoindre. À l’exemple de Paula Nazorkoff, elle ne pensait qu’au succès de la *Tosca*.

— Et personne sous la main pour le remplacer, gémit la chanteuse.

Lady Rustonbury poussa un cri.

— Ah ! j’y pense ! Bien sûr, Bréon !

— Bréon ?

— Mais oui, Édouard Bréon, vous savez bien, le célèbre baryton français. Il est notre voisin. *Country's Houses* a fait paraître une photo de sa maison dans son numéro de cette semaine. C'est lui qu'il nous faut.

— Le ciel nous protège, s'écria Nazorkoff, extasiée. Bréon en Scarpia. Je me souviens très bien de lui. C'était un des plus grands rôles. Mais il est à la retraite.

— Je vais l'en tirer, assura Lady Rustonbury. Comptez sur moi.

Dix minutes plus tard, la thébaïde campagnarde d'Édouard Bréon était envahie par une comtesse fébrile. Une fois sa décision prise, Lady Rustonbury était une femme très déterminée et M. Bréon comprit, très vite, qu'il lui fallait se soumettre. D'ailleurs, il faut l'avouer, il avait un faible pour les nobles comtesses. Lui-même, d'origine très humble, avait gravi, échelon par échelon, l'échelle sociale et il éprouvait une joie profonde à traiter de pair à compagnon avec ducs et princes. Sa retraite, dans un coin perdu d'Angleterre, l'avait quelque peu déçu. Les applaudissements des foules lui manquaient et l'adulation de son public ; la gentry locale ne le reconnaissait pas à sa juste valeur et la requête de Lady Rustonbury fut un baume pour son cœur ulcéré.

— Je ferai de mon mieux, dit-il avec un sourire. Il y a longtemps déjà que je n'ai chanté en public. Je ne prends pas d'élèves, sinon par faveur. Mais, dans le cas présent, l'indisposition de signor Roscari, si déplorable...

— C'est un coup terrible, dit Lady Rustonbury.

— Non qu'il soit vraiment un chanteur, dit Bréon.

Il s'employa quelques minutes à le lui prouver. Depuis la retraite d'Édouard Bréon, il n'avait pas été sur la scène de baryton de distinction.

— Mme Nazorkoff chantera la *Tosca*, dit Lady Rustonbury. Vous la connaissez, sans doute ?

— Pas personnellement, dit Bréon. Je l'ai entendue chanter, une fois, à New York. C'est une grande artiste, elle a le sens du drame.

Lady Rustonbury se sentit soulagée – avec ces artistes, on ne savait jamais. Il était entre eux des jalousies et des antipathies si étranges.

Elle rentra au château, triomphante.

— Je l'ai, s'écria-t-elle, de loin. Il s'est montré très aimable. Je m'en souviendrai toute ma vie.

On entoura le Français, on lui exprima gratitude et respect. En dépit de la soixantaine, Édouard Bréon était encore très bien, savait gagner les cœurs.

— Un instant, dit Lady Rustonbury, où est madame ? Ah ! la voici.

Paula Nazorkoff ne s'était pas dérangée pour saluer le baryton. Elle était restée assise sur une chaise au haut dossier, à l'ombre de la cheminée. On n'y avait pas fait de feu car la chaleur était intense et la chanteuse s'éventait doucement d'une immense palme. Elle se montrait si distante qu'un instant Lady Rustonbury la crut fâchée. Elle vint lui présenter Bréon.

Après un dernier coup d'éventail, Paula Nazorkoff le reposa lentement et tendit la main au Français. Celui-ci s'inclina très bas sur elle et un faible soupir échappa aux lèvres de la prima donna.

— Madame, dit Bréon, nous n'avons jamais chanté ensemble. Il faut en accuser mon âge. Mais, enfin, le destin me sourit et me sauve.

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit Paula souriante. Quand je n'étais encore qu'une petite chanteuse insignifiante, je n'aurais pu que m'asseoir à vos pieds. Votre *Rigoletto*, quel art, quelle perfection, nul n'a pu y atteindre que vous.

— Hélas, dit Bréon, simulant un soupir, mes beaux jours sont passés. *Scarpia*, *Rigoletto*, *Radames*, *Sharpless*, que de fois je les ai chantés. Et maintenant... je ne suis plus rien.

— Si... ce soir.

— C'est vrai, madame, je l'oubliais. Ce soir.

— Vous avez chanté avec beaucoup de « Tosca », dit la Nazorkoff arrogante, mais jamais avec moi.

— J'en saurai apprécier l'honneur, madame, dit Bréon d'un air pénétré.

— Ce rôle exige une actrice doublée d'une chanteuse, fit remarquer Lady Rustonbury.

— C'est très vrai, dit Bréon. Je me souviens, alors que j'étais très jeune, en Italie, d'être entré, par hasard, dans un petit théâtre de quartier, à Milan. Ma place ne me coûta que deux lires mais j'entendis, cette nuit-là, une voix digne du Metropolitan de New York. Une très jeune fille chantait la *Tosca* comme un ange. Je n'oublierai jamais sa voix dans *Vissi d'Arte*, cette clarté, cette pureté. Mais il lui manquait la force dramatique.

La Nazorkoff inclina la tête.

— Cela vient plus tard, dit-elle à voix contenue.

— C'est exact. Cette jeune fille, Bianca Capelli, je me suis, par la suite, intéressé à sa carrière. C'est grâce à moi qu'elle s'est fait connaître. Mais elle n'a pas su en profiter. Elle a gâché sa carrière, stupidement.

Il haussa les épaules.

— Comment cela ?

La question venait de Blanche Amery, la fille de Lady Rustonbury, jeune personne de vingt-quatre ans, élancée et gracieuse, aux grands yeux bleus.

Déjà, le Français se tournait vers elle, poliment.

— Figurez-vous qu'elle s'est compromise avec un individu de basse classe, des plus suspects. Il a eu des démêlés avec la justice, fut condamné à mort. Bianca Capelli vint me supplier d'intervenir en faveur de son amant.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Blanche Amery, haletante.

— Moi, mademoiselle ? Que vouliez-vous que je fisse ? En pays étranger ?

— Vous deviez pourtant y avoir quelque influence, dit la Nazorkoff de sa voix chaude.

— En admettant même que j'en eus, je ne m'en serais pas servi. L'homme n'en valait pas la peine. Quant à elle, j'avais déjà fait ce que j'avais pu.

Il eut un mince sourire et la jeune Anglaise, le surprenant, ne put s'empêcher de le juger très réticent. Elle réprima un frisson.

— Vous avez fait ce que vous avez pu, dit la Nazorkoff. C'était fort bien de votre part. Et je veux croire qu'elle vous en a été reconnaissante ?

— L'homme a été exécuté, dit le Français avec un haussement d'épaule, et la fille est entrée au couvent. Le monde a perdu une chanteuse.

— Nous autres, Russes, nous sommes plus volages, dit la Nazorkoff.

Blanche Amery vit passer sur le visage de Cowan une expression d'étonnement. Il fit mine de parler. Un coup d'œil de Paula lui fit refermer la bouche.

Le maître d'hôtel parut sur le seuil de la grand-porte.

— Le dîner, dit Lady Rustonbury en se levant. Comme je vous plains tous deux de devoir jeûner avant de chanter. Mais je vous promets un excellent souper, après.

— Nous voulons l'espérer, dit Paula Nazorkoff avec un petit rire. Après...

CHAPITRE III

Le premier acte de la *Tosca* venait de se terminer. L'assistance s'ébrouait. Les conversations reprenaient. Les membres de la famille royale qui avaient pris place sur trois chaises de velours, au premier rang, semblaient très satisfaits. Dans la salle, on échangeait, à voix basse, ses impressions. On jugeait généralement que la Nazorkoff n'avait fait que soutenir sa grande réputation. Une faible partie de l'assistance était seule à comprendre qu'en cela même la chanteuse avait montré tout son art. Elle avait ménagé sa voix et ses forces. Elle avait fait de la *Tosca* un personnage léger, frivole, jouant avec l'amour, coquettement jaloux et exigeant. Bréon, bien que n'étant plus dans toute la gloire de sa voix, avait magnifiquement esquissé un *Scarpia* cynique, sans toutefois le présenter sous les traits du roué. Tout au plus avait-il laissé deviner sa malveillance subtile. Dans le dernier passage, avec l'orgue et la procession, quand Scarpia, debout, se perd dans sa pensée, récapitule le plan qui lui permettra de conquérir la Tosca, il avait fait preuve d'un art admirable. Mais déjà le rideau se relevait sur le second acte, la scène dans les appartements de Scarpia.

Cette fois, à l'entrée de la Tosca, la Nazorkoff montra tout son talent. Elle fut la femme affolée jouant son rôle avec l'assurance d'une actrice consommée. Son salut aisé à Scarpia, sa nonchalance voulue, ses répliques souriantes. Dans cette scène, elle joua avec ses yeux, qui, seuls, parlaient, dans son visage à la fois impassible et souriant. Seuls ses regards trahissaient ses vrais sentiments. Et l'histoire de se poursuivre, la scène de la torture, l'effondrement de la Tosca, son abandon total quand elle se jette aux pieds de Scarpia, se rend à sa merci. Le vieux Lord Leconmere, un connaisseur en musique, eut un signe approbateur et un ambassadeur étranger, son voisin, lui

murmura : « Elle se surpasse, ce soir. Elle n'a pas sa pareille sur la scène. »

Leconmere acquiesça.

Et Scarpia dit son prix. La Tosca, horrifiée, court à la fenêtre. Puis, c'est le lointain ronflement des tambours et la Tosca se jette sur le divan, enfouit son visage dans les coussins. Penché sur elle, Scarpia lui décrit par le détail les préparatifs. On dresse la potence. Puis c'est le silence, lourd, que rompt, par instants, le roulement des tambours.

Écroulée sur le divan, sa tête touchant presque le sol et que masquent ses cheveux. Puis, contraste intense avec la passion et la douleur des dernières vingt minutes, sa voix s'élève, haute et claire. Cette voix, ainsi qu'elle l'avait dit à Cowan, d'un enfant de chœur ou d'un ange.

Vissi D'Arte, vissi d'amore, no feci mai male ad anima vivale.

Con mal furtiva, quante miserie conobbi, aiutai.

C'était la voix d'un enfant plein d'innocence et d'étonnement. Puis, une fois de plus, elle implore, à genoux, jusqu'au moment de l'entrée de Spoletta. La Tosca, épuisée, consent et Scarpia prononce ses mots fatals, à double sens. Spoletta sort. Enfin, c'est l'instant dramatique où la Tosca, levant un verre de vin dans sa main tremblante, voit le couteau, sur la table, s'en empare et le cache dans son dos.

Bréon se lève, très beau, enflammé de passion.

Tosca, finalmente mia !

Prompt comme l'éclair, le coup de poignard et le sifflement des paroles de vengeance de la Tosca :

Questo e il bacio di Tosca !

La Nazorkoff s'était surpassée. Cette dernière imprécation *Muori dannate*, puis, d'une voix étrangement calme qui avait emplí de théâtre :

Or gli perdono.

Et ce fut le doux chant de mort, tandis que la Tosca dispose le corps, l'encadre de cierges, place le crucifix sur sa poitrine. Un dernier arrêt sur le seuil, un coup d'œil en arrière, un roulement de tambour et la chute du rideau.

Cette fois, ce fut l'enthousiasme dans l'assistance mais il fut de courte durée. Quelqu'un sortit en courant des coulisses, vint parler à l'oreille de Lord Rustonbury qui se leva et fit un signe à sir Donald Calthorp, un médecin connu. La nouvelle se répandit très vite. Il y avait eu un accident, un blessé grave. L'un des chanteurs parut devant le rideau et expliqua que M. Bréon avait eu un accident, que la représentation ne pouvait continuer. Puis on sut que Bréon avait reçu un coup de poignard ; la Nazorkoff avait perdu la tête, s'était si bien incarnée dans son rôle qu'elle avait poignardé son partenaire. Lord Leconmere, parlant à l'ambassadeur son voisin, sentit une main se poser sur son épaule et se retourna. C'était Blanche Amery.

— Ce n'est pas un accident, dit la jeune fille, j'en suis sûr. L'avez-vous entendu conter l'histoire de cette jeune fille, en Italie, avant le dîner ? Cette Bianca, c'était elle. Et quand elle s'est prétendue Russe, j'ai vu la surprise de Mr. Cowan.

— Ma chère Blanche, qu'allez-vous imaginer ? dit Lord Leconmere.

— J'en suis sûre, vous dis-je. Sur la table, dans sa chambre, il y avait une revue ouverte à la page montrant M. Bréon dans sa maison de campagne. Elle a tout combiné. C'est elle qui a provoqué l'indisposition du pauvre petit Italien.

— Mais pourquoi ? s'écria Lord Leconmere. Pourquoi ?

— Ne le voyez-vous pas ? C'est l'histoire de la Tosca. Il la voulait, en Italie, mais elle est restée fidèle à son amant. Celui-ci condamné à mort, elle a imploré l'appui de Bréon qui a prétendu agir, mais n'a rien fait. Elle s'est vengée. L'avez-vous entendue siffler : *Je suis la Tosca* ? Et j'ai lu sur le visage de Bréon qu'il la reconnaissait.

Dans sa loge, Paula Nazorkoff attendait, immobile, drapée dans son manteau d'hermine. On frappa à la porte.

— Entrez.

Élise parut, sanglotante.

— Madame, madame, il est mort ! Et...

— Oui ?

— Madame, comment vous dire... il y a deux policiers qui veulent vous parler.

— J'y vais, dit très simplement Paula Nazorkoff, se levant.

Elle détacha son collier de perles et le mit dans la main que, machinalement, la femme de chambre lui tendait.

— Voici pour vous, Élise. Vous m’avez fidèlement servie et là où je vais je n’aurai plus besoin de cela. Jamais plus je ne chanterai la *Tosca*.

À la porte, elle s’arrêta, jeta un regard par-dessus son épaule, comme pour revoir une dernière fois les trente dernières années de sa carrière, puis elle murmura les derniers mots d’un autre opéra :

E finita la comedia.